

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

INTERACTIONS QUOTIDIENNES ET SENTIMENT D'APPARTENANCE
TERRITORIALE DANS LE RÉCIT DE PERSONNES IMMIGRANTES VIVANT À
RIMOUSKI

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR
MARIE-ÈVE BARBEAU

MARS 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

AVANT-PROPOS

Le thème de mon mémoire a émergé d'un double intérêt qui flottait en moi à la fin de mes études au baccalauréat. D'abord, j'éprouvais une forte attirance pour les régions du Québec, venant à la fois du désir de retrouver les paysages naturels servant de décor à mes souvenirs d'enfance et de me rapprocher des défis stimulants en matière de développement régional. J'étais également préoccupée par les enjeux de l'immigration au Québec, las de constater le manque de diversité des voix dans l'espace public. J'étais curieuse de connaître cet *autre* qui vivait sur le même territoire que moi et de savoir en quels termes il parlait de son expérience de migration en région.

En cheminant dans le processus de recherche, j'ai un jour constaté que l'expérience des relations interpersonnelles et du sentiment d'appartenance territoriale que je cherchais à comprendre chez les participants était en fait un enjeu central au cœur de ma propre vie. M'étant déplacée au Bas-Saint-Laurent pour réaliser ma cueillette de données et me retrouvant ensuite à Chibougamau au gré des hasards de la vie, je devenais moi-même une immigrante dont les interactions quotidiennes avec ses différents réseaux sociaux étaient chamboulées par l'éloignement. Les récits de vie des participants me révélaient la nécessité de redéfinir le sens qu'avaient mes relations dans ma vie et les territoires auxquels j'appartenais, transformés par les nouveaux liens créés et mon expérience de lieux nouveaux. Réaliser une maîtrise est un long processus d'apprentissage, et c'est à travers ma relation avec les participants que j'ai appris, un peu sur le tard, la valeur d'une stratégie de recherche phénoménologique, les attitudes du chercheur qu'elle nécessitait et sa pertinence pour répondre à la question que je me posais initialement.

Plusieurs acteurs significatifs ont influencé mon parcours ; ils m'ont aidé de diverses façons à maîtriser ce qu'était un processus de recherche et j'aimerais les remercier. D'abord, j'offre toute ma reconnaissance aux 11 participants qui ont bien voulu partager avec moi leurs

réflexions sur les thèmes parfois complexes et obscurs des relations interpersonnelles et de l'identité. Merci pour votre engagement à répondre au plus profond de vous-même et pour votre générosité. J'ai une pensée particulière pour les six participants dont je n'ai pas pu traiter les récits : bien que votre histoire n'apparaisse pas dans les prochaines pages, sachez que chacune de vos rencontres ont été uniques et ont contribué à élargir ma perception des enjeux de l'immigration. Un énorme merci à Ting Zhang pour son aide dans la traduction !

Un grand merci à mes collègues de maîtrise de Montréal, avec qui les interactions quotidiennes à distance m'ont apporté soutien, inspiration, assurance et complicité, de même qu'un sentiment d'appartenir à une « gang » en communication avec qui je sens former une communauté de pratique partageant un regard semblable sur le monde des relations humaines. Je souhaite également remercier mes collègues universitaires de l'UQAR qui m'ont accueillie comme l'une d'entre eux malgré mon statut scolaire ambigu. Merci à la « gang » en biologie et en géographie auprès de qui j'ai pu perfectionner ma connaissance méthodologique en sciences humaines en argumentant la légitimité d'une recherche dont le but n'est pas de généraliser des résultats ni de produire un modèle. Merci à la « gang » en psychosociologie qui m'ont fait redécouvrir les fondements de ma posture en communication et m'ont attribué une nouvelle identité : « la psychosociologue de Montréal » ! Merci à la « gang » en développement social et régional pour votre appui à différentes étapes de ma recherche : je me sentais accompagnée dans l'apprentissage des sciences humaines.

Je remercie ma directrice de maîtrise, Michèle-Isis Brouillet, dont les encouragements à persévérer m'ont permis finalement de m'approprier les étapes de la recherche ainsi qu'une vaste gamme de savoirs, de savoir-faire et de savoir-être qui contribuent à ma meilleure connaissance de la psychosociologie de la communication. Merci également à mon directeur de maîtrise, Christian Poirier, qui a accepté de se joindre à nous dans le monde des relations humaines et qui m'a initié à celui de l'herméneutique, qui ajoute une valeur non négligeable à ce projet. Enfin, merci aux proches de mon quotidien qui m'ont soutenu dans cette aventure, que ce soit en accueillant les incertitudes qui me tourmentaient quant au résultat final de ce projet, en discutant informellement des relations interpersonnelles et de l'appartenance, ou en commentant mes lignes quand ils osaient pénétrer le monde de ma pensée écrite.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	viii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
LA PROBLÉMATIQUE	3
1.1 Immigration, interactions quotidiennes et sentiment d'appartenance territoriale.....	3
1.2 Les enjeux du sentiment d'appartenance territoriale en contexte d'immigration.....	5
1.2.1 Les territoires d'appartenance mis en récit pour maintenir l'identité dans le temps	6
1.2.2 Développement local et appartenances territoriales multiples.....	8
1.2.3 Interactions quotidiennes, altérité et identité	10
1.3 L'objet de recherche et les regards utilisés pour mieux le comprendre.....	11
1.4 Questions et objectifs de recherche	13
1.5 La pertinence de la recherche	15
CHAPITRE II	
LE CADRE DE RÉFÉRENCE.....	17
2.1 Des interactions quotidiennes significatives.....	17
2.1.1 Le niveau interactionnel des relations interpersonnelles	19
2.1.2 Le partage de sens et les enjeux symboliques de la communication	22
2.1.3 Les interactions dans une perspective interculturelle	26
2.2 L'identité narrative, ou le temps, le territoire et l'altérité dans la construction du Soi. 27	
2.2.1 L'identité narrative et le récit selon Paul Ricœur	28
2.3 Le sentiment d'appartenance territoriale	31
2.3.1 Le concept de l'appartenance des points de vue psychologique et géographique.....	31
2.3.2 Le sentiment d'appartenance dans une perspective humaniste et existentielle ...	33
2.3.3 La dimension territoriale du sentiment d'appartenance.....	34

2.4 Les propositions de recherche	39
CHAPITRE III	
LE CADRE MÉTHODOLOGIQUE	41
3.1 Une posture épistémologique compréhensive et participative	41
3.2 Une stratégie de recherche phénoménologique, biographique et herméneutique.....	44
3.3 Les étapes de la cueillette de données	45
3.3.1 La construction du canevas d'entretien	46
3.3.2 Le recrutement des participants	47
3.3.3 Considérations éthiques	49
3.3.4 Le déroulement des entretiens	50
3.4 L'analyse des récits de vie.....	51
3.5 Les critères pour assurer la crédibilité des résultats	54
CHAPITRE IV	
CINQ RÉCITS UNIQUES	56
4.1 Récit de Luca : Aller toujours plus loin.....	56
4.1.1 Des relations à distance difficiles à gérer, mais des amis contre l'insécurité.....	59
4.1.2 La langue et l'appartenance.....	62
4.2 Récit de Mehdi : sur le chemin de l'épanouissement à la rencontre des cultures	63
4.2.1 L'importance des relations intenses, authentiques et spontanées.....	65
4.2.2 D'origine berbère, d'appartenance à la Terre et attaché au Québec	68
4.3 Récit de Lucie : le Québec, lieu de révélation de soi et de construction	70
4.3.1 L'amour et la rencontre en profondeur de l'Autre	72
4.3.2 Une appartenance au Québec en émergence dans un chez-soi rimouskois	75
4.3.3 La suite	78
4.4 Récit de Chan et Yi : une vie simple à savourer peu importe le lieu.....	80
4.4.1 Un quotidien partagé entre les connaissances et la famille.....	81
4.4.2 Des racines à la carte d'identité : une identité complexe, mais non problématique	82
4.5 Récit de Diana : Rester en région par amour malgré les épreuves	84
4.5.1 Vivre dans une bulle malgré des liens forts partout dans le monde.....	87

4.5.2 L'appartenance, un bien-être affectif à être entourée et à se réaliser	91
--	----

CHAPITRE V

LE REGARD TRANSVERSAL SUR LES RÉCITS	93
--	----

5.1 Les éléments spontanés de définition identitaire	93
5.2 Un parcours d'immigration composé de mobilité et d'enracinement	94
5.2.1 À la recherche d'une meilleure qualité de vie personnelle et interpersonnelle	94
5.2.2 Rimouski, ville satisfaisante où s'installer à long terme	95
5.2.3 Projeter son futur au Québec et au Canada	96
5.2.4 Les impacts de la mobilité	97
5.2.5 Le parcours de migration, un récit composé de passages	98
5.3 L'expérience des relations interpersonnelles	99
5.3.1 De forts liens familiaux, à distance ou en personne	99
5.3.2 Les défis de la communication à distance	100
5.3.4 Le besoin de discussions sans retenue	101
5.3.5 Des relations qui marquent l'identité et qui aident au quotidien	102
5.3.6 Enjeux relationnels du quotidien et stratégies pour y répondre	104
5.4 Les endroits du monde significatifs dans la vie des participants	107
5.4.1 L'importance du pays d'origine.....	108
5.4.2 Différents lieux significatifs à Rimouski	108
5.4.3 L'attachement à la nature	109
5.4.4 Les lieux et les groupes d'appartenance	109
5.5 Les différentes composantes du sentiment d'appartenance.....	111
5.5.1 L'appartenance à des traits culturels communs à une société	111
5.5.2 L'appartenance : faire partie d'une société en tant que citoyen.....	112
5.5.3 L'appartenance à un lieu où l'on se sent chez soi	113
5.5.4 L'appartenance : un processus en émergence	114
5.6 Le poids des diverses appartenances dans l'identité des participants et leurs apports	114
5.6.1 Les racines culturelles et l'appartenance à la société d'accueil dans le quotidien	115
5.6.2 L'apport de la diversité des appartenances.....	116
5.6.3 Les effets du sentiment d'appartenance sur les sujets	117

5.7 Apport de la participation à la recherche	117
CHAPITRE VI	
INTERPRÉTATION.....	119
6.1 Rappel des objectifs de la recherche et du cadre d'interprétation	119
6.2 L'expérience des interactions quotidiennes : des relations interpersonnelles signifiant un Nous.....	120
6.2.1 Plusieurs échelles du Nous	121
6.2.2 S'identifier à des communautés significatives sans appartenir au Nous	124
6.3 L'expérience du temps : le récit de soi comme inscription temporelle du Je dans un Nous.....	126
6.3.1 La difficile insertion du Je dans le Nous du pays d'origine.....	128
6.3.2 Le défi de maintenir à distance la convivialité du Nous familial	130
6.3.3 Plusieurs facteurs ralentissant l'insertion du Je dans le Nous du pays d'accueil.....	133
6.3.4 L'importance relative accordée à l'appartenance	137
6.4 Lieux et territoires d'appartenance : l'inscription du chez-soi dans un chez-nous.....	139
6.4.1 L'importance d'avoir un chez-soi comme repère de l'identité.....	140
6.4.2 Se sentir chez-soi dans un chez-nous.....	141
6.4.3 L'effet encore concret du territoire dans l'identité malgré les mobilités	144
6.4.4 L'appartenance territoriale des immigrants et le développement régional.....	146
6.5 Rappel des propositions de recherche et synthèse des résultats.....	147
CONCLUSION.....	150
ANNEXE A	
CANEVAS D'ENTRETIEN.....	157
ANNEXE B	
THÉMATISATION.....	159
ANNEXE C	
REGROUPEMENT THÉMATIQUE.....	161
ANNEXE D	
CERTIFICAT ÉTHIQUE	162
BIBLIOGRAPHIE	163

RÉSUMÉ

L'accessibilité des moyens de transport entre les territoires et l'essor des technologies de communication virtuelle participent à transformer la nature des interactions quotidiennes des personnes immigrantes de même que le rôle de l'espace dans l'identité. Dans ce contexte, cette recherche s'intéresse à l'expérience des relations interpersonnelles et du sentiment d'appartenance territoriale vécue par des personnes immigrantes habitant en région éloignée au Québec. Notre objectif est de connaître l'articulation entre le sens accordé par les sujets aux interactions interpersonnelles qu'ils vivent au quotidien et la formation, le maintien et la transformation de leur sentiment d'appartenance territoriale.

Nous avons demandé à des personnes immigrantes résidant à Rimouski de nous raconter leurs expériences interpersonnelles et d'appartenance. Par la suite, l'analyse thématique des récits de vie de cinq participants nous a permis d'identifier les enjeux et les stratégies relationnelles qui ponctuaient leur identité narrative. Il s'avère que les participants éprouvent un sentiment d'appartenance à des territoires où ils vivent des interactions interpersonnelles épanouissantes qui signifient un « Nous », une communauté dont ils partagent le passé et à laquelle ils souhaitent contribuer dans le futur. Ces Nous correspondent le plus souvent au couple, à la famille, à la culture d'origine ou à la société québécoise, et sont situés à l'intérieur de territoires d'appartenance comme la maison familiale, le pays d'origine, l'Est-du-Québec ou la province québécoise. Le sentiment d'appartenance territoriale émerge de stratégies communicationnelles d'affirmation de soi et de sécurité affective qui favorisent chez les sujets les sentiments d'être chez soi et de s'épanouir dans le chez-nous de leur groupe d'appartenance. Ces résultats nous permettent de proposer des pistes d'intervention interculturelle pour améliorer les stratégies de développement local et de régionalisation de l'immigration.

Mots-clés : Interactions quotidiennes, identité narrative, sentiment d'appartenance territoriale, personnes immigrantes vivant en région, Rimouski

INTRODUCTION

Instaurée en 1992, la politique de régionalisation de l'immigration du gouvernement québécois a pour mission d'augmenter le nombre de personnes immigrantes s'installant à long terme dans les villes éloignées des grands centres. Plusieurs objectifs sont poursuivis, notamment celui de favoriser une meilleure intégration de ces individus à la société québécoise et celui de contribuer au développement local des régions dévitalisées (Ministère des communautés culturelles et de l'immigration, 1992). Partenaires de cette politique, municipalités et organismes communautaires misent sur l'émergence d'un sentiment d'appartenance et de fierté régionale chez les nouveaux arrivants pour qu'ils demeurent en région, attentes pouvant toutefois entrer en contradiction avec les identifications multiples de ces derniers (Poirier, 2008 ; Vatz-Laaroussi, 2009). En effet, devant la mondialisation des échanges économiques et l'essor des technologies de communication, la mobilité des individus à l'intérieur et à l'extérieur de leur pays d'origine s'accroît et complexifie le rôle de l'espace dans leur construction identitaire. L'opportunité d'échanger de façon virtuelle avec des gens significatifs se trouvant à distance transforme les formes d'appartenance, qui ne sont plus déterminées par des interactions en face à face dans un territoire local (Castells, 1998 ; Proulx, 2008).

Dans ce contexte, nous étions curieux de mieux connaître l'expérience des interactions interpersonnelles vécues au quotidien par des personnes immigrantes vivant en région éloignée. Nous voulions surtout comprendre comment ces situations de communication, en personne et à distance, contribuent à leur appartenance à des territoires significatifs dans leur identité. Par conséquent, l'objectif de notre recherche de maîtrise est de comprendre l'articulation entre les interactions du quotidien et le rapport au territoire dans le processus identitaire d'un nouvel arrivant quand il met en récit ses expériences relationnelles et d'appartenance. Une recherche qualitative de type exploratoire a été menée auprès d'immigrants vivant à Rimouski, municipalité située dans la région du Bas-Saint-Laurent.

Notre méthodologie s'inspire d'une approche compréhensive et biographique. Nous avons invité les participants à produire un récit de vie mettant en scène les interactions en personne ou à distance dont ils sont les acteurs au quotidien ainsi que les différents lieux, passés, actuels et futurs, qui composent leurs territoires identitaires. L'analyse des résultats met en valeur le sens de ces expériences dans l'identité narrative des sujets en s'appuyant sur les travaux de Marc et Picard (2008) à propos des relations interpersonnelles, la théorie de l'identité narrative de Paul Ricoeur (1990) de même que la thèse doctorale de Le Scouarnec (2009) sur le sentiment d'appartenance.

Ce mémoire est séparé en six chapitres. Le premier expose la problématique, qui met en contexte les différentes facettes du phénomène que nous étudions, qui précise nos questions et nos objectifs de recherche et qui argumente en faveur de la pertinence de ce projet pour la discipline de la communication. Le deuxième chapitre sert de cadre de référence à notre projet : il recense les auteurs ayant réfléchi aux dimensions de notre recherche et définit les concepts et les théories sur lesquels nous appuyons l'analyse de nos données. Dans le troisième, nous présentons le cadre méthodologique, qui décrit les différentes étapes de notre processus de recherche. Le chapitre IV contient les cinq récits individuels utilisés pour notre analyse, tandis que le chapitre V présente les données qui émergent lorsque nous portons un regard transversal sur eux. Enfin, dans le dernier chapitre, nous interprétons les résultats de notre recherche à la lumière de notre cadre de référence initial.

CHAPITRE I

LA PROBLÉMATIQUE

Dans ce chapitre, nous voyons comment la transformation des interactions quotidiennes vécues par les personnes immigrantes est en relation avec la façon de s'identifier à des lieux et à des territoires. Nous portons également notre attention sur les enjeux entourant la formation d'un sentiment d'appartenance territoriale avant de clarifier le regard que nous posons sur notre objet de recherche. Nous énonçons ensuite la question générale au cœur du mémoire puis justifions la pertinence sociale et communicationnelle d'un tel projet.

1.1 Immigration, interactions quotidiennes et sentiment d'appartenance territoriale

La mondialisation des échanges économiques et le développement fulgurant des technologies de communication influencent notre perception du temps et de l'espace, qui semblent se rétrécir (Moquay, 2001). La rapidité des déplacements d'un pays à l'autre, la possibilité de communiquer instantanément avec des individus à distance et le libre-échange des ressources et des personnes entre les frontières en sont des indices. Ces phénomènes jouent un rôle dans l'accroissement des migrations internationales. En effet, certains voient le monde s'ouvrir vers de nouveaux territoires offrant richesses culturelles, opportunités professionnelles ou meilleure qualité de vie. Ces lieux devenus proches, il est plus facile de les investir, que ce soit pour y voyager, pour y travailler ou pour y habiter et ce, tout en maintenant des relations quotidiennes et intimes avec ceux qu'on a laissés derrière (Diminescu, 2008 ; Proulx, 2008).

Devenus abordables et accessibles, les différents services de messagerie instantanée qu'on retrouve sur les cellulaires ou les ordinateurs multiplient et enrichissent audiovisuellement les possibilités d'interactions au quotidien (Proulx, 2008). Ils transforment également l'expérience d'immigration d'individus qui décident de refaire leur vie ailleurs : l'image de l'étranger ayant besoin de s'intégrer à sa nouvelle communauté pour survivre, en rupture avec ses appartenances antérieures, n'est plus adéquate pour décrire la vie sociale des immigrants (Guérin-Pace, 2006). Diminescu (2008) parle plutôt du « migrant connecté » qui demeure en contact permanent avec ses amis et sa famille au loin. Il évolue ainsi dans une « culture du lien » qui place au cœur de ses préoccupations la continuité de sa relation avec ses groupes d'appartenance. Pour les familles immigrantes fragilisées à la suite des coupures inhérentes à leurs déplacements, le réseau devient un « tuteur de résilience » les soutenant dans les épreuves difficiles, les intégrant au marché du travail, facilitant de nouvelles mobilités et les situant dans une histoire et un groupe culturel (Vatz-Laaroussi, 2009).

La présence constante de la famille dans le quotidien de l'immigrant transforme également le contenu de ses interactions avec elle, qui passe d'un simple échange de nouvelles à un partage du vécu émotionnel (Licoppe, 2002 dans Diminescu, 2008). À l'inverse, l'enjeu entourant sa relation avec la population qui l'accueille n'est plus son intégration à un nouvel habitat, mais plutôt la possibilité d'accéder à des réseaux locaux et de faire des alliances, forme d'appropriation de l'espace nommée « habitèle » (Boullier, 1999 dans Diminescu, 2008, p. 573). Ce phénomène remet en cause le rôle qu'on accordait autrefois au territoire comme ancrage d'une communauté et amène plusieurs chercheurs à redéfinir les caractéristiques du lien social. En effet, une communauté ne se définit plus seulement par le territoire qu'elle occupe ni par les interactions en face à face induites par la proximité des individus ; elle peut être choisie par ses membres par affinités, sans que ces derniers ne partagent le même espace physique (Castells, 2002). Une communauté locale n'est plus seulement le lieu de partage d'une culture symbolique, mais de plus en plus un lieu de ressources et de support pour réaliser des projets de vie (*ibid.*). Une personne peut donc se sentir appartenir à de multiples territoires, qu'ils soient actuels, passés ou futurs, réels ou virtuels, ici ou ailleurs.

Bref, la transformation du rapport au territoire et des interactions quotidiennes en contexte d'immigration est un phénomène qui peut être appréhendé sous différentes facettes, notamment l'émergence d'une société en réseaux, la formation d'une culture du lien chez les immigrants et la redéfinition du lien social. Il va sans dire que les expériences identitaires et d'appartenance s'en retrouvent complexifiées. Dans le cadre de notre projet de mémoire, c'est la dimension du sentiment d'appartenance des personnes immigrantes aux différents territoires qu'ils parcourent que nous souhaitons mieux comprendre dans ce phénomène. Nous présentons maintenant les différents enjeux de l'identification territoriale des migrants que nous avons recensés dans la littérature.

1.2 Les enjeux du sentiment d'appartenance territoriale en contexte d'immigration

Le sentiment d'appartenance territoriale est le lien de familiarité qui unit affectivement, subjectivement et consciemment un individu à une communauté d'appartenance implantée dans un territoire fréquenté en commun (Moquay, 1997). Le territoire, les multiples lieux symboliques qu'il contient et ses paysages deviennent des repères de l'identité individuelle et collective : ils sont des « référents, concrets et symboliques, qui contribuent à renforcer [l'identité] en lui conférant une sorte de matérialité, même virtuelle » (Di Méo, 2004, p. 350). Réactivés quotidiennement par leur fréquentation ou leur représentations, ces référents « [concourent] ainsi à la dynamique d'élaboration d'un sentiment d'appartenance territoriale » (Antiope, 2009, p. 242).

Plusieurs enjeux semblent entourer la construction, le maintien et la transformation de ces appartenances en contexte d'immigration. Selon Berdoulay (1997, p. 302), « les rapports de l'identité à l'altérité, du territoire à la norme, ainsi que les phénomènes de territorialité multiple, sont révélateurs des modalités de construction des lieux par le sujet, et tout particulièrement de leur *instanciation*¹ narrative ». Chacune de ces modalités sont explorées dans les prochains points. Nous traitons d'abord des différents rapports au territoire qu'un

¹ En italique dans le texte original. L'instanciation narrative du lieu signifie que ce lieu est créé par la narration en lui donnant un sens précis.

immigrant peut vivre et du rôle de la narration dans cette construction identitaire. Nous voyons ensuite les tensions identitaires émerger lorsque de multiples appartenances territoriales entrent en contradiction avec celle attendue, puis nous montrons l'importance du rapport à l'altérité dans la construction de cette forme d'identité.

1.2.1 Les territoires d'appartenance mis en récit pour maintenir l'identité dans le temps

Certains auteurs se questionnent à savoir si l'usage intensifié des technologies de communication mène à l'affranchissement de la dimension territoriale de l'identité, et par le fait même, à une crise de la définition de soi. Par exemple, Bougnoux (1995) fait l'hypothèse que l'individu serait en perte de sens identitaire tandis que la communication virtuelle remplace les appartenances culturelles anciennement ancrées dans un territoire. Une crise semblable est également soulevée en littérature à travers le thème du déracinement, exploité notamment dans le champ de l'écriture migrante. L'absence de points de repère empêche l'immigrant de fixer son identité, qui est « en souffrance d'un lieu » (Harel, 2005, p. 50). L'écriture devient un moyen de trouver une continuité à l'identité malgré les ruptures ainsi qu'un « habitat permettant au sujet d'aménager cette transition » (Harel, 2002, p. 15) :

Nous modernes ne sommes plus enracinés verticalement dans la Terre, ni bornés par le territoire, mais nos racines courent horizontalement, elles épousent le réseau des signes et des savoirs que nous sommes capables de traiter. Au champ (pagus) du paysan ancestral s'est substitué la page, au labour mille formes d'écritures, au matériel dur le logiciel doux, jusqu'aux écrans d'ordinateurs qui multiplient extraordinairement nos inscriptions et mémoires. (Bougnoux, 1995, p. 112)

La théorie de l'identité narrative développée par Paul Ricœur (1985, 1990) nous aide à comprendre le rôle que jouent le langage et le récit dans la constitution de soi : c'est en racontant ses pratiques et ses discours que l'individu leur donne un sens. La cohérence de la mise en intrigue des événements de sa vie permet à l'individu de trouver une continuité à son identité malgré les apparentes contradictions et discontinuités (Gilbert, 2001 ; Poirier, 2004). La narration joue donc un rôle de médiation entre l'identité et la construction de l'espace :

« [...] le sujet construit le lieu par l'intermédiaire de récits qui donnent sens à sa relation aux gens et aux objets qui l'environnent. Ces récits correspondent à des re-descriptions des éléments de cet environnement, déployées selon une trame narrative pourvoyeuse de sens. » (Berdoulay, 1997, p. 302-303) Pour comprendre le sens attribué aux lieux par les nouveaux arrivants, il faut donc s'intéresser aux interactions significatives qui les traversent ainsi qu'au lieu à partir duquel ils l'énoncent, soit le récit (Russo et Harel, 2005).

Pour d'autres chercheurs, le territoire demeure constitutif du sentiment d'appartenance identitaire : « [...] il faut encore être et se sentir de quelque part pour agir et être reconnu. » (Tizon, 1996 dans Guérin-Pace, 2006, p. 299). De plus, la mobilité² ne veut pas dire absence automatique de liens avec un lieu physique (Alphandéry et Bergues, 2004 ; Bonnemaison, Cambrezy et Quinty-Bourgeois, 1999 ; Guérin-Pace, 2006). Au contraire, qu'ils soient passés ou actuels, proches ou éloignés, permanents ou changeants, différents lieux symboliques sont indissociables des événements significatifs de la construction identitaire (Guérin-Pace, 2006), et l'identité culturelle conserve une dimension locale (Appadurai, 2001). Il s'agit de multiples repères qui forment l'« hétérolocalité », soit le fait d'appartenir à plusieurs milieux à la fois (Zelinski, 2001 dans Poirier, 2008). La recherche de Garneau (2003) sur le sentiment d'appartenance au territoire de jeunes migrants québécois provenant des régions éloignées montre qu'il évolue avec le temps et qu'il est fortement influencé par les interactions quotidiennes vécues dans le lieu d'accueil. Tandis que les individus ayant réussi à construire des liens sociaux significatifs dans la nouvelle ville s'identifient davantage à cette dernière qu'à celle où ils sont nés, il s'agit du contraire pour ceux qui n'ont pas réussi à bâtir de relations quotidiennes dans leur milieu d'accueil et qui communiquent régulièrement avec leur famille à distance. Ainsi, les lieux où ils se sentent partager une même réalité avec les autres habitants demeurent importants dans la construction identitaire des jeunes de cette recherche (ibid., p. 109).

Comment décrire la place du territoire dans l'identité des immigrants qui viennent s'installer au Québec ? Ressentent-ils une absence de territorialité ou ont-ils encore des lieux

² La mobilité réfère aux déplacements multiples des individus à travers les territoires, que ce soit pour s'y installer à court ou à long terme.

d'appartenance avec lesquels composer leur identité ? La recherche de Simard (2003) sur le rapport à l'espace de jeunes dont les parents, qui sont d'origine étrangère, se sont installés en région montre qu'ils sont attachés à plusieurs lieux symboliques locaux et transnationaux et que leur agencement contribue à une construction identitaire originale, « un bricolage inédit ». Qu'en est-il des immigrants de première génération ? Bien que la littérature migrante puisse nous donner un certain aperçu de cette réalité, les écrivains proviennent surtout des centres urbains. Nous constatons qu'il existe peu d'études pour comprendre l'expérience territoriale de ceux qui s'installent en région périphérique. Nous croyons que les enjeux qui traversent leur construction identitaire méritent d'être soulevés dans le contexte où le gouvernement provincial québécois favorise l'installation de nouveaux arrivants en région éloignée.

1.2.2 Développement local et appartenances territoriales multiples

Selon Castells (1998), l'émergence des communications virtuelles engendre une société en réseaux, où certains lieux, nœuds de la croissance économique, sont reliés entre eux par des flux électroniques d'échange de l'information. Selon lui, ce système avantage une élite sociale et économique qui perçoit le temps comme immédiat et l'espace comme fluide. Les réseaux virtuels diffusent une culture uniformisée dans toutes les villes cosmopolites du monde, tandis que certaines communautés vivent encore dans des lieux physiques dont les éléments culturels uniques marquent leur quotidien. Dans ce contexte où les réseaux remplacent de plus en plus les territoires d'appartenance, Castells (2002 p. 157) voit apparaître une lutte « entre les communautés territoriales d'hier et les communautés virtuelles d'aujourd'hui ». En effet, tandis que les villes réseautées sont avantagées par ce système, l'on assiste simultanément à une spatialisation de la pauvreté : des territoires et des communautés sont exclus des pôles d'innovation (Cameron, 2007 dans Klein, 2007). Ainsi, le rétrécissement de l'espace-temps n'est pas une réalité bénéfique pour plusieurs communautés en marge de ce phénomène, qui sont témoins de mobilités involontaires. Tout comme ailleurs dans le monde, certaines régions du Québec font face à l'exode des jeunes qui déménagent pour mieux se former et avoir accès à de meilleurs emplois (Gauthier et Leblanc, 2008).

Plusieurs moyens sont employés pour contrer la dévitalisation des régions éloignées. Dans le domaine de l'aménagement urbain et régional, nous avons observé l'émergence de stratégies de développement économique et culturel qui favorisent le sentiment d'appartenance à une culture locale ancrée territorialement (Klein, Fontan et Tremblay, 2009 ; Rizzardo, 1995). Au niveau provincial, une autre stratégie est employée pour contrer le solde migratoire des régions éloignées. Depuis 1992, la politique de régionalisation de l'immigration du gouvernement québécois a comme objectif la répartition spatiale des nouveaux arrivants dans la province pour favoriser leur intégration et leur apprentissage du français. À travers des programmes d'accueil territorialement ancrés (c'est-à-dire provenant des intervenants locaux, conscients des enjeux régionaux), on souhaite également que les nouvelles familles participent au développement économique des régions, objectif critiqué par certains chercheurs du fait de sa vision instrumentale de la personne migrante (Simard, 1996, p. 457). Bien que les objectifs visent l'installation définitive des nouveaux arrivants, leur rétention est difficile : 70% des familles déménagent dans les trois premières années suivant leur arrivée en région (Vatz-Laaroussi, Guilbert et Bezzi, 2010, p. 26).

Vatz-Laaroussi (2008), voit une contradiction entre l'appartenance au territoire que l'on attend des nouveaux arrivants et celles dont ils font l'expérience. La nature transnationale de leurs réseaux de soutien entre en contradiction avec les ressources locales que les intervenants québécois leur proposent :

En assurant ce lien [avec le pays d'origine et la famille], les réseaux transnationaux des immigrants permettent ainsi une continuité à la fois temporelle et spatiale dans leur vie souvent en rupture (Vatz-Laaroussi, Bolzman et Lahlou, 2008), et cette continuité se confronte de manière parfois brutale aux frontières géographiques et administratives du territoire local tout comme à "l'ici et maintenant" de la temporalité du développement économique local. »(ibid., p. 92)

« L'injonction à participer » aux initiatives locales peut mener à des enjeux de cohabitation interethniques, allant jusqu'au « piège local » (*local trap*), que Poirier (2008, p. 138) définit comme l'exclusion de la différence dans un territoire aux frontières définies. Selon elle, il est nécessaire de repenser la nature de l'appartenance au territoire que l'on cherche à produire

chez les immigrants, notamment en valorisant sa dimension de mobilité. En effet, ces derniers sont amenés à jouer des rôles importants dans l'univers de la mobilité : passeur de la mémoire aux générations plus jeunes, passeur d'information aux nouveaux arrivants, soutien moral et économique dans les moments plus difficiles (Vatz-Laaroussi, 2009, p. 85).

La littérature nous enseigne qu'il semble y avoir contradiction entre la vision locale du développement des intervenants et le sentiment d'appartenance de personnes immigrantes envers de multiples territoires aux frontières éclatées, Vatz-Laaroussi (2008, p. 92) parlant même du territoire comme étant l'« espace d'une rencontre impossible ». Reprenant l'idée du rapport à la norme soulevée par Berdoulay (1997) plus haut (voir p. 4), il semble que différentes façons de vivre le territoire soient en jeu dans une communauté et que le rapport d'un individu avec celle qui est dominante influence la construction des lieux de son identité.

1.2.3 Interactions quotidiennes, altérité et identité

Que ce soit à travers les médias ou à travers le phénomène de l'immigration, la communication « nous fait entrer dans un pluriel irréversible » (Bougnoux, 1995, p. 104) où l'autre devient omniprésent, toujours plus proche de soi et réclamant le respect de son identité (Wolton, 2008). Le rapport à l'altérité place l'individu devant la différence, mais aussi face à lui-même : la présence de l'étranger l'oblige à reconsidérer sa propre histoire, qui n'est pas unique. L'identité est donc le produit d'interactions avec autrui qui engendrent un mouvement continu d'association et de différenciation (Marc Lipiansky, 1995). De la même façon, le sentiment d'appartenance territoriale se construit lorsqu'un individu se reconnaît comme membre d'une communauté partageant un même endroit par rapport à un autre qui demeure toujours présent. Selon Le Scouarnec (2009, p. 88), le territoire d'appartenance devient un chez-nous qui « crée une dynamique d'oppositions relationnelles que nous reconnaissons dans les couples familial/étranger, connu/inconnu, inclus/exclu, ainsi que dans tout lien dialectique d'inclusion créant un groupe défini comme un Nous symbolique, contrastant avec un Eux ». Tandis que le territoire joue le rôle de médiateur entre un individu et son groupe, la culture englobe la façon d'interagir des membres entre eux-

mêmes et leur environnement et participe aussi à la définition identitaire individuelle et collective.

Peu d'études se sont penchées sur la nature des relations interpersonnelles et interculturelles des personnes immigrantes. Vatz-Laaroussi (2008, p. 84) indique qu'il est nécessaire de se demander quelles sont les interactions qui caractérisent le rapport à l'altérité dans l'espace physique, symbolique et politique régional. En effet, connaître la nature des interactions vécues par les immigrants en région nous permettrait de mieux comprendre leur façon de s'identifier par rapport à autrui à travers leur sentiment d'appartenance territoriale.

1.3 L'objet de recherche et les regards utilisés pour mieux le comprendre

Nous avons vu que plusieurs facteurs influencent l'identification complexe et mouvante des immigrants à des territoires, comme le besoin de mettre en cohérence les identités dans le temps par le récit, le rapport à la norme et les relations à l'altérité. De plus, les interactions interpersonnelles, qu'elles se produisent en face à face ou à distance, semblent tenir une grande place dans le processus d'appartenance à des lieux. L'objet de recherche qui sera au cœur de notre mémoire est donc la place de ces interactions vécues au quotidien dans le sentiment d'appartenance territoriale des personnes immigrantes en région. En effet, la recension des écrits montre que nous connaissons peu la forme des rapports interpersonnels et interculturels vécus au quotidien par des immigrants de la première génération vivant en région. De plus, nous ignorons la nature des enjeux territoriaux et identitaires qui traversent les situations de communication qu'ils vivent au quotidien, ni le rapport de ces interactions avec le sentiment d'appartenance territoriale de ces individus.

Nous mènerons notre recherche dans la région du Bas-Saint-Laurent, celle-ci ayant renouvelé pour une troisième fois en janvier 2011 une entente avec le Ministère de l'Immigration et des Communautés Culturelles (MICC) pour favoriser la régionalisation de l'immigration. La rétention des nouveaux arrivants, soit leur établissement durable, semble être au cœur des défis de ce territoire (Conférence régionale des élus du Bas-Saint-Laurent, 2011). En effet,

malgré la venue de 120 immigrants en 2002 lors du premier partenariat avec le MICC, la majorité d'entre eux ont quitté rapidement la région (AIBSL, 2006). Nous nous intéressons plus particulièrement à la réalité des immigrants dans la ville de Rimouski, située dans la MRC de Rimouski-Neigette. En 2009, elle était la première MRC à publier une politique en matière de diversité culturelle. Ses préoccupations sont d'améliorer l'accueil, l'intégration et la rétention des nouveaux arrivants, puisqu'ils « contribue[nt] à l'essor global du territoire et [sont] un facteur important de cohésion sociale. » (MRC de Rimouski-Neigette, 2008, p. 20). La politique définit la rétention comme le désir de demeurer sur le territoire et de « partager un sentiment d'appartenance ainsi qu'une fierté locale et régionale ». Autant sur le plan pratique que théorique, nous trouvons intéressant de mieux comprendre l'effet des relations interpersonnelles sur l'appartenance dans un contexte où les autorités ont des attentes identitaires envers les nouveaux arrivants.

Trois approches en communication orientent le regard que nous portons sur les interactions quotidiennes vécues par les personnes immigrantes en région. Il s'agit d'abord de l'approche psychosociologique, « dont le domaine propre apparaît essentiellement comme celui de l'interaction » (Maisonneuve, 1980, p. 12). Discipline métissée, elle étudie les rapports entre l'individu et la société qui contribuent aux phénomènes humains :

La psychologie sociale doit s'occuper au premier chef du lien social que constitue la relation entre un ego et un alter (individu ou groupes) pour analyser leurs rapports à l'environnement social ou non social, réel ou symbolique. Elle réussira ou échouera en tant que science dans la mesure où elle arrivera ou non à comprendre la genèse et les effets de ce lien. (Moscovici dans Maisonneuve, 1980, p. 23)

Nous nous positionnons dans le courant interactionniste symbolique de la psychosociologie, où l'on considère que le sens d'une expérience provient « des manières d'agir à l'égard d'autrui en fonction des objets » (De Queiroz et Ziotkowski, 1997, p. 31). Nous nous intéressons donc à la dimension interactionnelle de l'identité de l'immigrant : nous voulons comprendre comment le sens qu'il accorde à ses échanges interpersonnels au quotidien est en lien avec son expérience de l'appartenance territoriale. Nous adoptons également la posture phénoménologique proposée par Saint-Arnaud (2004) pour comprendre les relations

interpersonnelles dans leur dimension expérientielle : nous voulons prendre en compte l'expérience vécue par le sujet dans le phénomène observé.

Notre regard est également influencé par l'approche symbolique de la communication, qui s'intéresse «aux processus sociaux où les formes symboliques signifiantes sont créées, appréhendées et utilisées» et par lesquels «la réalité est produite, maintenue, réparée et transformée³» (Carey, 1989, p. 23 et 30). Nous nous inspirons de l'herméneutique de Ricœur, pour qui l'expérience humaine est vécue à travers des discours significatifs dont il faut interpréter le sens, comme celui d'un texte (Simms, 2003). Dans notre recherche, c'est à travers le récit que nous voulons comprendre l'expérience que font les immigrants de leurs interactions quotidiennes et du sentiment d'appartenance. Le concept d'identité narrative proposé par Ricœur nous semble pertinent pour analyser le récit des participants puisqu'il permet de prendre en compte les caractères temporel, territorial et interactif de l'identité.

Enfin, notre regard s'inspire des approches interculturelles de la communication, où l'individu est vu comme un acteur de sa culture plutôt que son produit (Stoiciu, 2008, p. 37), et où les phénomènes identitaires sont interprétés à la lumière des interactions dans une perspective objective (contexte socio-politique) et subjective (interprétation de l'individu) (Marc Lipiansky, 1995, p. 38). Il semble pertinent de prendre en compte la dimension culturelle dans l'identité des sujets considérant que «le rapport au monde s'établit à travers les diverses appartenances sociales et culturelles de l'individu» (Zavalloni dans Fisher, 1987).

1.4 Questions et objectifs de recherche

Nous avons mis en place les différents éléments qui composent l'inconnu de notre question de recherche : nous voulons savoir comment les nouveaux arrivants interprètent les interactions qu'ils vivent au quotidien et comment cela participe à leur processus d'identification territoriale. Reformulée, notre question de recherche s'énonce comme suit :

³ Traduction libre de l'anglais.

Quelle est l'expérience des relations interpersonnelles et du sentiment d'appartenance territoriale vécue par les personnes immigrantes installées en région et quelles significations accordent-elles aux interactions qu'elles vivent au quotidien ?

Notre réponse devra tenir compte de quatre autres questionnements :

- Comment les participants vivent-ils leurs interactions quotidiennes au niveau interpersonnel, que ces dernières se déroulent à distance ou en personne ?
- Comment ces situations de communication sont-elles interprétées dans l'identité narrative des participants lorsqu'ils racontent leurs expériences interpersonnelles et identitaires ?
- Quelle est leur expérience du sentiment d'appartenance territoriale ?
- Quel est le rapport entre les interactions vécues et le sentiment d'appartenance territoriale des participants ?

L'objectif de notre recherche est donc de comprendre l'articulation entre les interactions du quotidien et l'appartenance au territoire dans le processus identitaire d'un nouvel arrivant. Nous avons identifié trois sous-objectifs à notre recherche. D'abord, nous voulons comprendre comment sont vécus les interactions du quotidien et le sentiment d'appartenance territoriale par des personnes immigrantes s'installant en région éloignée au Québec. Ensuite, nous voulons comprendre quelles sont les différentes significations accordées aux interactions quotidiennes dans l'identité narrative du migrant, plus particulièrement dans leur façon de s'identifier à des territoires. Enfin, nous souhaitons recommander de nouvelles perspectives à prendre en considération dans la gestion de la diversité en lien avec le développement des territoires à la lumière des expériences vécues par les participants rencontrés. Pour résoudre cette problématique, nous comptons réaliser une recherche de type qualitative à visée exploratoire, dans une approche compréhensive de type biographique. C'est à travers le récit des expériences relationnelles et identitaires des participants que nous pourrons comprendre les liens entre les interactions quotidiennes et le sentiment d'appartenance territoriale.

1.5 La pertinence de la recherche

Aborder le phénomène de l'immigration en région avec un regard spatial nous semble pertinent pour repenser la place de l'altérité dans les projets de développement local au Québec. S'intéresser aux appartenances territoriales permet de connaître sous un jour différent les personnes immigrantes vivant en région. En effet, beaucoup d'importance est accordée à leur intégration professionnelle et culturelle par les médias et les institutions publiques, ce qui restreint selon nous notre compréhension de leur expérience migratoire et contribue à une vision instrumentaliste des immigrants dans les politiques de développement. De plus, nous trouvons pertinent de montrer la complexité des expériences vécues contribuant à la formation de leur identité. Notre projet de maîtrise est une réponse à cet appel lancé il y a déjà quelque temps : « Est-ce trop attendre de la communication moderne qu'elle ne favorise ni le renfermement tribal ni l'universalisme abstrait, mais la pluri-appartenance et les identifications tournantes ? » (Bougnoux, 1995, p. 109) Une meilleure connaissance des expériences relationnelles et identitaires vécues par les immigrants semble donc avoir une portée pratique dans les domaines de la communication et de l'intervention interculturelle : elle permet aux intervenants de mieux connaître les enjeux interpersonnels et identitaires des sujets et d'y adapter leur pratique professionnelle.

Notre recherche se démarque également sur le plan théorique. Le cadre conceptuel utilisé dans notre mémoire nous semble original pour comprendre le phénomène de l'immigration en région, s'intéressant à la fois aux communications, à l'herméneutique et au territoire. Combiner l'étude des interactions quotidiennes avec la théorie de l'identité narrative de Ricoeur semble fertile pour notre analyse. En effet, les deux permettent de mieux comprendre les processus interprétatifs et interactifs qui sont au cœur de la construction identitaire d'un individu. Un regard à la fois psychosociologique, interculturel et herméneutique peut nous amener à comprendre plus en profondeur la complexité des phénomènes d'appartenance territoriale dans leur dimension réflexive et intersubjective.

De plus, nous privilégions une stratégie de recherche biographique et herméneutique parce qu'elle permet de donner la voix à l'autre. La recherche en communication a un rôle à jouer

pour favoriser la reconnaissance de l'altérité et pour mieux comprendre les enjeux de société entourant la gestion de la diversité. Selon Wolton (2008, p. 204), il faut repenser le lien entre communication et identité et « décoloniser les imaginaires ». Nous inspirant d'un texte de Krippendorff (1993), nous pensons que la communication apporte une compréhension des réalités sociales à un deuxième niveau. Selon cet auteur, chaque personne fait preuve d'une autonomie cognitive qui lui confère une façon unique de voir le monde. Comprendre à un second niveau consiste donc à reconnaître l'univers cognitivement autonome d'un individu et de chercher à savoir ce qui le pousse à comprendre la réalité de cette manière.

Enfin, notre recherche contribue à la communication en lui donnant une place inédite dans le champ d'étude de l'immigration et des relations interculturelles. En prenant compte à la fois du sens accordé aux interactions quotidiennes et du sentiment d'appartenance territoriale, elle permet de mieux comprendre le rôle symbolique des interactions et du territoire dans la formation de l'identité culturelle.

Après avoir décrit le contexte de notre problématique et ses enjeux, plusieurs concepts ont émergé et nécessitent d'être éclairés. Le prochain chapitre consiste à construire notre cadre de référence nous permettant de définir et de mettre en lien les concepts inhérents à notre objet de recherche, soit les interactions quotidiennes, l'identité narrative et le sentiment d'appartenance territoriale.

CHAPITRE II

LE CADRE DE RÉFÉRENCE

Dans ce chapitre, nous montrons comment sont étudiés dans la littérature scientifique les trois concepts au cœur de notre projet. Nous présentons leurs différentes dimensions et identifions celles qui nous semblent pertinentes pour interpréter les données recueillies. Nous débutons par le concept des interactions quotidiennes, qui occupe une place charnière dans notre projet. En effet, il sert de passage entre l'espace intérieur vécu par le participant et l'espace extérieur qu'il occupe en société. À la fois objet de recherche, il sert également de révélateur des deux autres concepts explorés, soit l'identité narrative et le sentiment d'appartenance territoriale. Nous prenons soin de montrer les liens qui unissent de façon cohérente les dimensions retenues de chacun des concepts. Enfin, nous présentons à la fin du chapitre les propositions de recherche émergeant de notre recension des écrits.

2.1 Des interactions quotidiennes significatives

Les interactions sociales sont comprises généralement comme l'influence réciproque de personnes en présence, qu'elles aient « un motif commun d'attention conjointe » ou « que les partenaires manifestent une indifférence civile » (Cosnier, 2002, p. 493). Dans notre mémoire, nous nous concentrons toutefois sur les interactions comme « action et relation interpersonnelle entre deux ou plusieurs personnes » (Schutzenberge, 1971 dans Parrini-Alemanno, 2007, p. 11). Elle s'inscrivent dans une relation interpersonnelle, laquelle se différencie des interactions par son caractère durable dans le temps : la relation peut vivre sans la présence des membres (Marc et Picard, 2006). Saint-Arnaud (2004) distingue la

relation fonctionnelle de la relation dite interpersonnelle, la première ayant comme objectif de remplir des besoins pratiques par des échanges impersonnels tandis que la deuxième répond aux besoins fondamentaux de la personne. Il en distingue trois types, soit la relation chaleureuse répondant au besoin d'aimer et d'être aimé, la relation coopérative favorisant l'association des individus pour répondre à leur besoin de produire, et la relation heuristique, dont les interactions favorisent le processus de symbolisation de l'expérience et répond au besoin de sens de l'individu. De plus, nous nous intéressons aux interactions interpersonnelles qui se déroulent aussi bien en face-à-face qu'à distance (par le moyen du téléphone, de la transmission audio-visuelle en direct ou de la messagerie instantanée).

Les interactions quotidiennes sont un « objet typiquement interdisciplinaire » (Cosnier, 2002, p. 493), étudiées à la fois en psychologie, en anthropologie, en science du langage, etc. Selon Marc Lipiansky (2005), elles peuvent être étudiées à trois niveaux différents qui s'influencent réciproquement. Le premier est l'intrapsychique : il a pour objet les processus individuels inconscients à l'œuvre durant l'interaction, comme les motivations, les représentations, les mécanismes de défense, les mécanismes cognitifs d'attribution et d'interprétation, etc. Le deuxième niveau étudie plutôt la dimension sociale, soit les structures extérieures (statuts, normes, rituels d'interaction, etc.) qui influencent le comportement des acteurs en présence. Dans *La mise en scène de la vie quotidienne*, Goffman (1973) compare les interactions sociales à une pièce de théâtre où chacun joue son rôle sur une scène entourée d'un décor, face aux spectateurs. En observant minutieusement les comportements du quotidien, Goffman est en mesure de décrire les règles sociales qui les orchestrent.

Ces deux niveaux d'étude et leurs différents concepts nous semblent moins pertinents pour répondre à notre question de recherche. Ils supposent le regard extérieur d'un chercheur qui tente d'identifier le système de fonctionnement interne et externe qui guide les échanges. Or, en plus de poser un problème méthodologique lors de la cueillette de données et de l'analyse⁴, la connaissance de ces structures ne semble pas mener directement à la

⁴ Identifier les structures intrapsychiques de l'interaction nécessite la connaissance approfondie des processus psychologiques de l'humain, que nous ne maîtrisons pas, et les structures sociales, l'observation rigoureuse des comportements quotidiens demandant la présence constante du chercheur dans les situations d'interaction des sujets.

compréhension du rôle des interactions dans la formation du sentiment d'appartenance territoriale.

Dans notre recherche, nous appréhendons les interactions interpersonnelles dans une perspective psychosociale, qui les comprend comme « l'interaction des processus sociaux et psychologiques au niveau des conduites concrètes » et qui les étudie « à la jonction entre l'approche objective et celle du sens vécu, au niveau du ou des agents en situation » (Maisonneuve, 1980, p. 12). Pour appréhender cette complexité entre l'individu, le social, le concret et l'abstrait, le chercheur doit analyser le phénomène des interactions interpersonnelles dans le quotidien des sujets qui en font l'expérience.

Dans le paradigme de la quotidienneté, le regard se penche sur les interactions à un niveau microsocial. Il tente de dégager la dimension symbolique des expériences vécues subjectivement pour mieux comprendre le lien entre le monde de la vie quotidienne et le monde de la vie sociale (Quidot, 2009). Dans notre projet de recherche, nous nous intéressons aux significations que le sujet attribue aux expériences interpersonnelles qu'il trouve importantes dans son quotidien ainsi qu'aux effets de ce processus de symbolisation sur son appartenance au territoire. C'est pour cette raison que nous privilégions l'étude du niveau interactionnel des relations interpersonnelles, tout en gardant à l'esprit qu'il est lui-même influencé par les dimensions intrapsychiques et sociales.

2.1.1 Le niveau interactionnel des relations interpersonnelles

Le niveau interactionnel considère les interactions comme un système de comportements dont émergent la structure, la fonction et la dynamique de la relation interpersonnelle. Cette perspective s'inscrit dans le courant de l'interactionnisme symbolique. Cette approche des sciences sociales débute chez les chercheurs de l'École de Chicago au début du XX^e siècle, lesquels s'opposaient à une conception fonctionnaliste de la réalité humaine. Selon eux, le monde est un processus émergent, façonné par le sens qu'y donnent des acteurs en interaction plutôt que par des structures fixes (De Queiroz et Ziotkowski, 1997). Pour comprendre des

phénomènes sociaux, il faut s'intéresser au sens que les individus accordent à leurs expériences en cherchant les pratiques et les discours significatifs. C'est dans le cadre des interactions avec autrui que ces pratiques et ces discours sont symbolisés. Bien que ce travail d'interprétation soit un processus abstrait, il a pour effet de modifier les conduites ultérieures des individus en action.

L'interactionnisme symbolique traverse la vision pragmatique de la communication humaine de l'École de Palo Alto : les relations ne sont pas seulement déterminées par le passé et elles émergent des comportements de communication au quotidien, lesquels sont reliés dans un système (Watzlawick, 1991). Cette école s'inspire des travaux écosystémiques de Bateson considérant les individus en relation comme des systèmes interactifs qui cherchent constamment « à s'équilibrer par des comportements symétriques ou complémentaires, selon la ponctuation de la situation » (Brouillet et Daudelin, 1994, p. 447). La ponctuation est le décodage d'une situation de communication selon les normes phénoménologiques des acteurs, soit les postulats implicites qui colorent leur façon de recevoir et de comprendre le monde. Ce décodage leur permet de continuer leur participation à l'échange et de donner un sens à la relation (*ibid.*, p. 446). Selon Goffman, la définition de la situation par le sujet est « un processus de cadrage issu d'une dynamique interactionnelle » et elle « prévaut dans toutes ses interactions » (Parrini-Alemanno, 2007, p. 22 et 24). En puisant dans les travaux de Mead, Parrini-Alemanno (*ibid.*, p. 21) complète le tableau en soulignant que le système et son contexte émergent lors « du passage de l'interaction de face-à-face à une généralisation de l'interaction », ce système et ce contexte devenant alors « fondateurs des communications interpersonnelles et porteurs des prémisses de la communication généralisée ».

Pour faciliter l'analyse des relations quotidiennes à un niveau interactionnel, Marc et Picard (2008) proposent le modèle situationnel de la communication, qui décompose en cinq éléments le système d'interaction à étudier : le contexte, le système de régulation, les acteurs en présence, le partage de sens et les enjeux. Le contexte inclut le cadre matériel servant de décor ainsi que le scénario de la situation. Les lieux sont « porteurs de significations symboliques, de normes, de codes et de rituels d'interactions » qui structurent en profondeur la situation (*ibid.*, p. 13). La nature de la situation joue le même rôle. Durant l'interaction, un

système de régulation encadre les comportements des acteurs entre eux. Ces normes, règles et rituels varient selon le contexte, mais aussi selon les acteurs en relation. En effet, chacun d'entre eux sont situés dans une place, un rôle et un statut. Le rapport de place entre les acteurs est relatif à chaque situation et encadre leurs comportements.

Ces trois éléments du modèle situationnel favorisent la compréhension de la structure d'interaction entre les acteurs. Or, l'objectif de notre recherche n'est pas de décrire l'ordre qui régit les interactions significatives des participants de notre recherche, mais plutôt de comprendre le sens qu'ils attribuent globalement à leurs interactions dans le cadre de relations interpersonnelles significatives. Il nous semble donc plus pertinent de considérer la fonction de la relation interpersonnelle dans l'identité ainsi que la dynamique de la relation plutôt que sa structure.

Pour y arriver, il semble que nous devons concentrer notre regard sur la dimension du sens proposé dans la posture écosystémique de Palo Alto. Le courant humaniste en science sociale, né des travaux de Rogers sur le développement de la personne, nous aide à mieux comprendre la dimension symbolique des interactions quotidiennes. Ses postulats de base tels que décrits par Saint-Arnaud (2004) sont la tendance de la personne humaine à s'actualiser ainsi que la primauté de la subjectivité. Le courant humaniste repose donc sur une posture méthodologique phénoménologique, qui regarde la personne humaine selon le cadre de référence de la personne elle-même et qui « privilégie[e] comme données scientifiques celles qu'elle peut recueillir et vérifier dans le champ perceptuel » (*ibid.*, p. 19), soit la conscience de l'individu. D'autres nommeraient cette conscience la réflexivité du sujet, concept auquel nous reviendrons à la section 2.1.2. Ainsi, la dimension expérientielle et symbolique des interactions, soit la façon dont le sujet vit son expérience et lui attribue un sens, nous permet de comprendre de l'intérieur comment se forme l'identité.

Nous analyserons donc les interactions quotidiennes selon les éléments du **partage de sens** et des **enjeux symboliques de la communication** du modèle situationnel de Marc et Picard. Nous les agrémenterons des concepts du Soi et de l'autrui généralisé développés par Mead.

2.1.2 Le partage de sens et les enjeux symboliques de la communication

Le **partage de sens** durant l'interaction correspond au processus de cadrage décrit plus haut : à partir de normes phénoménologiques construites au fil de leurs relations, les acteurs interprètent continuellement les éléments des situations interpersonnelles qu'ils vivent. Cette ponctuation des faits devient le contexte des actions, un cadre qui fournit « les principes d'organisation qui structurent les événements sociaux et orientent l'engagement subjectif des acteurs » (Cosnier, 2002). C'est de ce processus de symbolisation qu'émergent la structure des interactions, la fonction de la relation dans la vie de l'individu ainsi que l'identité des acteurs. En effet, l'identité du sujet est en grande partie sociale et émerge du sens attribué aux situations dans le cadre des interactions quotidiennes : « [...] les relations avec autrui sont des lieux de production de signification biographique et des instances de production des parcours personnels, dans lesquels différentes sources et ressources sont mobilisées au titre de marqueurs plus ou moins légitimes ou discutés » (Demazière, 2011, p. 65).

Le concept du **Soi** développé par Mead explicite le processus symbolique contribuant à la formation de l'identité. Le Soi est constitué du Je et du Moi : le premier représente « la capacité d'autoréalisation et d'autodétermination » de l'acteur réagissant au comportement d'autrui tandis que le deuxième consiste en « l'intériorisation des attitudes sociales, des rôles sociaux » par ce même acteur (Palmade et Palmade, 2006, p. 157). L'identité du Soi est créée par le dialogue entre le Je et le Moi, conscience créatrice de sens et précédente de l'action que Hsab (2005) nomme la réflexivité de l'acteur. Dans notre projet, nous souhaitons donc comprendre le rôle des interactions dans le sentiment d'appartenance en explicitant la dimension réflexive du sujet qui interprète les situations de communication dont il fait l'expérience, résultat du dialogue entre le Je et le Moi. Il s'agit non pas d'étudier les acteurs en situation, mais plutôt de chercher comment le sujet se voit en relation avec les gens.

Le concept d'**autrui généralisé** développé par Mead est lui aussi utile pour comprendre l'identité du sujet émergeant du partage de sens durant l'interaction. En effet, les symboles interprétés donnent un sens au réel en faisant « progresser la relation de l'individu à un " autrui significatif " et à un " autrui généralisé " représentant le " groupe d'appartenance " »

(Parrini-Alemanno, 2007). C'est donc par les processus symboliques au cours de l'interaction que l'individu s'identifie à des groupes dont la culture émergera des échanges entre ses membres en même temps qu'elle leur servira de structure.

L'étude de la dimension du partage de sens des interactions quotidiennes vécues par les sujets est cohérente avec les deux autres composantes de notre question de recherche. Le concept du Soi en tant que réflexivité de l'acteur s'agence bien avec la théorie de l'identité narrative de Ricœur : dans les deux cas, le chercheur adopte une posture herméneutique pour dégager les processus symboliques participant à la construction de la réalité dans le récit des sujets. Quant à lui, le concept d'autrui généralisé explicite le rôle joué par les interactions quotidiennes dans le phénomène de l'appartenance territoriale : il sert de médiateur entre l'individu et un groupe situé, « une dialectique des relations interpersonnelles d'un individu et des relations avec son environnement » (Parrini-Alemanno, 2007, p. 23).

La deuxième dimension des interactions quotidiennes dont nous tenons compte dans ce mémoire sont les **enjeux de la communication** (Marc Lipiansky, 2005). Ils représentent la dynamique qui anime la relation interpersonnelle en situation d'interaction. On les qualifie d'opérateurs quand ils sont reliés aux besoins concrets des interlocuteurs et de symboliques quand ils relèvent des besoins de reconnaissance identitaire et de valorisation de soi. (ibid., p. 91) Ces derniers comprennent les enjeux **territoriaux, identitaires, relationnels et d'influence**. Les premiers relèvent de la protection de l'espace personnel, qu'il soit matériel ou psychique, en faisant des compromis entre l'expression de soi et la défense de son intimité. Les enjeux identitaires sont reliés au besoin de présenter une image positive de soi et de garder la face. De plus, devant autrui, le sujet a le besoin de se voir confirmer à la fois sa place dans le groupe et son caractère unique. Les enjeux identitaires peuvent également faire référence au besoin d'une identité continue dans le temps. Les enjeux relationnels sont reliés aux besoins affectifs d'un être humain tels que se sentir relié, intégré, soutenu, compris, gratifié, reconnu et aimé. Enfin, les enjeux d'influence relèvent du besoin de pouvoir agir sur la situation par les actions de convaincre, de commander, de séduire, de menacer, etc.

Les **stratégies** sont les réponses conscientes et inconscientes des acteurs dont les besoins sont mis en jeu dans une situation d'interaction. Face à une menace qui déséquilibre le système, l'individu construit alors une stratégie pour défendre une identité positive de soi et retrouver l'équilibre (Marc et Picard, 2008, p. 94). Selon Marc et Picard (*ibid.*), elles se déclinent en deux axes. Le premier axe est constitué des pôles de l'affirmation et de la protection de soi : l'individu a le choix d'affirmer ce qui le caractérise pour être reconnu par autrui ou bien de préserver son intimité. Le deuxième axe se situe entre la différenciation et l'assimilation : une personne est à la fois composée d'éléments qui la distinguent des membres d'un groupe et d'éléments qui l'en rendent semblable. Cela se construit par les processus d'identification et d'identification, définis respectivement comme la reconnaissance de l'unicité d'un individu par autrui et par lui-même et comme l'intériorisation individuelle d'un attribut propre à un groupe extérieur dont l'individu se sent appartenir (Palmade et Palmade, 2006, p. 155).

L'expérience de la migration apporte un déséquilibre sur le plan identitaire : comment un nouvel arrivant peut-il être reconnu dans son identité culturelle par les autres tout en étant inclus dans son nouveau groupe d'appartenance malgré ses différences ? La stratégie identitaire d'un immigrant serait de faire valoir ses appartenances culturelles tout en montrant sa façon subjective de se les approprier, qui le rend unique (Hadj-Moussa, 2000 p. 228). Partagé entre le besoin de reconnaissance de sa différence et d'inclusion dans un groupe, il doit trouver une position intermédiaire entre l'assimilation et l'exclusion, un lieu que Homi K. Bhabha (1990) appelle le troisième espace (Hadj-Moussa, 2000 p. 229). Il est un espace symbolique de médiation entre les territoires d'appartenance qui confère à l'individu une « origine reconstruite » refusant « toute transcendance d'un pôle sur un autre » (*ibid.*, p. 231)(*ibid.*, p. 231). Cette perspective permet d'intégrer la dimension spatiale de l'identité : dans le contexte d'aujourd'hui, un individu ne s'affilie plus seulement à des groupes partageant la même historicité, mais à d'autres avec qui il a partagé néanmoins un même territoire (*ibid.*, p. 232)(*ibid.*, p. 232).

Selon Palmade et Palmade (2006), l'identification correspond à un passage entre les individus, que ce soit à un niveau interpersonnel, groupal ou social. Giddens parle plutôt du processus de « personnalisation » pour représenter l'intériorisation par l'individu des

référents culturels d'un groupe auquel il se sent appartenir (Castells, 1999, p. 17). L'intégration de cet autre en soi pour devenir un même passe par un processus d'individuation, soit la capacité réflexive des individus de s'approprier individuellement des éléments culturels et de les organiser dans leur identité (Hadj-Moussa, 2000). Dans le cadre de notre projet, nous nous intéressons particulièrement à la dimension territoriale de l'identification, soit le « rapport identitaire à un milieu que [le sujet] contribue à créer et qu'il incorpore à son être » (Di Méo, 2004, p. 343). Il s'agit de comprendre comment se construit le « soi-localisé » (*self-in-place*) (Allnutt, 2009, p. ii) dans les interactions quotidiennes du sujet. Selon plusieurs auteurs, l'environnement spatial et les lieux confèrent une matérialité aux interactions et à l'identité et renforcent l'identification d'un individu à des groupes par leur présence quotidienne dans sa vie (Antiope, 2009 ; Di Méo, 2004 ; Garneau, 2003). Nous pensons que tout comme les autres référents identitaires, l'appartenance à un territoire se construit et se renforce par le biais des stratégies visant à produire un équilibre chez le migrant, partagé entre son besoin d'identisation et celui d'identification. Selon Hadj-Moussa, ces stratégies sont narratives : c'est la mise en récit de l'identité qui permet de comprendre comment se résout la tension entre l'identisation et l'identification dans l'identité du migrant et qui permet la recomposition de ses appartenances dans le troisième espace. Cette idée est au cœur de la théorie narrative de l'identité de Ricœur que nous expliquons plus loin.

Enfin, un autre axe nous apparaît pertinent pour comprendre les stratégies identitaires : il s'agit de la conservation d'un équilibre entre la sécurité existentielle et la vulnérabilité de l'individu (Cohen-Émerique et Hohl, 2002). Devant des interactions dévalorisantes, l'identité est menacée et l'individu cherche à retrouver une sécurité relationnelle par la reconnaissance de son existence et de sa valeur.

Cette typologie des enjeux et des stratégies nous aidera à comprendre lesquels se retrouvent au cœur des interactions quotidiennes vécues par les sujets. Cette dimension nous semble elle aussi cohérente avec la théorie de l'identité narrative et le concept d'appartenance territoriale puisqu'elle met à découvert les événements discordants émergeant dans la vie du sujet et sa façon toute particulière de rendre cohérent le fil conducteur de son histoire, et par le fait même, de son identité.

En somme, une conception psychosociologique des interactions quotidiennes qui juxtapose les courants écosystémique et humaniste des relations interpersonnelles met en valeur la dimension intersubjective contribuant à la dynamique de la relation. À la fin de sa carrière, Rogers a repris cette façon de comprendre les interactions humaines pour l'appliquer dans le champ des relations interculturelles et internationales. En effet, s'intéresser à la réflexivité du sujet nous permet de mieux comprendre comment il s'approprie sa culture et de quelle façon elle participe à l'identité, comme nous l'expliquons dans la prochaine section.

2.1.3 Les interactions dans une perspective interculturelle

Dans le cadre de notre mémoire, nous considérons également les interactions quotidiennes dans sa dimension **interculturelle**. Le paradigme interculturel dans le champ de recherche en immigration réfère à une posture ontologique ne considérant pas l'individu comme le produit de sa culture, mais le voyant plutôt comme un acteur dans un système d'interactions avec autrui, où « la relation de communication l'emporte sur les déterminants culturels » (Stoiciu, 2008, p. 38). Pour comprendre une rencontre entre deux identités culturelles, il faut considérer qu'il y a derrière chaque acteur un sujet s'appropriant subjectivement sa culture, que les interlocuteurs sont situés dans un contexte objectif où des rapports de pouvoir non-égalitaires sont en jeu et que ces deux identités se donnent mutuellement un sens (Cohen-Émerique, 1989b). Cette perspective permet d'identifier les référents culturels qui servent de pôles identitaires aux acteurs durant l'interaction et de voir comment l'appartenance à un groupe culturel médiatise le rapport individuel au territoire. Elle rappelle également que le sens attribué par un individu à une situation dépend de son rapport à l'altérité et du contexte interculturel dans lequel il se trouve (ce qui rejoint les normes phénoménologiques et la ponctuation des faits définis précédemment).

Dans un article explicitant le rapport entre le territoire et la culture, Bonnemaïson (1981) utilise le concept d'ethnie plutôt que de groupe culturel pour désigner l'identité d'un peuple dont les frontières se fortifient par des pratiques politiques et territoriales. L'ethnicité est une notion complexe faisant appel aux caractéristiques « objectives » appartenant à un peuple qui

lui permettent de se reconnaître comme tel et à celles plus « subjectives » qui se construisent dans le rapport à autrui. Bouthiller (1997) et Vatz-Laaroussi (2005) nous font également remarquer que le marquage ethnique réfère souvent au rapport entre un groupe majoritaire et un minoritaire. Or, Vatz-Laaroussi (2005) nous rappelle qu'il est peu pertinent d'aborder les rapports de groupes majoritaires/minoritaires pour analyser le marquage ethnique des personnes immigrantes en région dans le contexte où ils s'insèrent seuls dans leur ville d'adoption, sans se rattacher à une communauté ethnique. C'est pour cette raison que dans notre mémoire, nous préférons les concepts de culture et de relations interculturelles à ceux d'ethnie et de relations interethniques. Nous ne souhaitons pas restreindre les marqueurs identitaires des répondants à l'appartenance ethnique et voulons demeurer attentifs aux autres types de groupes culturels propices à développer un sentiment d'appartenance territoriale. Toutefois, l'ethnicité pourrait être la réalité sous laquelle se manifestent les référents culturels de nos participants, Harel (2005, p. 49) la désignant même comme un « lieu de refuge et de combat » qui permet la transmission du patrimoine identitaire migrant, dont le rapport au territoire est l'un des aspects.

En résumé, nous privilégions un regard écosystémique, humaniste et interculturel pour comprendre l'expérience vécue des interactions quotidiennes chez des immigrants en région. Cette perspective multiple permet de voir les pratiques et les discours significatifs qui structurent le rapport à autrui dans le système communicationnel où s'insère l'immigrant (Stoiciu, 2006), de même que les dimensions culturelle et subjective qui influencent les enjeux identitaires et territoriaux dans l'interaction.

2.2 L'identité narrative, ou le temps, le territoire et l'altérité dans la construction du Soi

L'identité remplit des fonctions ontologique, axiologique et pragmatique chez l'individu : elle donne du sens à son existence, lui attribue une valeur personnelle et lui permet de s'adapter facilement à son environnement (Cohen-Émerique, 2000). Être reconnu par les autres dans son unité, demeurer cohérent dans le temps, préserver une constance de soi et

s'estimer positivement sont quatre piliers qui assurent son équilibre (Codol, 1981 dans Cohen-Émerique et Hohl, 2002).

La nécessité d'être semblable et distinct à la fois est une tension paradoxale qui caractérise la construction identitaire d'un individu (Poirier, 2004, p. 23) : « l'identité, ce n'est pas une répétition indéfinie du même, mais un processus dialectique, par l'intégration de l'autre dans le même, du changement dans la continuité » (Camillieri, 1989, p. 44). Pour Ricœur (1990), ce paradoxe entre ce qu'il appelle l'**idem** (le même) et l'**ipse** (le soi-même, caractérisé par l'intériorisation de l'altérité) est de l'ordre du temporel. En effet, le même et le soi-même représentent deux formes de permanence de l'identité dans le temps. Le premier réfère à une substance, « une continuité ininterrompue » (Ricœur, 1990, p. 141) qui permet d'identifier l'individu peu importe l'époque, tandis que le deuxième représente le maintien de soi dans le temps par la fidélité à la parole donnée, malgré les changements. Ce paradoxe est expérimenté par un individu quand il se met en perspective historique : autant les éléments fixes que ceux qui sont changeants permettent de constater sa cohérence et sa constance identitaire. La théorie de l'identité narrative propose notamment la résolution du paradoxe entre le soi-même et l'autre que soi qui entre en jeu dans le processus de construction identitaire d'un individu.

2.2.1 L'identité narrative et le récit selon Paul Ricœur

L'identité narrative est attribuée à un individu ou à une communauté par la médiation du récit (Ricœur, 1991). En effet, selon Ricœur, l'identité n'est pas donnée et est toujours interprétée à travers le processus réflexif que procure la narration de son histoire de vie : « [...] l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet raconte sur lui-même. [...] Le soi de la connaissance de soi est le fruit d'une vie examinée [...]. » (Ricœur, 1985, p. 356) Ainsi, l'historicité est nécessaire à l'humain pour construire le sens de son existence, ce qui influence ses comportements : « L'homme pense qu'il a une histoire alors qu'il est histoire. La méthode des récits de vie lui fait prendre conscience que c'est elle qui l'anime alors qu'il croit la posséder. » (De Gaulejac et Legrand, 2008, p. 317)

L'identité n'est donc pas seulement sociale, mais aussi temporelle. Dans notre recherche, nous accordons une importance particulière aux récits produits par les participants sur leurs expériences des interactions et du territoire, puisque c'est par la narration que le sens est donné à l'expérience du monde.

Le récit se caractérise par la mise en intrigue cohérente d'événements qui peuvent sembler *a priori* discordants mais dont la configuration fait progresser l'histoire vers un but (Gilbert, 2001, p. 60). Pour Ricœur, ce texte doit raconter le « faire » d'un personnage qui veut « porter au langage une expérience, une manière d'habiter et d'être au monde, qui le précède et qui demande à être dite » (*ibid.*, p. 43)(*ibid.*, p. 43). De plus, ces actions doivent être considérées dans l'interaction avec autrui : « agir, c'est toujours agir avec d'autres (*ibid.*, p. 54)(*ibid.*, p. 54). Enfin, le récit a une temporalité particulière, que Ricœur (1985, p. 354) appelle le tiers-temps et qui se caractérise par l'entrecroisement de l'histoire et de la fiction. En effet, les événements racontés n'apparaissent pas toujours de façon chronologique et sont toujours réinterprétés en fonction du présent, ce qui leur donne une dimension fictive qui agit tout de même sur la réalité : « la pratique quotidienne ordonne le présent en fonction du passé et par rapport au futur » (Gilbert, 2001, p. 57). La réinterprétation de l'espace d'expérience (le passé) ainsi que des horizons d'attentes (le futur) change l'identité au présent et confère à l'individu un certain pouvoir d'agir sur sa condition (Poirier, 2004).

La permanence de l'identité est problématique pour Ricœur (1990) : si l'identité n'est pas seulement la répétition du même dans le temps, comment peut-elle être autre et rester même à la fois ? Cette question est également pertinente dans le cadre de notre mémoire, puisque le processus d'immigration vécu par un individu l'amène à se questionner sur ce qui contribue à maintenir la cohérence de son identité dans le temps et dans l'espace. Si l'identité narrative permet de résoudre le conflit entre le temps historique et le temps fictif dans la constitution de soi par la médiation du récit, elle permet également de résoudre le paradoxe entre l'idem et l'ipse. Tandis que le raconteur peut configurer ses actions auparavant discordantes selon une trame narrative qui leur donne une concordance, il se donne par le fait même une identité ipse, qui se maintient dans le temps malgré les changements. Il y a alors « transposition de l'action au personnage du récit, [...] l'identité de l'histoire fait l'identité du personnage »

(*ibid.*, p. 168)(*ibid.*). De plus, l'unicité d'une personne provient du caractère unique de sa temporalité, configurée par sa réflexivité subjective (*ibid.*, p. 175)(*ibid.*, p. 175). En somme, l'identité narrative « *provides a subjective sense of self-continuity as it symbolically integrates the events of lived experience in the plot of the story a person tells about his or her life* » (Ezzy, 1998, p. 239) et l'identité narrative du personnage « *could only correspond to the discordant concordance of the story itself* » (Ricœur, 1991, p. 195).

Le maintien de l'identité du sujet dans le temps passe par son inscription dans un récit, qui offre un sens de la réalité à travers les médiations du Soi par la parole, par l'action, par la narration et par l'évaluation (Ricœur, 1990). En se désignant comme celui qui parle et comme l'auteur d'actions intentionnelles, l'individu s'identifie au personnage de son histoire et prend conscience de son pouvoir d'agir, de ses obligations morales envers autrui ainsi que du contexte interlocutif de son identité : « Quand je dis "tu", je comprends que tu es capable de te désigner toi-même comme un "je" » (Gilbert, 2001, p. 145).

Le concept d'identité narrative nous permettra de comprendre comment les participants de notre recherche maintiennent leur identité dans le temps malgré leur mobilité. De plus, ce concept permet de porter le regard à la fois sur la temporalité, sur l'appartenance au territoire et sur le rapport à l'autre dans les interactions quotidiennes à travers leur mise en récit. D'abord, nous pourrions voir comment les interactions quotidiennes du migrant sont configurées dans son récit de façon à ce que les événements du passé et ceux envisagés dans le futur restent cohérents avec le présent. Ensuite, ce concept sous-entend la nature interactive de l'activité d'interprétation du narrateur, puisque l'identité narrative est « constitutive de l'ipséité » (Ricœur, 1985, p. 355) dans le sens où elle est l'introduction de l'altérité dans le Soi par le dialogue entre le Je et le Moi proposé par Mead. L'autre provoque des remises en questions chez le narrateur et peut apporter des changements dans sa façon de voir le monde et d'agir. Or, il se doit d'intégrer ces changements dans la totalité de son histoire pour conserver sa cohérence de soi. Ensuite, les lieux physiques et les relations significatives participent autant que la mise en intrigue à produire un sens unifié du soi : « *Regular interaction with a network of others, the routines of everyday life, and the presence of the*

physical props are also central to a person's ability to maintain a consistent and satisfying narrative » (Ezzy, 1998, p. 249).

En somme, pour comprendre quel est le sens accordé aux interactions quotidiennes vécues par le migrant, nous devons savoir comment le récit de ses actions est organisé pour créer un sens unifié de l'identité malgré les mobilités et les appartenances territoriales multiples. Il nous reste maintenant à comprendre le sens que nous donnons au concept d'appartenance territoriale dans notre projet.

2.3 Le sentiment d'appartenance territoriale

Dans cette partie, nous construisons de façon progressive le concept du sentiment d'appartenance territoriale. Nous commençons par définir l'appartenance, puis le sentiment d'appartenance et concluons avec le sentiment d'appartenance territoriale.

2.3.1 Le concept de l'appartenance des points de vue psychosociologique et géographique

En psychosociologie, l'appartenance est l'une des composantes pour décrire l'identité sociale d'un sujet : elle « se réfère au fait que les individus sont situés quelque part, qu'ils entrent dans des catégories sociales données et qu'ils en acceptent, de façon plus ou moins explicite, les valeurs » (Fisher, 1987, p. 176). Au cœur de l'appartenance se trouve une culture commune à laquelle ses membres s'identifient et qui encadre leurs comportements. Selon Ellemers *et al.* (1999), l'identité sociale comporte trois dimensions, lesquelles sont cognitive, évaluative et émotive. La première dimension renvoie aux groupes d'appartenance « de fait », soit les catégories sociales dont l'individu fait partie. Cette dimension relève d'une réalité « objective » dans le sens qu'elle réfère aux groupes qui le positionnent dans la société indépendamment de ce qu'il ressent pour eux. Le concept de groupes d'appartenance est cousin de celui de territoires d'appartenance en géographie culturelle, qui « spécifient la position de l'acteur social et l'inscription de son groupe d'appartenance dans un lieu » (Pageon, 1991).

La dimension évaluative désigne la valeur positive ou négative que le sujet attribue à ses appartenances. Quand il s'identifie à un groupe en adoptant ses manières de penser et d'agir dans le monde, on parle alors du concept de groupe de référence. Un individu peut se référer à son groupe d'appartenance ou non, selon la valeur qu'il lui donne. Les deux concepts se distinguent par le caractère choisi ou attribué de l'appartenance. Selon Kelley (1952, dans Maisonneuve, 1980), les groupes de référence ont une fonction normative auprès du sujet, qui doit adapter ses comportements aux normes du groupe pour continuer à en faire partie, ainsi qu'une fonction comparative, où l'on se réfère au groupe pour évaluer soi-même ou autrui. Dans le champ disciplinaire de la psychologie environnementale, qui s'intéresse à la place des lieux dans la formation et le maintien de l'identité (Hugh-Jones et Madill, 2009), les auteurs utilisent un concept semblable aux groupes de référence : il s'agit de la notion de *place-identity*. Il réfère au processus cognitif et interactif par lequel l'individu s'identifie à des lieux où il se sent appartenir, processus à travers lequel le lieu d'appartenance devient un pôle identitaire (Hernandez *et al.*, 2007).

La troisième dimension décrit le lien affectif qui unit un individu à son groupe dans un rapport d'engagement (Ellemers, Kortekaas et Ouwerkerk, 1999) : le sentiment d'appartenance entre dans cette dimension. En psychologie environnementale, c'est le concept de *place-attachment* qui réfère à la dimension émotive de l'appartenance : il désigne l'attachement d'un individu à un lieu où il se sent confortable et en sécurité (Rollero et De Piccoli, 2010).

Dans sa thèse définissant le sentiment d'appartenance dans une perspective humaniste, Le Scouarnec (2009, p. 143) observe que les auteurs n'arrivent pas à décrire la nature *sentimentale* de ce concept, qui est plus souvent décrite comme un besoin ou bien comme la « mesure de la croyance personnelle d'être accepté et lié aux pairs ». Il critique le paradigme « ensembliste » dans lequel s'inscrivent la majorité des travaux en psychologie pour étudier ce phénomène, qui le limite à une « conception individualiste d'adhésion plus ou moins passive par conformité ou par identification » et qui conduit toujours à « une exclusion de l'altérité » (*ibid.*, p. 139). Selon lui, en limitant le sentiment d'appartenance à la « reconnaissance du semblable en soi et chez autrui » le paradigme ensembliste « néglige

l'autre en tant qu'altérité » et passe à côté de la dimension existentielle se trouvant au cœur de l'expérience du sentiment d'appartenance (*ibid.*, p. 10). Voyons plus en détails de quelle façon il définit ce concept.

2.3.2 Le sentiment d'appartenance dans une perspective humaniste et existentielle

Selon Le Scouarnec, le sentiment d'appartenance serait une expérience fondamentalement existentielle : dès sa naissance, l'individu appartient au monde où il est jeté avec autrui. Ce serait une « condition originaire de l'être humain qui se présenterait avant toutes objectivité et subjectivité » (*ibid.*, p. 148). Il réfute la conception du sentiment d'appartenance comme un besoin, puisque ce sentiment ne disparaît pas après que le besoin d'attachement et de reconnaissance soit comblé. Le sentiment d'appartenance serait plutôt un désir d'altérité, un mouvement vers autrui « en tant qu'espoir de l'autre » (*ibid.*, p. 158) :

Complètement égocentré, le besoin participe essentiellement d'un mouvement vers l'individu qui le ressent, reléguant les autres à des objets de potentielle satisfaction. Il nous faut donc développer une conception de l'appartenance qui parte dans un mouvement contraire à celle du besoin, dans un mouvement vers l'autre : un mouvement qui porte l'espoir de rencontrer et d'intégrer le multiple, un mouvement qui permette le projet commun du vivre-ensemble. (*ibid.*, p. 159)

Le Scouarnec (p. 15) propose cette définition du sentiment d'appartenance : « Selon notre conception théorique, l'appartenance se comprend comme une participation incarnée à un récit dans un lieu collectif. Appartenir, c'est hériter d'un récit et d'un lieu commun, puis y participer en tant qu'auteur et acteur. » Trois dimensions composent le phénomène : l'aspect relationnel du vivre-ensemble (le **Nous**), l'aspect temporel qui assigne une identité au groupe par le récit (le **mythe**) et l'aspect spatial du lieu où est situé le Nous (le **Chez-nous**). La première dimension désigne « une nostrité fondamentale situant l'appartenance comme une relation de soi-même avec l'altérité autour de soi et en soi » (*ibid.*, p. 13). Plus grande que les relations Je-Tu, elle réfère à un Nous qui les englobe, une communauté où l'individu peut s'épanouir tout en partageant une intime familiarité avec autrui.

La deuxième dimension décrit l'identité du Nous, tel un mythe qui agit comme une structure englobante à travers le temps : « Le mythe encadre le récit de l'origine et la promesse d'avenir qui nous lie à ceux avec qui nous habitons, créant un chez-nous, une place de rencontre et une maison hospitalière, qui définissent un territoire familier nous situant face aux nôtres et aux autres. » (*ibid.*, p. 115) L'individu participe au Nous en partageant avec lui son récit personnel, ce qui rend vivant le récit collectif identitaire.

La troisième dimension réfère au chez-nous, un lieu de cohabitation dont les référents spatiaux structurent et limitent la manière de vivre-ensemble. C'est un endroit qui contient aussi un chez-soi où les membres peuvent se ressourcer en attendant de retrouver le Nous à l'extérieur : « En d'autres termes, nous pourrions dire qu'appartenir, c'est vivre un chez-soi au sein d'un chez-nous permettant la réalisation humaine du soi et du nous. » (*ibid.*, p. 128)

Dans notre projet, nous retenons cette définition du sentiment d'appartenance puisqu'elle décompose ce phénomène en trois dimensions sous lesquelles nous voulons aussi l'aborder. En effet, la dimension relationnelle fait référence aux interactions menant à la formation du Nous, processus que l'on peut expliciter par le concept d'autrui-généralisé de Mead. Dans sa thèse, Le Scouarnec accorde de l'importance à l'aspect temporel du mythe du Nous, ce qui rejoint la théorie de l'identité narrative de Ricœur. De plus, il n'oublie pas la dimension spatiale de l'appartenance, qui s'agence avec le concept de sentiment d'appartenance territoriale en géographie culturelle, que nous définissons à l'instant.

2.3.3 La dimension territoriale du sentiment d'appartenance

La géographie culturelle s'intéresse au rapport entre l'humain et l'espace au niveau structurel (comment les sociétés organisent leur espace), au niveau du vécu (comment l'individu fait l'expérience des lieux de son quotidien) et au niveau culturel (quelle est la dimension symbolique accordée à ces lieux) (Bonnemaison, 1981, p. 356). La relation d'un groupe culturel à l'espace est médiatisée par le concept de territoire, soit « une trame de lieux hiérarchisés et interdépendants, dont la figure au sol constitue un système spatial » (*ibid.*, p.

253), produite et transformée dans le cadre des relations sociales entre les individus et les groupes, et vécue à travers des pratiques matérielles et symboliques (Alphandéry et Bergues, 2004, p. 5). Selon Pigeon (1991, p. 14), le territoire se comprend non seulement comme un processus relationnel entre les membres du groupe qui s'y identifie, mais aussi envers l'extérieur : il est porteur d'une intentionnalité.

Le territoire est une notion porteuse de plusieurs sens. Certains auteurs s'y réfèrent dans une perspective de contrôle: le territoire est délimité par des frontières qui témoignent de la souveraineté d'un individu ou d'un groupe dans cet espace, ces derniers usant de stratégies pour conserver leur pouvoir sur lui, que ce territoire soit une chambre ou un pays (Claval, 1996). Le territoire devient politique quand sa « construction relève de décisions administratives et d'idéologies politiques » (Claval, 1996). Cette perspective du territoire semble moins appropriée pour parler du sentiment d'appartenance territoriale. Elle est plutôt reliée à la notion de citoyenneté (quand le territoire dont on parle est l'État-nation). Or, la citoyenneté relève plutôt de l'identification objective à un groupe du fait que l'on habite dans un lieu. Le Scouarnec (p. 17) distingue les deux concepts : « Pour plusieurs, l'appartenance se limite à la citoyenneté en tant que lieu de résidence ou de travail. Cette citoyenneté suppose un respect de l'État et de ses institutions, plutôt qu'un engagement actif et un sens de responsabilité à l'égard de la collectivité. »

Le territoire peut être également conçu dans une perspective symbolique : c'est cette vision que nous retiendrons pour définir ce qu'est le sentiment d'appartenance territoriale. Le territoire est chargé de sens et « n'existe que dans un rapport social », comparativement à l'espace « qui existe en soi » (Jean, 1993, p. 306). Selon Claval (1996, p. 97), « les relations que les groupes nouent avec le milieu ne sont pas simplement matérielles : elles sont aussi d'ordre symbolique, ce qui les rend réflexives. Les hommes créent leur environnement, qui leur offre en miroir une image d'eux-mêmes et les aide à prendre conscience de ce qu'ils partagent. » Dans cette perspective, le territoire agit sur l'identité en lui donnant une matérialité : il contient des référents physiques et symboliques qui actualisent les représentations identitaires collectives et individuelles.

Deux types de relations identitaires au territoire sont décrits dans la littérature : ce sont les territoires identitaires et les identités territoriales. Ils témoignent de la « dynamique circulaire » entre la société et l'espace :

L'identité, qu'elle soit individuelle ou collective, se fonde sur une lecture et une pratique du territoire, mais une lecture et une pratique spatiales qui s'imprègnent largement de l'héritage historique qui laisse nombre de traces dans le marquage territorial, la toponymie. Et à son tour, le territoire ne prend forme et sens que dans la pratique sociale, la territorialité [...] (Jean, 1993, p. 306)

Les **territoires identitaires** sont un ensemble de lieux symboliques dont le sujet fait l'expérience et auxquels il est attaché. Selon Troin (2004, p. 543), ils « s'imposent en quelque sorte aux utilisateurs de l'espace ». Ils sont donc des référents matériels « subis » (*ibid.*) qui structurent l'identité (Jean, 1993, p. 293). Les lieux patrimoniaux et les paysages sont des exemples de territoires identitaires vécus passivement par les individus : ils « entrent dans le jeu identitaire par la combinaison des valeurs symboliques et sensibles, socialement construites, que les êtres humains y investissent. Ils y participent aussi par la somme d'expériences pratiques qu'ils autorisent et par les opportunités de se réactiver qu'ils offrent à la mémoire collective. » (Di Méo, 2004, p. 350)

Les **identités territoriales** représentent le sens que l'individu ou le groupe accordent au territoire. Elles sont construites « lorsque des habitants d'un lieu projettent sur un espace donné leurs propres aspirations, se l'attribuent et le modèlent. Ils nomment, utilisent, instrumentalisent, valorisent ce lieu de leur propre gré, selon leur besoin. » (Troin, 2004, p. 543). Elles sont souvent associées à une stratégie identitaire et elles deviennent des territoires de revendication. Elles offrent des récits et des mythes « tout aussi efficaces que [les] chaînons symboliques d'éléments spatialisés [...] qui favorisent la cristallisation idéologique d'identités » (Di Méo, 2004, p. 352). En somme, les territoires identitaires se construisent à partir d'un espace vécu et relèvent « de l'usage concret des lieux qui [les] composent » tandis que les identités territoriales sont des espaces imaginés qui émergent « de l'idéologie donc et de ses manipulations politiques » (*ibid.*, p. 345). De plus, la construction symbolique des territoires favorise leur interprétation : selon plusieurs auteurs, c'est à travers le récit que le

chercheur peut voir le symbolisme à l'œuvre (Berdoulay, 1997 ; Di Méo, 2004). Enfin, selon le contexte dans lequel l'individu se trouve, différents territoires peuvent servir de pôle identitaire, organisés dans une hiérarchie complexe mais cohérente : « [...] l'on dit "Nous" pour le quartier, le village, le petit pays, ou la nation selon le contexte dans lequel on se trouve, où [sic] le type de match auquel on assiste (Claval, 1973). » (Claval, 1996)

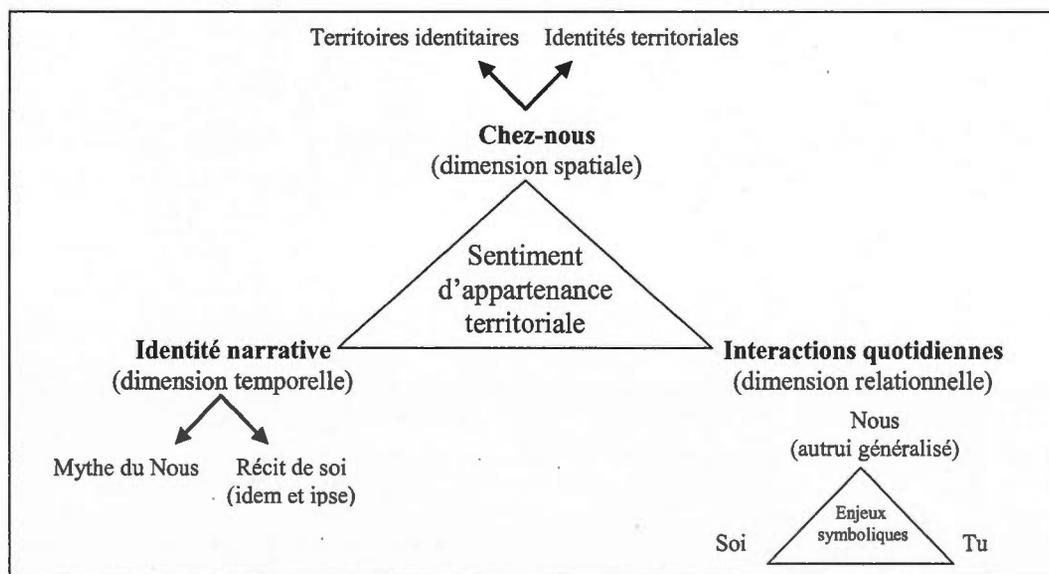
Nous faisons ici une parenthèse pour introduire le concept de région dans notre recherche, qui représente une échelle intermédiaire entre le territoire national et local. Selon Jean (1993, p. 294), une région réfère davantage à sa nature symbolique et discursive notamment à travers les récits d'occupation, qu'à une identification à des particularités naturelles qui la distinguent. Selon Bouchard (1994, p. 115), l'identité régionale ne relève pas de signes ethnographiques communs à un peuple, mais plutôt d'un discours identitaire supporté par la dynamique du développement. Dans plusieurs recherches (Guérin-Pace, 2006 ; Troin, 2004) l'identification à une région semble moins structurante dans l'expérience vécue des lieux chez les individus, malgré le fait que d'autres chercheurs la voient comme une échelle propice aux nouvelles appartenances (Bourdieu, 1980 ; Shields, 2003). Nous trouvons cette contradiction importante dans la perspective où les programmes visant l'intégration et la participation des immigrants à leur communauté d'accueil souhaitent voir émerger chez eux une identité régionale (Baslaurentienne) ou locale (MRC Rimouski-Neigette).

Nous souhaitons également éclaircir la distinction entre le concept de territoire et celui de lieu. Les lieux sont eux aussi construits socialement, bien qu'ils le soient à une échelle plus petite que le territoire. Certains auteurs favorisent le concept de lieu plutôt que celui de territoire, le premier comportant une dimension de proximité favorisant l'étude de l'expérience vécue de l'espace des sujets, le territoire faisant plutôt référence à sa dimension idéologique (Berdoulay, 1997, p. 306). Telle n'est pas notre position. Dans notre projet, les lieux sont des endroits précis, constitutifs des territoires qui forment plutôt un ensemble. Le concept de territoire est donc compris comme un réseau de lieux à différentes échelles vécu passivement et construit activement en référence à un groupe partageant une même culture.

Dans notre projet, nous nous intéressons à la dimension individuelle de l'expérience et de la construction symbolique des territoires à travers le sentiment d'appartenance. Après avoir expliqué les dimensions que nous retenons des concepts de sentiment d'appartenance et de territoire, nous pouvons maintenant proposer une définition du sentiment d'appartenance territoriale : il correspond à la fois au désir et à l'expérience du Je de former un Nous avec l'altérité qu'il rencontre en lui et à l'extérieur dans un rapport de familiarité. Cette interaction se manifeste dans le temps et dans l'espace et elle est à la fois structurée et structurante de ces derniers. Le sentiment d'appartenance se ressent quand le récit de soi trouve son identité ipse dans le récit collectif, et quand le chez-moi rencontre le chez-nous, à la fois territoire identitaire et identité territoriale.

Les dimensions des trois composantes de notre projet de recherche s'entrelacent et forment une construction conceptuelle qui nous permet de mieux comprendre l'expérience vécue du sentiment d'appartenance territoriale des personnes immigrantes vivant en région. Ces dimensions sont représentées dans la figure 1.

Figure 1 : Cadre conceptuel



2.4 Les propositions de recherche

Les propositions de recherche sont nos représentations *a priori* du phénomène que nous voulons étudier, construites à partir des ouvrages lus durant notre recension de la littérature scientifique. L'objectif de notre projet n'est pas d'infirmer ou de confirmer ces propositions et notre méthodologie propose un canevas d'entretien ouvert pour laisser la place à l'expérience des participants. Nous les inscrivons tout de même ici pour indiquer au lecteur notre façon de comprendre le phénomène selon notre recherche documentaire.

D'abord, nous pensons que les territoires auxquels l'on se sent appartenir sont définis par les interactions interpersonnelles positives et significatives que l'on y vit, qu'elles se produisent à distance par le biais de technologies de communication ou en face à face. Selon nous, l'échelle des territoires d'appartenance varie selon la situation de communication, elle-même interprétée par le sujet selon son expérience du rapport à autrui et du contexte dans lequel il s'insère. De plus, nous pensons que le sentiment d'appartenance territoriale se construit, se maintient et se transforme au gré des stratégies identitaires mises de l'avant par les personnes immigrantes dans leur récit pour équilibrer leur identité mise en jeu au courant des interactions quotidiennes. C'est à travers le récit que nous pourrions voir le rôle des interactions dans la construction symbolique des appartenances territoriales.

Enfin, nous pensons que les interactions sont médiatrices du rapport d'un individu à un groupe, et que l'appartenance à un territoire matérialise cette relation. Selon nous, les immigrants vivent des appartenances à une multitude de groupes dont les territoires sont ici et ailleurs, réels et virtuels, et à des échelles multiples. De plus, nous croyons que les territoires et les groupes d'appartenance des migrants en région ne correspondent pas toujours aux identités que les politiques d'immigration voudraient les voir intégrer. En effet, il semble que les interactions quotidiennes à distance avec des membres d'un territoire d'appartenance étranger couplées à des interactions moins significatives sur place puissent diminuer le sentiment d'appartenance envers le territoire local où ils vivent.

Dans ce chapitre, nous avons exposé le résultat de notre recension des écrits à propos des trois composantes qui caractérisent notre objet de recherche. Nous avons également indiqué les propositions de recherche qui orientent le regard que nous porterons sur les récits recueillis. Voyons maintenant quelle est la posture méthodologique que nous adoptons pour réaliser cette recherche, de la cueillette de données à leur analyse.

CHAPITRE III

LE CADRE MÉTHODOLOGIQUE

Ce chapitre précise d'abord l'approche épistémologique avec laquelle nous abordons l'objet investigué dans notre mémoire. Nous présentons ensuite les fondements de notre stratégie de recherche, soient les approches phénoménologique, biographique et herméneutique. En troisième point, nous présentons les différentes étapes de notre cueillette de données : la construction du canevas d'entretien, la sélection des participants et le déroulement des rencontres. Enfin, nous précisons les différentes étapes de notre analyse des données puis nous proposons des critères pour assurer la crédibilité des résultats.

3.1 Une posture épistémologique compréhensive et participative

L'épistémologie représente les façons de concevoir et de produire la connaissance. Elle demande à être cohérente avec l'ontologie, soit la conception de l'être humain et de la nature du monde, et est également influencée par la praxéologie, soit le rôle accordé à la pratique dans l'acquisition des savoirs (Anderson et Baym, 2004). La conception de la connaissance est également dépendante de l'axiologie, soit le rôle accordé aux valeurs du chercheur dans la recherche. Les savoirs en communication peuvent se positionner sur trois continuums. L'axe objectif/subjectif indique la provenance des connaissances sur la réalité (*ibid.*) : l'ordre du monde se retrouve-t-il à l'extérieur de l'humain ou est-il socialement construit ? La connaissance produite vise-t-elle à expliquer la réalité à l'aide d'une démarche quantitative ou à la comprendre par une approche qualitative ? L'axe empirique/analytique distingue les

façons de dégager la connaissance, soit par le monde de l'expérience ou celui des idées (*ibid.*). Enfin, l'axe régulation/changement radical proposé par Burrell et Morgan (1979) rejoint l'axiologie, ou le degré d'engagement du chercheur : la science a-t-elle pour objectif d'expliquer la société en atteignant des consensus ou de faire apparaître les conflits et les structures de domination de la société pour lui permettre de s'émanciper ?

La posture épistémologique adoptée dans ce mémoire pour appréhender les interactions quotidiennes des immigrants en région est subjective, empirique et engagée. Elle s'inscrit dans le paradigme qualitatif et compréhensif de la connaissance. Selon Putnam et Pacanowski (1983), la compréhension des faits sociaux doit tenir compte de leur dimension symbolique puisque la réalité est un processus interactif de construction de sens, réifiée à travers le langage. Cette perspective replace le sujet au cœur du phénomène social et de sa connaissance en accordant de l'importance à son expérience subjective du monde. Dans notre mémoire, cette posture épistémologique se manifeste par l'étude des interactions quotidiennes du migrant à travers les perspectives écosystémique, humaniste, interculturelle et herméneutique que nous avons décrites dans le chapitre I et II. En effet, les interactions interpersonnelles sont influencées par des structures culturelles, mais aussi construites à travers un processus communicationnel, interculturel et narratif d'attribution de sens où les interlocuteurs en présence sont autonomes : « Le sujet naît et se constitue progressivement dans la conscience que l'acteur développe du monde et de lui-même » (Dubet, 1994 dans Desmarais, 2009, p. 375).

Selon Rogers (Rogers, 1972), la connaissance authentique du monde correspond à celle qui est significative pour l'individu. Pour que ces connaissances émergent, le chercheur doit favoriser une totale liberté d'expérience et d'expression chez le sujet, pour qu'il crée un récit unique lui permettant d'harmoniser son expérience ambiguë du monde. L'enquêteur doit susciter la curiosité du participant et jouer un rôle de facilitateur auprès de lui, qui consiste à aider une personne humaine à symboliser, puis exprimer son expérience (Saint-Arnaud, 2004). Trois conditions favorisent une relation authentique : la congruence du chercheur (lorsque l'expérience vécue est en accord avec le sens qu'il lui donne), sa considération positive inconditionnelle (la confiance que l'autre est en mesure de s'évaluer lui-même), et

son empathie (la compréhension de l'expérience du sujet selon son cadre de référence) (Rogers, 1972 ; Saint-Arnaud, 2004). Dans un entretien de type compréhensif, le chercheur doit également manifester de l'importance et de l'intérêt au sujet pour provoquer sa participation et son engagement (Kaufmann, 1996). Il doit faire comprendre au participant qu'il est intéressé à son savoir davantage qu'à son opinion ; il doit apprendre à utiliser les mots de l'enquêté pour décrire son monde et doit être attentif aux « ratées de la parole claire » et aux « digressions incompréhensibles » où se cachent parfois les propos essentiels (*ibid.*, p. 18)(*ibid.* p. 18). Enfin, le chercheur doit s'adapter à deux stratégies que le répondant peut employer dans sa réponse. Ce dernier peut en effet raconter en tentant de protéger la cohérence de son récit, dans lequel cas l'enquêteur doit essayer de lui présenter les contradictions. Il peut également être en posture de questionnement sur lui-même, moment où l'enquêteur doit l'encourager à poursuivre sa réflexion.

L'approche participative proposée dans notre stratégie de recherche de même que le désir de dévoiler la conflictualité du monde du sujet font de notre mémoire un projet engagé. En effet, l'approche biographique demande l'implication réflexive de nos participants et peut favoriser des prises de conscience. Selon Ricœur (1990, p. 34), l'identité narrative engendre « l'attestation de soi », soit la confiance dans son pouvoir de faire, de dire, de se reconnaître personnage du récit et de pouvoir se désigner comme sujet d'imputation morale. L'utilisation des récits de vie auprès de personnes immigrantes s'accompagne d'une attitude relationnelle non neutre : le chercheur ne doit pas les questionner comme s'il cherchait des informations, mais doit plutôt comprendre que de raconter sa vie est un processus émancipateur renforçant l'identité (Cohen-Émerique, 1980). Selon Vatz-Laaroussi (2007, p. 3), la recherche qualitative interculturelle doit s'intéresser au marginal et à l'exceptionnel pour identifier les logiques individuelles derrière les phénomènes, souvent « invisibilisées » par les rapports sociaux entre les groupes. De plus, elle doit valoriser une vision conflictuelle de la réalité pour accorder une place à l'altérité : « les discours des divers acteurs sont utilisés pour approcher la complexité des situations, des représentations et des perceptions et non pour les unifier » (*ibid.*, p. 7)(*ibid.*, p. 7).

3.2 Une stratégie de recherche phénoménologique, biographique et herméneutique

Notre stratégie de recherche est d'abord phénoménologique : nous nous intéressons à l'expérience des interactions quotidiennes et du sentiment d'appartenance territoriale. L'expérience réfère au monde vécu par le sujet, soit « les relations originelles et immédiates de perception et d'action du monde » (Bachelor et Joshi, 1986, p. 14). Pour le chercheur, il s'agit de connaître les dimensions du phénomène étudié en comprenant comment le sujet fait sens de son expérience et comment son comportement en est influencé :

Ainsi, en décrivant ce qu'un phénomène est pour lui, de même que la façon dont il le perçoit et l'expérimente concrètement, le sujet se trouve à en révéler les éléments de signification pour lui-même. Par un procédé d'analyse systématique, le chercheur peut par la suite faire ressortir de ces données expérientielles les aspects et les références variées du phénomène étudié, ses éléments constitutifs, son sens et éventuellement son rôle dans l'ensemble de la conduite de l'individu. (*ibid.*, p. 22)

Notre stratégie de recherche s'inspire également de l'approche biographique décrite par Danielle Desmarais (2009), où les participants deviennent des producteurs de connaissances en narrant le récit de leur propre vie. Cette stratégie se distingue des récits de vie en sociologie clinique (De Gaulejac et Legrand, 2008) par le fait qu'elle ne consiste pas en un moyen d'intervention auprès de groupes dans une organisation. Les deux partagent toutefois les mêmes fondements épistémologiques ainsi que certaines méthodes de cueillette ou d'analyse de données. Choisir l'approche biographique permet au chercheur d'avoir accès au processus d'interprétation d'un individu de ses comportements et de sa société (Cohen-Émerique, 1980, p. 138), puisque l'on peut cerner dans le récit « ce qui relève à la fois de la singularité du sujet-acteur et des espaces socio-culturels qui le façonnent » (Desmarais, 2009, p. 375).

Cette approche valorise une logique inductive, qui consiste à faire émerger les résultats de recherche à partir des thèmes récurrents dans les récits des participants, la connaissance se construisant dans un mouvement partant de l'expérience pour aller ensuite vers la théorie (Blais et Martineau, 2006 ; Desmarais, 2009). Dans cette démarche, le rapport à l'altérité est constitutif du sens attribué à la réalité sociale. La production des récits devient l'occasion

d'un dialogue intersubjectif entre le sujet et autrui : « [...] Pour exister dans sa singularité, le sujet-acteur doit être reconnu par l'autre. » (Desmarais, 2009, p. 372) Selon Demazière (2011), les méthodes narratives en sciences sociales accordent souvent trop d'importance au vécu des participants et négligent les aspects interactif et pluriel de la construction de sens. Pour y remédier, il propose une approche à la fois narrative et dialogique, dont le but est d'étudier « l'ordre temporel qui structure le parcours » ainsi que « le désordre relationnel qui agence le parcours », ce dernier nécessitant l'ajustement de sens chez le sujet (*ibid.*, p. 78).

Malgré que cette approche veuille dépasser les rapports de pouvoir donnant généralement la priorité au chercheur dans la production de la connaissance, l'intersubjectivité demeure conflictuelle pour le participant dans la mesure où son récit sera soumis au regard d'un autre qui en jugera de la cohérence (Ardoino et Barus-Michel dans Desmarais, 2009). En effet, la chercheur devra observer la logique biographique des témoignages en comparant les différentes migrations du sujet (l'axe diachronique) avec les pratiques et les discours symboliques qui émergent des espaces sociaux qu'il investit (l'axe synchronique) (Desmarais, 2009). Transposée dans les termes de l'approche herméneutique de Ricœur, cette démarche correspond à étudier la trame concordance/discordance configurée dans le récit par l'entrecroisement du temps historique et du temps fictif. Il s'agit ensuite de comparer les différents récits entre eux et d'identifier de quelles façons les significations attribuées par les sujets à leurs interactions quotidiennes participent à leur sentiment d'appartenance territoriale.

3.3 Les étapes de la cueillette de données

Avant de décrire les différentes étapes de notre cueillette de données, il convient de rappeler les objets recherchés pour répondre à notre question initiale. Nous voulons premièrement comprendre quelle est l'expérience des interactions vécues au quotidien par les participants, c'est-à-dire le sens qu'ils y attribuent dans leur vie ainsi que les enjeux symboliques et les stratégies qui les traversent. Deuxièmement, nous voulons comprendre leur expérience du sentiment d'appartenance territoriale, notamment en connaissant le lien les unissant à ces

endroits, les échelles des territoires d'appartenance ainsi que le rôle des interactions dans cette expérience. C'est par le récit de vie que nous comptons récolter ces données.

3.3.1 La construction du canevas d'entretien

La première partie du canevas d'entretien sert d'introduction : on y trouve la présentation des objectifs de la recherche, l'explication et la signature du formulaire de consentement ainsi qu'une question brise-glace pour mettre à l'aise les interlocuteurs et de faciliter la conversation. Demandant au participant de se décrire spontanément, cette question nous permet aussi de comprendre comment l'informateur se représente lui-même et quel est le cadre de référence à partir duquel il se raconte (Des Aulniers, 2010). La dernière question d'introduction invite les sujets à raconter l'histoire des événements les ayant menés à s'installer à Rimouski, afin de connaître leur parcours d'immigration et de mettre en lumière le contexte dans lequel se déroulent leurs interactions.

Le canevas d'entretien (voir l'Annexe A) est séparé en trois thèmes. Pour chacun d'eux sont énumérées les questions clés servant de point de départ à la discussion ainsi que les questions de relance pour approfondir les réponses des participants, au besoin. Le premier thème du canevas d'entretien porte sur les lieux et les territoires qui sont importants pour eux dans leur vie et sur la nature des liens qui les unissent à ces endroits. Nous avons préféré ne pas aborder immédiatement le concept d'appartenance avec les participants pour comprendre avant tout dans quels mots ils décrivent leur expérience des territoires importants à leurs yeux. Nous demandons par la suite de préciser les endroits et les groupes auxquels ils se sentent appartenir. D'autres questions portent sur leur expérience des lieux où ils vivent actuellement, sur leur expérience de la mobilité et sur l'apport de ces différents endroits sur le plan identitaire. En cours de route, il nous a semblé nécessaire de les inviter à nous décrire leur expérience quotidienne de leur culture d'origine et de la culture d'accueil. En effet, les pratiques, les valeurs et les traditions culturelles semblaient jouer un rôle fondamental dans le phénomène de l'appartenance.

Le deuxième thème s'intéresse aux relations interpersonnelles importantes pour les participants dans leur quotidien. Nous leur demandons comment se déroulent les interactions avec ces individus et ce qu'elles leur apportent dans leur vie. Une attention est également portée à leur expérience de la différence culturelle dans le cadre de ces interactions. Enfin, le canevas prévoit questionner le sujet sur ses projets futurs, notamment les lieux dans lesquels ils se produiront de même que les acteurs qui en feront partie. En guise de conclusion, une importance est accordée au vécu du participant durant la recherche : qu'est-ce que les questions ont produit en lui et au final, retire-t-il un certain bénéfice de son expérience comme participant à la recherche ?(ibid.)

3.3.2 Le recrutement des participants

Notre approche méthodologique privilégie une étude en profondeur de certains cas plutôt que la quantité de sujets rencontrés ou la représentativité de leurs profils sociodémographiques (Roy, 2009, p. 205). Le dévoilement de l'intimité du sujet par le récit de son expérience singulière contribue à la connaissance, puisque c'est ce qui provoque le plus de résonance chez autrui : « Ce qui est le plus personnel est aussi ce qu'il y a de plus universel. » (Rogers, 1972, p. 24) Dans ce contexte, la participation de cinq sujets était adéquate dans le cadre d'un mémoire de maîtrise, nombre suffisant pour analyser les récits en profondeur et pour rencontrer une diversité d'expériences.

Le recrutement des participants était de type boule de neige. Des invitations à participer à la recherche ont été envoyées par courriel à nos contacts personnels à Rimouski, de même qu'aux coordonnateurs des associations culturelles et linguistiques de la ville et d'un organisme communautaire pour l'intégration des nouveaux arrivants. Nous les avons encouragés à diffuser notre invitation aux personnes immigrantes de leurs réseaux. Cette invitation, de même que le formulaire de consentement décrivant plus en détails le projet, ont été envoyés en langue française, anglaise et espagnole. Nous avons convié toute personne immigrante ayant sa résidence permanente ou sa citoyenneté canadienne à participer aux entretiens, peu importe l'âge, le genre, le pays d'origine ou l'année d'arrivée à Rimouski. De

plus, le message précisait que les personnes ne parlant ni le français ni l'anglais pouvaient participer à la recherche si nous étions en mesure de trouver un volontaire apte à traduire notre conversation. Ces différents critères avaient pour objectif de rejoindre le plus de personnes susceptibles de participer à la recherche, sans discriminations. Il nous a paru pertinent de ne pas restreindre la période d'installation à un nombre fixe d'années, dans l'optique de rencontrer des participants dont les expériences des relations interpersonnelles et du sentiment d'appartenance étaient différentes.

Nous entendons par le terme *personne immigrante* un individu n'étant pas né au Canada, mais ayant obtenu sa citoyenneté canadienne ou sa résidence permanente. Nous excluons de notre recherche les immigrants ayant obtenu leur résidence temporaire, tels que les étudiants et les travailleurs temporaires, ainsi que les personnes ayant le statut de demandeur d'asile ou de réfugié. Malgré le fait que Rimouski accueille de nombreux étudiants internationaux qui forment une partie importante du paysage multiculturel de la région ainsi que plusieurs familles réfugiées, nous pensons que leur expérience de migration se distingue des autres immigrants par l'accès à des ressources supplémentaires et à des réseaux différents. De plus, nous nous intéressons à l'expérience d'immigrants qui ont comme objectif de s'établir à long terme au Canada plutôt qu'à des étudiants ou à des travailleurs de passage. Enfin, l'expérience de mobilité des personnes réfugiées en région est déjà l'objet de nombreuses recherches (Vatz-Laaroussi, 2009), sans compter que leur déracinement n'est pas volontaire et que leur immigration ne vise pas nécessairement l'installation à long terme dans le pays d'accueil.

Onze personnes ont manifesté leur intérêt pour cette recherche. Nous les avons ensuite contactées par téléphone pour leur donner de plus amples détails. Nous les avons toutes rencontrées malgré le fait qu'au départ nous prévoyions en rencontrer cinq. De plus, nous avons inclus dans nos entretiens les individus n'ayant pas encore leur résidence permanente, mais l'attendant impatiemment et prévoyant s'installer à long terme à Rimouski.

3.3.3 Considérations éthiques

Certaines considérations éthiques de base ont été prises en compte durant la recherche. Afin d'assurer le libre consentement des sujets à participer à notre recherche, nous avons d'abord transmis une invitation par courriel aux membres des associations plutôt que d'avoir recours directement aux coordonnateurs, qui pourraient avoir un lien d'autorité avec les participants et influencer leur décision. Nous ne connaissions personnellement aucun des participants sauf un, et nous nous sommes assurés durant tout le processus que leur participation était volontaire et non contrainte. Ensuite, la recherche pouvait comporter certains risques pour les participants. D'une part, raconter les territoires d'appartenance et les relations interpersonnelles pouvait intensifier ou raviver certaines tensions psychologiques liées à leur migration. Nous avons à cet égard identifié des personnes ressources auxquelles on pouvait se référer.

D'autre part, nous étions conscients que de limiter notre recherche à l'expérience des immigrants en région pouvait stigmatiser cette population, faisant déjà l'objet de certaines généralisations dans les médias. L'immigration est souvent perçue en termes de « problèmes » (Vatz-Laaroussi, 2007, p. 4) et nous ne voulions pas que notre recherche soit comprise dans ce sens, bien que cela soit un risque. En effet, une moins grande appartenance des immigrants à leur pays d'accueil pourrait être interprétée comme étant un *problème d'intégration* par le grand public. Or, le manque d'appartenance à un territoire n'est pas seulement le propre des immigrants, mais aussi de la population locale. Si nous excluons la population locale de notre recherche pour nous concentrer sur les immigrants, ce n'est pas pour les stigmatiser, mais bien pour mettre en lumière la complexité des expériences identitaires qu'ils peuvent vivre ainsi que le rôle des rapports interculturels et interpersonnels dans ce phénomène. Enfin, certaines mesures ont été prises afin d'assurer l'anonymat : des noms fictifs ont été attribués aux participants ainsi qu'aux personnes dont ils font mention ; nous omettons de mentionner le pays d'origine d'une participante qui ne le souhaitait pas et nous taisons le nom des employeurs pour lesquels ils travaillent. Nous omettons volontairement de nommer les villes antérieures où ils ont habités pour éviter qu'on puisse

identifier les participants par leur parcours migratoire, mais nous décrivons suffisamment ces villes dans les récits de façon à ce que le lecteur comprenne bien leur contexte de migration.

3.3.4 Le déroulement des entretiens

Chaque sujet a participé à deux entretiens semi-dirigés. Nous avons également rencontré un couple et nos questions étaient dirigées aux deux personnes à la fois. Ces rencontres ont duré entre 1 h et 2 h 45 chacune, à intervalle d'environ quatre semaines, et elles ont été captées sur enregistreur numérique. Le lieu de la rencontre était au choix du participant et la plupart des entretiens se sont déroulés à leur domicile. D'autres rencontres ont eu lieu dans un restaurant ou dans un local de l'Université du Québec à Montréal. Nous avons remarqué que les rencontres au domicile favorisaient les « parenthèses » ou le « décrochage » de l'entretien, ce qui nous permettait de mieux connaître la vie du quotidien des participants ainsi que de donner un caractère plus informel au dialogue, rendant les sujets plus à l'aise de discuter.

La première rencontre était l'occasion pour le participant de raconter l'histoire concernant ce qui l'avait amené à Rimouski, récit qui nous amenait naturellement à parler de l'un ou l'autre des thèmes prévus. Après chaque entretien, nous faisons un résumé des sujets traités, de nos questionnements et de nos observations sur le comportement non-verbal des participants dans notre journal de bord. Le deuxième entretien était l'occasion de valider avec eux ce que nous avons retenu de la rencontre précédente, d'aller plus en profondeur sur certains points et de discuter des thèmes non abordés du canevas.

En général, les participants répondaient avec fluidité et aisance à nos questions. Nous avons rarement eu besoin de susciter leur participation, la majorité décrivant avec détails leurs expériences. Certaines questions semblaient résonner davantage en eux, suscitant des sourires ou des expressions comme « Écoute, je suis en plein dedans, ouais [rire], [...] », comme si la question touchait un enjeu au cœur de leurs préoccupations. Toutefois, certaines questions suscitaient leur étonnement ou une hésitation à répondre, nous disant qu'ils ne s'étaient jamais demandé cela ou que la réponse était complexe (notamment celle qui leur demande de

se décrire et celle qui les questionne concernant les endroits où ils se sentent appartenir). Certains d'entre eux voyaient ces questions comme une occasion de se découvrir eux-mêmes, lançant avec humour « C'est une sacré bonne question ! Faut bien se connaître, hein, pour répondre à tes questions ! [rire] » avant d'entamer leur réponse. Pour d'autres, les questions suscitaient une incompréhension que certains obstacles à la communication n'ont sans doute pas aidé à éclaircir. Selon Cohen-Émerique (1989a), le modèle centré sur la personne induit par notre perspective épistémologique doit être relativisé par le poids que prend le collectif chez certains participants. Tandis que le concept de « personne » n'existe pas comme tel dans certaines cultures, d'autres facteurs tels que le monde symbolique, religieux et communautaire doivent être pris en compte dans le récit de l'immigrant. Pour susciter le témoignage des sujets dans ce contexte, nous avons essayé de poser des questions plus claires et plus précises lors du deuxième entretien. En effet, la préférence pour les entretiens non directifs dans la recherche qualitative représente un obstacle potentiel à la découverte de l'expérience du sujet, que l'on doit atténuer en encourageant les témoignages et des entretiens plus structurés (Cohen-Émerique, 1980).

3.4 L'analyse des récits de vie

Suite à la cueillette des données, nous avons sélectionné les récits à analyser. En effet, le matériel recueilli avait beaucoup plus d'ampleur que ce que nécessitait la production de notre mémoire. Le choix des participants s'est effectué de façon subjective et la chercheuse a identifié les cinq entretiens qui se démarquent selon elle sur deux plans. D'abord, elle a identifié des récits qui expriment des expériences relationnelles et d'appartenance uniques et différentes les unes des autres dans le but de répondre au caractère exploratoire de cette recherche. Dans le même objectif de recueillir une variété d'expériences vécues, elle a choisi d'étudier les récits de participants dont l'intérêt pour le thème discuté n'était pas le même : certains récits ont été choisis parce que le sujet se sentait grandement concerné par la recherche et d'autres parce que les narrateurs accordaient moins d'importance aux enjeux d'appartenance dans leur vie. Elle a également pris soin de choisir des récits appartenant à autant d'hommes que de femmes (un des récits provient du couple interrogé), qui proviennent

de différents pays et continents. Elle a également choisi des participants qui se sont tous installés récemment au Canada (entre trois et huit ans) et s'est assurée que la moitié d'entre eux ont leur citoyenneté canadienne et l'autre moitié, leur résidence permanente. Les sujets ont entre 27 et 43 ans. Nous tenons à mentionner que les entretiens non retenus ont une valeur d'analyse aussi grande que ceux sélectionnés. Les enregistrements seront conservés et pourront servir à des recherches ultérieures.

L'interprétation du contenu des récits de vie est un travail de « réduction des informations » et non pas de « restitution de son intégralité » (Kaufmann, 1996, p. 18). Pour analyser les données, nous nous sommes inspirés de la méthode phénoménologique de Bachelor et Joshi (1986) ainsi que de l'analyse thématique de Paillé et Mucchielli (2008). Tout d'abord, nous avons retranscrit les entretiens. Ensuite, nous avons analysé un verbatim à la fois. Nous débutons en nous imprégnant du récit par une lecture flottante de la transcription avec la bande audio en trame de fond pour bien saisir les émotions accompagnant les mots utilisés. Cette première étape a permis de dégager « le sens global du texte à l'étude » (Bachelor et Joshi, 1986, p. 49). Elle sert également de temps d'arrêt où le chercheur se met en mode écoute du texte, puisque son travail consiste à permettre au matériel de se révéler de lui-même (*ibid.*).

En deuxième temps, nous avons découpé le texte en unités de sens et leur avons attribué un thème. À chaque fois que le sujet ajoutait une nouvelle composante pour décrire son expérience, un nouvel ensemble était créé, composé de quelques mots ou de phrases. La thématisation est le travail qui nous a demandé le plus de rigueur. Il s'agissait de bien comprendre ce qui est mis de l'avant par le sujet et de décrire l'essence de l'expérience vécue en des mots simples, très près du vocabulaire utilisé dans le texte. Il fallait « s'imprégner » du vécu explicité, « être généreux du regard » (Paillé et Mucchielli, 2008, p. 90). Nous avons commencé l'analyse par le récit dont le contenu expérientiel nous semblait le plus riche (Desmarais, 2009). En effet, la capacité du sujet à décrire en profondeur son expérience et la précision de son vocabulaire des émotions a grandement facilité l'attribution des thèmes. Le travail s'est corsé dans les entretiens au sein desquels le vécu se cachait derrière l'énoncé de faits et d'opinions, ou lorsqu'il fallait reformuler des mots utilisés inadéquatement ou des

phrases incomplètes. Nous étions alors plus attentifs aux indices nous permettant d'identifier les sentiments ou le sens que les participants attribuaient aux situations racontées : nous avons réécouté à plusieurs reprises la bande audio pour bien saisir l'état du participant, nous nous attardions au sens qu'avaient certains mots dans la phrase, nous avons plus d'une fois parcouru les pages du dictionnaire pour bien comprendre la signification que pouvaient prendre les mots utilisés ou pour trouver l'expression la plus juste possible. Notre objectif était de formuler l'énoncé qui exprimait adéquatement l'essence du propos véhiculé par le sujet. Ce travail était très stimulant malgré son devoir de précision puisque nous prenions conscience de l'importance du travail d'interprétation du chercheur lors de l'analyse. Nous avons également compris l'importance de demander aux sujets de compléter leurs idées durant l'entretien : une fois devant le texte, nous prenons conscience que des détails concernant le comportement non-verbal du participant s'effacent de la mémoire, ce qui rend l'interprétation des phrases incomplètes plus ardue qu'en direct. L'Annexe B montre notre façon de découper et de thématiser les verbatims.

La troisième étape consistait à regrouper les thèmes similaires, à éliminer ou condenser les informations redondantes puis à hiérarchiser les thèmes entre eux (voir l'Annexe C). À partir de ce regroupement thématique, nous avons pu rédiger le récit de chaque participant. Trois grands thèmes structurent chacun d'entre eux : le parcours de migration, l'expérience des interactions quotidiennes et l'expérience du sentiment d'appartenance territoriale. Notre défi était de produire un texte concis tout en présentant la complexité des expériences relationnelles et identitaires des participants.

La quatrième étape avait comme objectif de comparer les récits entre eux pour produire une analyse transversale. Nous avons procédé à un deuxième regroupement thématique, qui était divisé selon les questions du canevas d'entretien. Cette juxtaposition des thèmes nous a permis d'identifier les expériences similaires, différentes et uniques vécues par les participants.

Une fois les résultats en main, il nous restait à les interpréter. L'expérience du sentiment d'appartenance territoriale nous semblait complexe, si différente d'un sujet à l'autre. Durant

tout le travail d'analyse, nous doutions des connaissances que nous pourrions tirer de nos données. Le partage de nos résultats à voix haute lors de rencontres amicales informelles de même que l'écriture de nos hypothèses dans notre journal de bord ont été nos premiers essais d'interprétation : parler et écrire les données devant autrui nous permettait de nous les approprier, de les simplifier, de commencer à les organiser entre elles. Or, la complexité demeurait, et le matériel « fermentait » dans nos pensées au quotidien :

Au niveau de l'analyse théorique, [le chercheur] doit vivre une passion telle pour ses hypothèses qu'elles finissent par prendre possession de lui, le hantant à tout instant. Il ne pense plus qu'à ça, même quand il veut se détendre en regardant « des mauvais films, des romans à quatre sous » : il trouve partout matière à penser à elles » (Mills, 1967). (Kaufmann, 1996, p. 77)

Émergeait des fois une intuition de recherche ; alors nous essayions une nouvelle façon d'organiser les données, gardant confiance qu'un fil conducteur émergerait. Finalement, la relecture de notre cadre conceptuel initial prit à nos yeux des allures de retrouvailles : ayant dorénavant en tête l'expérience des participants, les propos des auteurs recensés prenaient un nouveau sens à nos yeux. Nous étions désormais en mesure de faire dialoguer la pratique et la théorie, dont nous avions oublié quelques dimensions durant la cueillette et l'analyse des résultats⁵. La lecture de nouveaux auteurs s'intéressant à des dimensions du phénomène ayant émergé des entretiens nous a finalement permis d'écrire un texte cohérent faisant dialoguer la théorie et les aspects empiriques fondamentaux du phénomène étudié. Tandis que les récits individuels présentent une définition relative du phénomène, le chapitre de l'interprétation les traite de façon « universelle » (Bachelor et Joshi, 1986).

3.5 Les critères pour assurer la crédibilité des résultats

Assurer la validité interne de la recherche correspond pour le chercheur à démontrer la justesse des liens qui unissent son interprétation des récits aux faits observés durant la recherche (Laperrière, 1997, p. 391). Plusieurs moyens ont été entrepris pour y arriver.

⁵ Cet indice nous permet de constater à quel point nous nous sommes imprégnés de l'expérience des participants et avons réussi à mettre de côté nos *a priori* théoriques, facteur assurant la validité interne de notre interprétation.

D'abord, la thématization des verbatims a fait l'objet d'une évaluation interjuge : deux chercheurs se sont penchés sur notre façon de découper les extraits et de leur attribuer un thème pour vérifier leur adéquation. Aussi, dans les parties portant sur la présentation et l'interprétation des résultats, nous avons justifié nos affirmations à l'aide d'exemples se trouvant dans les récits, en plus de mentionner quand certaines expériences divergeaient.

Une autre façon de valider les résultats internes a consisté à soumettre les récits individuels aux participants pour vérifier si le rendu correspondait à leur témoignage. Quatre participants sur six nous ont réécrit et ont confirmé la justesse des textes : « Oui, je me retrouve très bien dans cette "Lucie" [...] Je n'ai rien à ajouter, à préciser [...] et je t'avoue que j'en ai même eu des petits frissons lors de quelques passages [...]. » Enfin, notre journal de bord a été un instrument particulièrement utile pour assurer la validité des résultats lors de l'interprétation des données ; écrire nous permettait de nous distancier des récits, de bien saisir toutes les facettes des expériences vécues et d'identifier les « angles morts » à retravailler.

Assurer la validité externe et la fiabilité des résultats sont deux autres critères à partir desquels nous pouvons évaluer la recherche. Ils permettent de préciser dans quel contexte les résultats peuvent être généralisés et les conditions au sein desquelles ils peuvent être reproduits. Le lecteur trouvera ces informations dans la conclusion de ce mémoire, lors de la présentation des limites de la recherche.

Le cadre méthodologique exposé ci-dessus permet de mettre en cohérence les éléments contextuels présentés dans la problématique de même que les concepts qui serviront de paires de lunettes à travers lesquelles regarder les récits de vie dans le cadre de notre stratégie de recherche. En somme, une méthodologie métissée des approches phénoménologique, biographique et herméneutique permet au chercheur de faire émerger le sens des interactions quotidiennes dans l'identité narrative des personnes immigrantes et son impact sur la construction du sentiment d'appartenance territoriale. Les deux prochains chapitres laissent la théorie de côté et font place à l'expérience des participants. La présentation des résultats se déroule en deux temps : un chapitre présente les récits individuels tandis que le suivant propose un regard transversal sur les données recueillies.

CHAPITRE IV

CINQ RÉCITS UNIQUES

Dans ce chapitre sont présentés les cinq récits des participants sélectionnés pour l'analyse. Chacun est divisé en trois parties où sont racontés respectivement le parcours de migration du sujet, son expérience des interactions quotidiennes ainsi que son expérience du sentiment d'appartenance territoriale. Nous avons écrit les textes en utilisant un vocabulaire le plus près possible de celui des participants. Lorsque nous citons ces derniers, les erreurs de syntaxe ont été corrigées seulement lorsque nécessaire. Le lecteur en est avisé par des crochets. Toutefois, pour ne pas alourdir le texte, les corrections grammaticales ne sont pas mentionnées. Les récits sont présentés selon l'ordre chronologique des entretiens.

4.1 Récit de Luca : Aller toujours plus loin

À l'adolescence, Luca quitte son Madagascar d'origine pour aller vivre avec sa famille à l'île de La Réunion. Impliquant la perte de ses amis et l'apprentissage rapide d'une nouvelle langue, la décision de ses parents est dure à accepter au début, mais le jeune homme prend rapidement conscience de sa chance d'acquérir une meilleure qualité de vie en territoire français. Or, La Réunion étant surpeuplée et n'étant pas un lieu satisfaisant pour vivre sa vie, sa famille et lui voient que son avenir est en France, d'autant plus que son père et son frère vont s'y installer. Des Québécois viennent alors visiter son lycée, et il est curieux de l'opportunité inattendue de poursuivre ses études dans leur pays et de vérifier s'il ne pourrait pas y faire sa vie. Ignorant tout du Canada, mais trouvant avantageux sa faible densité démographique favorisant sa capacité d'accueillir des immigrants, il saisit la chance d'aller là

où aucun de ses proches n'était installé pour répondre à son besoin de découverte, mais aussi pour continuer le mouvement de ses parents : « Ma mère, elle était partie en premier [à la Réunion], sur le devant, et moi j'ai suivi tout de suite après. Mais juste le fait d'avoir fait ce mouvement-là, on dirait que chez moi, ça a comme évoqué quelque chose du, d'aller toujours plus loin que ce qu'on a au fond. »

Luca « renaît » dans une ville du Bas-Saint-Laurent où il commence une vie indépendante de sa famille. Durant ses études, il constate la dureté de l'immigration, le départ de son chez-soi le rendant vulnérable à l'isolement. Bien qu'il côtoie en résidence un entourage partageant un parcours semblable au sien, sa solitude est vite retrouvée une fois dans sa chambre. Il éprouve également de la résistance à côtoyer des gens de sa nationalité par peur d'entrer dans un moule. Il se sent vivre dans un territoire fermé, restreint au monde scolaire dans un périmètre exigu autour du Cégep. Il voit cette période pénible à vivre comme un passage obligé pour vérifier si son projet d'immigration fonctionne, ne cachant pas que sa volonté de rester est fragile. En effet, il garde un lien très fort à son pays d'origine, voyant uniquement les avantages de là-bas quand il est confronté ici à la froideur et à la noirceur de l'hiver. De plus, tenir le coup n'est pas évident devant l'insistance de ses proches à revenir lors de ses vacances en France, où il se sent chez lui entouré de son père et de son frère.

Malgré l'expérience de moments difficiles, il décide de rester, encouragé par une amie malgache qu'il considère comme sa sœur et qui vit un parcours identique au sien. Ayant le besoin de voir autre chose, il fait souvent de courts voyages à Québec ou à Rimouski. Il s'y ressource en profitant du bord du fleuve et de la nature, ayant l'impression de retrouver un aspect de la Réunion, un chez soi à proximité. En somme, il voit ses études comme une occasion de se réaliser : « J'ai laissé aller la nature finalement [pour voir] comment ça allait être. Et ça allait bien, ça allait. » Tenant cela pour un miracle, sa copine et lui se font recruter par une agence de communication en Gaspésie où ils obtiennent un emploi idéal, que lui-même n'aurait jamais pu avoir en France. Occupant tout son temps libre à approfondir ses connaissances professionnelles pour innover et progresser dans sa carrière, il voit ce déménagement comme une occasion de faire ses preuves. D'une beauté naturelle lui rappelant avec nostalgie la nature de chez lui, l'endroit où ils vivent est presque parfait, si ce n'est de

leur sentiment d'isolement une fois l'hiver venu. Ils restent deux ans pour acquérir de l'expérience, puis le couple décide de déménager à Rimouski. Ils louent un appartement en banlieue, où les loyers sont moins dispendieux, la vie de quartier plus chaleureuse, le milieu plus propice à élever des enfants et la nature plus accessible.

Luca se sent bien dans cette ville où la vie est meilleure qu'ailleurs : « [...] je trouve que c'est dans l'idéal des deux mondes finalement. On rencontre la grande ville, contre la nature qui est juste à côté. [...] Ici, j'ai du travail, pis il y a beaucoup de monde, ça vit tout le temps, tout le temps. Je me rends sur le bord de fleuve. C'est toujours bon à vivre, ça respire, ça bouge du moins. » La présence de nombreux espaces publics propices à la rencontre de connaissances, tels le cinéma ou le centre commercial, est importante pour lui. En effet, ces lieux répondent au besoin de s'évader du quotidien et de l'isolement de la maison, celui d'étancher sa soif de nouvelles réalités en rencontrant de nouvelles personnes et celui de pallier à l'absence de proches avec qui recréer des rencontres festives :

Moi, j'ai comme toujours vécu dans les places où ça bougeait, ça vivait. À Madagascar, à la Réunion, c'est à tous les samedis [...]. Toute la famille se réunit à une place, pour faire la fête, et tout l'après-midi, ceux qui ne travaillent pas, qui n'étudient pas, vont préparer la place, pis après les études, tout le monde va là pour se décontracter, pour voir du monde, pas juste s'inventer des raisons pour venir, là. Ils viennent juste pour profiter en sachant bien que telle, telle personne va être là. Fac on a plus de chance de les rencontrer à cet endroit-là. Fac ici, je n'ai pas ça, je ne peux pas faire ça. [...] Mais, pour moi, au moins je sais que quand je vais sortir là où il y a du monde, je vais retrouver des gens, croiser du monde [...].

Arrivé depuis quelques mois à Rimouski, Luca s'y sent néanmoins chez lui, ayant accès à une vie en dehors des études et du travail :

Je commence à me sentir un peu plus chez moi, au bout de 6 ans, il était temps ! Mais sérieusement, ça été dur, ça été vraiment dur, je pense, ça a commencé peut-être l'année dernière que je commençais à me sentir chez moi à peine [...]. Depuis qu'on est à Rimouski, je sens [que] je vis. Tsé, je peux enfin profiter de la vie, que je devrais vivre comme elle se doit genre. Je commence vraiment à respirer.

N'ayant jamais ressenti auparavant le désir de s'établir à long terme dans une ville, Luca constate à travers notre premier entretien que sa volonté de s'installer à Rimouski se solidifie et se confirme. Il est convaincu d'avoir fait le bon choix en restant dans la province, aimant travailler et appréciant les « possibilités de vie » qu'il y retrouve. Il peut continuer à aller plus loin, notamment en se lançant en affaire, et regrette que sa copine québécoise, hésitante devant son projet, ne soit pas plus consciente de la liberté professionnelle qu'ils ont ici comparativement aux autres pays. Il projette son futur au Québec, notamment par la fondation éventuelle d'une famille et par l'achat d'une maison qui se fait de plus en plus pressant pour son âge, selon lui.

Ses nombreux déménagements lui ont appris que les efforts pour s'adapter à une nouvelle culture sont bénéfiques et contribuent à forger la personne qu'il est. Il est encore plus curieux de rencontrer des gens différents qui lui ouvrent la porte à de nouveaux mondes et il développe un besoin de voyager : « [...] étant donné que je ne peux pas aller voir ma famille, je vais voyager pour voir autre chose, peut-être. Ou, tellement j'ai besoin de [les voir], tsé, il faut que j'évacue. [...] Fac je prends l'avion, tsé, c'est symbolique. Dans mon corps, ça finit par voir autre chose. » Les voyages à l'étranger sont donc un moyen pour lui d'effacer momentanément la peine qu'il ressent corporellement à vivre éloigné de ses proches.

Bien qu'il souhaite poursuivre sa vie ici, Luca ne ressent pas moins le besoin urgent de retourner à La Réunion pour visiter sa famille élargie non revue depuis son départ et pour réduire la distance rendue trop grande avec ses amis. À la suite du premier entretien, constatant une peine s'amplifiant à l'évocation de ses souvenirs familiaux, Luca prend la décision d'occuper un troisième emploi, de nuit celui-là, espérant épargner et pouvoir assumer à la fois le voyage et la maison.

4.1.1 Des relations à distance difficiles à gérer, mais des amis contre l'insécurité

La famille de Luca compte beaucoup pour lui. Elle représente ses racines, l'aspect « figé dans la terre » de son identité :

C'est mon origine. Quand j'appelle ma mère, je parle en malgache. Quand j'appelle mon père, je parle en malgache. [Avec] toute ma famille proche, tous ceux qui sont là-bas, je parle en malgache, parce que je sais que c'est ma racine, mon chez-moi, c'est moi, à l'état pur genre. [...] Mais ce n'est pas parce qu'ici en parlant français, ou quoi que ce soit, je ne suis pas au naturel ; c'est moi aussi, c'est juste que c'est plus profond quand c'est comme ma racine, mon chez-moi.

Bien qu'il avance dans la vie sans les oublier, Luca éprouve une peur du téléphone qui rend problématique le maintien d'une relation à distance avec eux. En conflit entre le désir de recevoir des nouvelles détaillées de sa famille et la peur immanquable de se sentir impuissant si on lui en annonce de mauvaises, il repousse chaque appel, mais ressent de la culpabilité à ne pas prendre le combiné plus souvent, se le faisant d'ailleurs reprocher par sa mère et sa sœur. De plus, il trouve peu à leur dire à propos de sa vie quotidienne, les moments importants de sa vie qu'il leur partage ne suscitant pas la réaction escomptée, ces dernières ne connaissant pas suffisamment le contexte où il vit pour comprendre l'intensité des événements. C'est durant ses études qu'il décide de se détacher d'eux, constatant qu'il n'avait pas de vie extérieure à force de demeurer connecté à Internet pour les voir sur Skype. Ce recul nécessaire lui permet de mieux affronter les problèmes de son quotidien d'ici et de faire des efforts pour s'imprégner de la culture. Il doute que la situation ne s'améliore, conscient que la peur demeurera et que la distance les empêchera de vivre les événements ensemble. Mais il garde espoir que sa présence au Québec encourage quelques membres de sa famille à venir s'installer avec lui.

L'enjeu des relations interpersonnelles à distance se manifeste également avec ses amis éloignés, ne sachant plus comment répondre à leur courriel ou éprouvant un malaise à reconforter au téléphone ses amis déprimés. Il préfère garder une distance de sécurité avec eux et n'entretient pas de compte Facebook de peur d'acheter compulsivement un billet d'avion pour les retrouver sur place. Il préfère fréquenter les gens en personne, « voulant trop en savoir pour le rédiger dans un courriel » et voulant accéder à leur comportement non verbal : « Au téléphone, t'entends la voix, ça te rassure, tu sais que c'est ta mère, mais [...] tu ne peux pas, mettons, la serrer dans tes bras, ou voir comment qu'elle feel [...] »

Bien que Luca n'ait pas beaucoup d'amis proches dans son quotidien, ils sont précieux et leur présence est rassurante advenant un événement dramatique. Il sait par exemple que sa copine, aidée de son amie malgache, pourra rejoindre facilement sa famille s'il lui arrivait quelque chose. Leur présence lui permet aussi d'assouvir son besoin de parler, constatant que leurs discussions s'éternisent souvent lorsqu'ils se rencontrent : « [...] on se sent tout à coup bien, pis ça fait comme une pause dans la vie. » Avec eux, il se sent à l'aise de raconter ses expériences personnelles en profondeur, puisque la communication « passe bien » et qu'ils connaissent sa réalité. Toutefois, ce n'est pas tous les sujets de conversation que Luca peut aborder avec eux, et il constate que l'acte de raconter sa vie à la chercheuse est soulageant et lui permet de parler d'autres aspects de lui-même. Pour pallier aux occasions moins fréquentes de côtoyer ses amis proches, Luca compte sur un réseau de connaissances au travail qui s'élargit rapidement. Bien qu'il ne partage avec eux qu'une relation au contenu plus superficiel, ils demeurent importants à ses yeux, le conseillant sur les ressources de la ville au quotidien, normalisant sa vie relationnelle et pouvant le soutenir advenant une urgence.

Enfin, il ressent beaucoup de proximité et de bien-être auprès de sa copine, avec qui il peut parler sans retenue :

Mais la compagnie de ma blonde, ou le langage que je communique dans cet appartement là, ça me fait sentir chez moi. Je parle le français mélangé un peu, je ne sais pas trop quelle sorte de langage au final que je parle, là, [mais] je sais [que] quand je parle naturellement, ma blonde, elle, elle va me comprendre, et je la comprends très bien. Il y a quelque chose qui fait que là, je suis chez moi. C'est là que je veux vivre ma vie du moins, dans cette, pas dans cet appart, mais dans cet esprit, dans cette ambiance-là de vivre.

Il se sent accepté dans sa belle-famille, chez qui il retrouve une familiarité compensant pour l'absence de ses proches. Il vit toutefois quelques chocs culturels parmi eux, se sentant mal à l'aise de toujours voir sa belle-mère préparer les repas aux hommes. Bien qu'il aimerait l'aider, il ne sait pas comment prendre sa place sans la confronter. Il essaie de trouver des compromis auprès de sa copine, tout en essayant d'introduire ses coutumes culinaires progressivement quand il sent une ouverture. Enfin, il est très enclin à passer du temps avec

eux, la valeur familiale ayant pris de l'importance depuis son départ, mais il trouve difficile d'accepter que les Québécois, dont sa copine, négligent cet aspect et se voient rarement.

4.1.2 La langue et l'appartenance

Luca se sent *Malgacho-réunionais-québécois*, affirmant qu'il ne peut restreindre sa nationalité à une seule identité. Il apprécie avoir des origines multiples, chaque culture lui apportant une éducation dont il tire profit en adaptant ses pratiques pour le mieux. Si Madagascar et La Réunion sont des territoires de sa vie qu'il associe au passé et où il ne pourra plus vivre certaines expériences, ils existent tout de même en lui. Par exemple, sa maison d'enfance est très symbolique, et il apprécie l'idée de pouvoir y retourner éventuellement puisque sa mère en est encore propriétaire. De plus, il regarde ou écoute les médias de l'île, qui lui apportent la couleur de son chez soi ainsi que ses actualités. La France, pays dont il ne s'est pas approprié la culture, demeure à ses yeux un pont entre sa vie d'ici et d'ailleurs.

Le Québec est son chez-soi du présent, certain de vouloir y rester à long terme : « Là je sais que je reste, fac je suis chez moi. [...] je sais que bon, je suis bien ici, pis tout ça fait que j'appartiens à quelque part à ce territoire-là, à cette place-là. » Ne s'étant « pas vraiment imprégné du Canada », Luca se sent Québécois et irait se battre aux côtés de ce peuple :

[...] je me trouverais mal qu'on m'expulse de ce territoire parce que je ne suis pas Québécois, parce que je me sens comme un Québécois, tsé ? Je sens, depuis que j'ai [...] tous les droits qu'un Québécois [a], je me sens déjà chez moi. Fac c'est comme si on me mettrait dehors de chez moi si on m'expulsait.

Pour Luca, l'appartenance est aussi la « langue », ou la capacité à se sentir chez soi en parlant le même langage que son entourage. Pouvant maintenant insérer des mots québécois dans ses conversations, il constate néanmoins que l'apprentissage du français, s'il lui a permis de mieux s'intégrer, cause la perte progressive de son malgache. L'avoir négligé représente un dur sacrifice, surtout quand il s'entend parler dans un langage métissé de mots étrangers :

[...] quand tu t'entends parler en plus avec ça, c'est très, woah, ce n'est pas facile, parce que ce n'est pas un Malgache. Étant donné qu'en plus, à Madagascar, quand on entendait les Malgaches parler le français, on les critiquait parce qu'ils faisaient comme, hautains, ils faisaient trop snob, à ne pas parler leur propre langue [...].

Compromettant l'authenticité de son identité culturelle, rien de pire ne pourrait lui arriver que de perdre sa langue maternelle. Parler au téléphone n'étant pas suffisant pour étancher la soif de ses racines, son besoin de retourner sur place grandit. Il souhaite se réapproprier sa langue en retrouvant son chez-soi antérieur « qui fait partie de lui », entouré de personnes et de lieux familiers.

4.2 Récit de Mehdi : sur le chemin de l'épanouissement à la rencontre des cultures

Au printemps 2007, Mehdi quitte l'Algérie sur les conseils de son père, espérant vivre dans un milieu où la survie financière ne serait plus une entrave à son épanouissement personnel et où les libertés individuelles de ses enfants futurs ne seraient pas compromises par des convictions religieuses ou une idéologie peu ouverte. Recherchant un lieu où les gens peuvent être différents et « se lâcher lousse » dans leurs interactions avec les autres, il immigre au Québec, incertain de pouvoir trouver ce à quoi il aspire, mais confiant dans le jugement de son père ayant déjà visité la province.

Il se dirige immédiatement vers Rimouski, où demeure son ancien colocataire lors de ses études en France et où l'université est la seule spécialisée dans son domaine professionnel. Quoique son emploi l'amène à habiter dans l'Est-du-Québec et les Maritimes pour de courtes périodes, la ville deviendra son port d'attache, où se trouvent ses amis et où les bons moments s'accumulent. Maintenant, quand on lui demande d'où il vient, il répond spontanément qu'il reste à Rimouski et il sent qu'il pourrait en parler pendant des heures. Mehdi se considère chanceux d'être tombé sur ce lieu dans lequel il perçoit un climat social sécuritaire et de confiance correspondant à ses objectifs d'immigration. De plus, il voit au Québec des opportunités donnant espoir dans une meilleure qualité de vie et partage l'opinion d'un de ses amis lui confiant qu'« ici, c'est encore possible ». Il valorise la possibilité de concilier la

famille et le travail ou celle de réaliser de simples projets comme de cultiver des patates sans se faire imposer de bâtons dans les roues :

On dirait qu'en venant ici, petit à petit, à chaque fois que [...] j'évacue de ma tête des choses plus indispensables, je passe à des choses plus agréables. Je peux me résumer : j'ai demandé ma citoyenneté cet été, et juste après j'ai planté des patates. Rien à voir peut-être, mais [...] dans un pays comme l'Algérie, si j'étais resté là, jamais je n'aurais pensé planter des patates.

Ici, la possibilité de pouvoir répondre à des besoins essentiels lui permet de concrétiser des rêves menant à l'épanouissement.

D'avoir vécu à plusieurs endroits dans le monde lui a apporté un détachement de sa propre culture nécessaire pour s'ouvrir et s'enrichir de la différence. À l'inverse d'autres immigrants qu'il voyait se regrouper, il s'est exclu volontairement d'un environnement maghrébin durant sa première année en France et s'est promis de ne jamais importer sa culture algérienne à l'étranger, témoin de la remise en question marquante de sa cousine ayant fait le contraire. Après 26 ans dans un entourage uniquement algérien, il passe radicalement à un milieu international, son ouverture à l'autre se transformant en soif de connaître la différence. Toutefois, dès sa deuxième année, il comprend les facteurs favorisant la fermeture de ses compatriotes et apprécie se retrouver dans les deux cultures.

Bien qu'il préférerait toujours bouger, Mehdi espère s'installer pour un certain temps à Rimouski, la stabilité à un endroit fixe représentant pour lui la possibilité de fonder une famille, de progresser sur le plan personnel et de « construire », notamment son cocon amical. Il s'achète d'ailleurs une maison, premier aboutissement de son projet d'immigration dans un pays où il se sent accueilli à bras ouverts. Il la considère comme un « troisième début », soit le commencement d'une vie qui lui convient mettant à contribution les acquis familiaux de son enfance et les acquis relationnels et sociaux de son éducation. Elle est une fondation, un chez-moi qui lui permet de se projeter dans l'avenir à travers des objectifs dépassant ses besoins essentiels : « J'ai réussi à acquérir la possibilité de continuer. Je n'ai pas un attachement, ce n'est pas moi qui l'ai construit, je n'ai pas un attachement familial ou

autre, mais c'est juste que ça prouve que finalement, ce que j'ai entrepris pour migrer ici, ce n'était pas vain [...]. »

S'il a besoin d'un lieu où il peut revenir à sa place après les voyages, son établissement suscite tout de même la peur de rater quelque chose ailleurs et la peur de s'ennuyer de la découverte culturelle s'il développe une habitude au Québec. Toutefois, il ne se projette pas au-delà de l'obtention de sa citoyenneté, satisfait de sa vie actuelle, mais conscient qu'il pourrait avoir à quitter le pays malgré sa confiance de trouver un moyen d'y rester.

4.2.1 L'importance des relations intenses, authentiques et spontanées

Mehdi évoque sa conception des relations interpersonnelles à travers l'expression arabe disant que de « connaître les gens est un trésor », insistant sur le fait que la rencontre de chaque individu est précieuse et aussi importante qu'une autre. Dans son quotidien, il souhaite que ses échanges avec des inconnus soient aussi intenses et sympathiques qu'avec ses copains de longue date et il constate ne pas fréquenter de groupes d'amis spécifiques avec qui il entretiendrait des relations particulières : « Moi j'aime l'authenticité. Je te l'ai dit l'autre jour ; j'aime quand c'est spontané. Je peux trouver n'importe qui dehors pis lui parler pendant des heures, pis ça me fera plaisir de parler avec. Tout autant une personne que je connais, que je ne connais pas. J'allais dire [que je n'ai] pas un réseau d'amis, mais pour moi, tout le monde est mon ami. » Ainsi, la place que les gens ont dans sa vie est indépendante de sa volonté : il préfère les visites à l'improviste et est conscient de l'impossibilité de voir tout le monde. Ses amitiés se poursuivent malgré la distance ou les rencontres peu fréquentes. Ayant souffert en France du départ d'amis auxquels il s'était attaché, il y est maintenant habitué, ayant confiance que la vie lui permettra de les revoir et continuant de maintenir le contact par Internet.

Lors d'événements, Mehdi valorise également l'inclusion pêle-mêle de connaissances peu importe leur statut ou leur différence d'âge, ce qui peut créer des situations inusitées. Il est conscient que sa conception des relations diffère de la pratique d'ici de segmenter les amitiés :

[...] Mais c'est vrai que des fois je me retrouve avec mon boss, qui a quand même quarante ans, pis il y avait des personnes que j'ai connues via le *couchsurfing* [...] qui avaient 20 ans. Mais ça fait partie de mon cercle d'amis, pis je ne vois pas pourquoi ils ne se connaîtraient pas. Ben c'est peut-être moi qui mêle tout, peut-être que ça met mal à l'aise certaines personnes, peut-être pas, je ne sais pas, mais, c'est drôle hein ?

Il n'hésite jamais à inviter des gens à qui il pense sur le moment à ses activités, sans avoir d'attentes. Appréciant cette forme de relation demandant moins d'efforts, il sent que sa vision des interactions est partagée par son entourage, voire par la population d'ici.

Bien que tout le monde soit important, Mehdi perçoit que sa copine et sa famille jouent un rôle particulier dans sa vie. Il raconte combien son père, maintenant décédé, a été la personne qui lui a le plus apporté, étant également un ami, un enseignant et un conseiller. S'il a décidé de quitter ses proches, c'est parce que le climat social là-bas n'était pas idéal et son attachement pour eux demeure très fort. Il espère d'ailleurs reproduire cette proximité et cet amour dans sa future famille. Il vit une relation de tendresse et d'affection avec sa mère se traduisant par des messages textes fréquents et des discussions hebdomadaires au téléphone. Mais il s'ennuie du temps reposant qu'il passait auprès d'elle à discuter : la course aux tâches administratives et aux visites familiales remplissent maintenant ses retours au pays, réduisant les moments d'intimité avec elle. S'il en est attristé et constate que la relation ne redeviendra plus comme avant, il espère pouvoir retrouver cette ambiance lors de la venue éventuelle de sa mère, libre de contraintes de ce genre.

Mehdi valorise les interactions authentiques et sans retenue qu'il vit avec les Québécois : « [...] je me sens plus à l'aise qu'en Algérie. Ici, c'est différent sur le plan culturel, sur le plan relationnel, mais c'est plus à même de satisfaire mes besoins, plus à même d'être en harmonie avec ce que je veux, ouais. Ce que je veux, pis [...] comment je me projette dans le futur. » Il a la chance de s'enrichir de la culture d'ici en côtoyant des gens ouverts d'esprit dans des milieux favorisant la proximité, comme sa colocation avec des Québécois et son implication dans une cuisine collective. Au Québec plus qu'ailleurs dans le monde, et davantage auprès de sa génération, il perçoit que les locaux acceptent son origine étrangère et lui posent des questions avec un intérêt sincère des réalités d'ailleurs. Il sent chez la

population d'ici une soif de la différence commune à la sienne. De plus, voir que la mentalité des Québécois envers les étrangers ou l'environnement a changé en seulement deux générations lui donne espoir que l'ouverture d'esprit peut se développer ailleurs.

Toutefois, Mehdi est souvent déçu par ses relations interculturelles, témoin de la fermeture des gens à ce qui est anormal pour eux ou minoritaire, et attristé que l'intelligence de l'être humain ne lui permette pas toujours d'admettre qu'il existe une diversité de conceptions du monde. Il est aussi dégoûté de constater que les médias, manipulés à des fins politiques, influencent négativement ses collègues et leur perception des immigrants lors de l'épisode des accommodements raisonnables au Québec. Il devient à leurs yeux un cas d'exception malgré ses tentatives pour leur faire comprendre le contraire. Lui-même valorise plutôt une attitude neutre par rapport à l'origine des personnes qu'il rencontre et trouve problématique que des individus soient catégorisés selon des stéréotypes avant même qu'on les connaisse. Par exemple, quand on lui demande d'où il vient et qu'il affirme « Rimouski », il juge bizarre que les gens insistent pour connaître son pays natal. Il leur répond maintenant de façon humoristique que son nom vient de Rivière-du-Loup, leur lançant le message que l'origine d'une personne n'est pas importante pour lui.

D'ailleurs, il ne cherche pas à côtoyer à Rimouski des gens de la même culture : « Ce n'est pas parce qu'il est Algérien d'origine que j'irais pas vers, mais ce n'est pas parce qu'il est Algérien que j'irais vers. C'est encore une fois dans une vision de globalisation. » Éprouvant une curiosité insatiable, il voudrait tout connaître de la culture d'ici et s'en imprégner au maximum. Regrettant de ne plus être autant interpellé qu'avant par des éléments culturels du Québec, il se rappelle sa fascination devant la conviction d'individus ne se doutant pas que leurs idées et leurs comportements étaient totalement différents d'ailleurs. Mehdi avait le désir de comprendre plus en profondeur leur vision du monde :

J'aurais tellement aimé aller encore plus vers [les gens]. La meilleure façon, pour moi en tout cas, que la personne continue dans son élan différent, c'est de ne pas brusquer, pis ne pas lui poser de questions, pour qu'il continue, pour arriver jusqu'au fond de sa différence. Pis là, je te dis, je jubile intérieurement. Pis après, d'autres occasions peuvent

faire que je demande telle ou telle chose, pourquoi elles ont été perçues de telle ou telle [façon].

Ainsi, il ne peut pas être fermé à la différence, trouvant trop plaisant et enrichissant d'être favorable aux nouvelles pratiques qu'il rencontre.

4.2.2 D'origine berbère, d'appartenance à la Terre et attaché au Québec

Sachant que cela demeure utopique, Mehdi souhaiterait être un citoyen du monde où les peuples constatant leur interdépendance auraient une volonté de bonheur commun sans toutefois perdre leurs particularités culturelles ni les inculquer de force. Ainsi, il n'accorde pas de valeur supérieure à aucun territoire dans son identité bien qu'il comprend que l'appartenance nationale demeure significative pour d'autres : « Je suis tellement pour la globalisation. [...] Je suis désolé, mais j'aimerais tellement que ça n'existe plus ça [les identités nationales], mais c'est difficile, on n'y arrivera peut-être jamais, mais en tout cas. Mais non, j'aimerais bien dire Terre, mais ça ne marche pas, ce n'est pas suffisant. » Il préfère agir selon une vision globale, écologique et humaine dans le lieu où il habite, peu importe s'il y appartient ou pas.

Pour lui, l'Algérie ne représente que son pays natal. Il ne voudrait d'ailleurs pas y retourner, peiné par la réalité qu'il y a découverte durant l'université. Il prend alors conscience des injustices sociales et il est dérouteré de voir le peuple terrorisé et réduit à la pauvreté par ses dirigeants.

Ç'a été, je pense, décisif dans le fond. Ça m'a complètement dégoûté de mon pays natal. [...] Donc pour moi qui suis autochtone, ça me fait de la peine de voir mon pays, très riche, autant sur le plan culturel que sur le plan des ressources, être réduit à, le peuple être réduit à la pauvreté.

Son origine autochtone explique qu'il « garde quand même un attachement » à ce territoire, se manifestant par la conscience de ses richesses culturelles et naturelles, mais également par son amour du désert. C'est l'endroit qu'il préfère au monde, donnant l'occasion de se

découvrir davantage comme personne en n'étant pas entouré de superflu. « Je pense que c'était un de mes plus beaux instants de ma vie. Il y avait moi, pis l'horizon, pis j'étais sur une pierre, on dirait que ça me suffisait. Voilà, c'était peut-être le vide, pis le silence aussi. » Lieu apaisant, il ressent le besoin d'y retourner.

Bien qu'il ne s'identifie à aucun pays, il se sent appartenir au peuple berbère, la culture d'où il émerge. Il constate une contradiction bizarre entre l'obligation qu'il ressent à ne pas cacher son origine et son désir de globalité :

Il n'y aurait pas eu ce besoin que ma culture, que ma langue soient reconnues, je pense que je m'en foutrais d'où je viens. Mais ce n'est pas le cas hein, c'est loin d'être le cas. Et du coup, ben oui, j'ai ce sentiment d'appartenance-là, mais j'aurais tellement aimé grandir et ne pas avoir à me rappeler que je suis d'une telle origine. Parce que c'est un peuple et une culture qui sont vouées à disparaître. Donc il y a quand même une contradiction. En même temps je veux que l'identité, finalement, de mon peuple d'origine perdure, mais en même temps, je voudrais que tout le monde soit pareil.

Mehdi juge triste que son appartenance n'influence pas ses habitudes quotidiennes ou ses implications sociales, tout en ayant honte d'avoir failli à sa promesse en rapportant de ses voyages des objets berbères. Signifiant une acceptation plus grande de ses propres origines, ce geste lui permet toutefois de constater qu'il progresse dans la conciliation de son identité berbère avec la culture québécoise.

Pour Mehdi, l'appartenance diffère de l'attachement : il ne sera jamais Québécois, malgré qu'il se sente à l'aise et épanoui chez ce peuple et qu'il aime sa culture. Il a beau ressentir beaucoup de plaisir lorsqu'il participe à des activités d'ici, reproduire dans son quotidien les pratiques qu'il apprécie et trouver des rapprochements entre le vécu des ancêtres berbères et celui des Canadiens français, le folklore et la langue du Québec ne deviendront jamais « les siens ». Il est conscient que son apport au pays sera moindre que celui de ses futurs enfants, dont il ne doute aucunement de l'intégration à la culture québécoise, rassuré de voir que ses collègues immigrants de deuxième génération sont autant Québécois que les autres. N'ayant pas encore obtenu sa citoyenneté, Mehdi ne se sent pas légitime de donner son opinion publiquement lors d'événements politiques, quoiqu'il connaisse son devoir de prendre

position sur des sujets dont il vit les conséquences. Il prend sa place autrement, en s'impliquant dans la communauté par des gestes plus simples.

Enfin, Mehdi explique qu'il se sent appartenir à un territoire à partir du moment où il en rêve dans ses souvenirs comme d'un lieu commun, par exemple sa deuxième maison familiale en Algérie, incertain toutefois s'il s'agit vraiment d'appartenance. Au Québec, c'est à l'ensemble de l'Est-du-Québec qu'il se sent appartenir, connaissant bien cette région. Différent du reste de la province, ce territoire évoque pour lui l'espoir, incarné par des jeunes qui y perçoivent des possibilités de développement et qui dynamisent le milieu. Il se voit entouré de personnes ouvertes partageant sa conception du monde, ne sachant pas s'il s'est retrouvé parmi eux par chance ou par choix, n'ayant jamais rencontré de tels groupes auparavant. Néanmoins, il perçoit ici une possibilité plus grande qu'ailleurs de construire un projet commun à petite échelle.

4.3 Récit de Lucie : le Québec, lieu de révélation de soi et de construction

Lucie a toujours été attirée par l'ailleurs ; ses voyages et la rencontre de la diversité culturelle représentent à ses yeux des expériences de vie transformatrices et « l'opportunité de [se] faire une place quelque part ». Fuyant un malaise latent qu'elle ressent en France, chaque départ devient l'occasion de trouver une nouvelle terre d'accueil dans laquelle s'enraciner, encouragée par l'impression de « fitter facilement » dans les milieux qu'elle visite : « [...] que les gens m'accueillent à bras ouverts, je me sens avec un petit sentiment de miniappartenance. Je me sens accueillie, intégrée. » Pourtant, elle décide d'entreprendre une deuxième maîtrise dans une autre région de son pays, à la recherche d'un coin de terre qui lui va. Ce sera en vain. Étouffée par la peur de ne pouvoir terminer sa maîtrise et saturée par la culture ambiante du jugement, elle voit l'opportunité de faire un stage au Québec comme une bouffée d'air temporaire pour terminer sa maîtrise.

Ayant grandi au bord de la mer, Lucie se sent bien dès son arrivée à Rimouski, surprise par la qualité de vie qu'elle y trouve et la possibilité de respirer auprès du fleuve. Elle est

chamboulée mais rejointe par l'approche humaine qu'elle constate dans la culture relationnelle des Québécois, empreinte d'ouverture, d'accueil et d'expressions langagières valorisantes. Les yeux grands ouverts, elle a l'intuition d'avoir beaucoup à vivre ici : « J'ai à apprendre, et à prendre, et c'est pour moi, là. C'est moi qui me paye cette expérience-là, et c'est pour moi, et je vais en profiter. C'est un peu dans le côté *carpe diem*, pis c'est maintenant que [je] le vis [...]. » Dépaysée par l'influence de la culture anglo-saxonne sur les mœurs d'ici, elle fréquente un groupe d'amis français dont la présence est rassurante, auprès de qui elle se sent « un peu chez [elle], mais dans un ailleurs, dans un autre monde, le monde québécois. »

Revient rapidement un blocage relativement à ses études et le sentiment d'être dans un trou. Pour contrer sa souffrance, elle décide de mettre un terme à sa vie scolaire et de repartir en France passer à autre chose. Cependant, durant les semaines avant son départ, elle s'enracine un peu plus dans la province, vivant une relation amoureuse intense et passionnée avec un Québécois, voyant sa communication s'améliorer avec les locaux et prenant conscience de son déchirement à quitter un environnement qui la relie à son âme et où elle se sent vivre :

C'est comme si vraiment j'avais trouvé une pépite d'or, pis qu'il fallait que je reste avec elle, ou que j'en fasse quelque chose là où elle était. C'est comme si je partais, [mais] que je savais qu'elle était là. Elle m'appelait pis je partais. Pis non, tsé!

Lucie vit un fort conflit entre son désir de rester et l'absence de raisons officielles pour légitimer sa présence. Elle se sent toute petite et vide à l'idée de retrouver le malaise ressenti dans son pays d'origine, mais elle se rend à Montréal prendre l'avion, la France étant « quand même [son] pays ». Finalement, incapable d'avancer plus loin au moment d'entrer dans l'autobus vers l'aéroport, elle décide de rester ici pour saisir la chance de grandir dans un ailleurs qui lui apporte la paix. Le courage d'écouter son corps et son cœur représente pour la jeune femme le geste le plus beau de sa vie, une décision qui provoque par la suite un sentiment de clarté et de mouvement. Certaine que son choix est le bon et qu'elle pourra donner une « vraie vie, une vraie couleur » à son passage ici, elle décide de reprendre sa maîtrise, réussit à la terminer avec de l'aide, se trouve un emploi dans l'organisme qui l'a aidé à dépasser sa peur de l'échec académique et vit une deuxième histoire d'amour. Lucie est

surprise par l'enchaînement étonnant de ses expériences, le Québec représentant le lieu inattendu où elle a l'intuition de pouvoir rencontrer son destin.

Après trois ans à Rimouski, Lucie part en voyage au Mali et se laisse emporter par une relation amoureuse avec un homme qui la fascine et qui remet en question sa place au Québec : « Est-ce que ma vie n'est pas en Afrique? » Toutefois, elle tombe malade après son séjour, et ne constatant aucun soutien de sa famille ou de ses amis en France, elle est impatiente à l'idée de retrouver sa vie d'ici. C'est à son retour qu'elle constate la profondeur de son bien-être au Québec : « [...] C'est là où wow ! Je suis chez moi, tsé, je suis chez moi ! Là, je l'ai senti, là je l'ai senti le sentiment d'appartenance. C'était comme si je le vivais pour la première fois, là, vraiment. »

À ce moment, Lucie prend conscience de l'importance de choisir un lieu d'enracinement pour éviter d'être prise dans de souffrantes remises en question de sa place : « Et c'est angoissant, c'est anxigène, c'est tout à fait, c'est très déstabilisant. Pis l'insécurité, à chaque fois je me la mets. Je m'impose une insécurité, parce que je me déracine, je m'enracine, je me déracine. » Cette fois, elle choisit de demeurer au Québec, appréciant son côté multiculturel et constatant qu'elle ne peut avoir plusieurs racines. S'il implique le deuil de l'ailleurs, faire un choix représente aussi un engagement envers elle-même à explorer ce qui se trouve dans sa propre réalité et à s'en satisfaire : « Pis pourquoi fuir quand on est bien quelque part ? [...] Ceci dit, la fuite c'est un peu la survie. Pour approfondir, [c'est] comme si je me mettais en mode vie, là. » En demeurant ici, elle peut se projeter et construire ce qu'elle veut au plus profond d'elle.

4.3.1 L'amour et la rencontre en profondeur de l'Autre

Avide de passion et d'expériences enrichissantes, Lucie perçoit les relations amoureuses comme indissociables du voyage. L'intimité et la profondeur de ces relations, autant sur le plan physique qu'intellectuel, lui permettent d'approfondir ses connaissances sur l'être humain, mais aussi sur la culture ambiante, dont elle peut s'enrichir pour éventuellement en

faire partie. La présence de son copain québécois actuel répond à son besoin de se raccrocher à quelqu'un d'un lien fort qui la garde en équilibre affectif. À travers sa relation avec lui, elle entrevoit la possibilité de construire sa propre famille pour enrayer son impression actuelle de flotter, ne gardant aucun lien avec ses proches en France :

[...] c'est chouette quand même de pouvoir avoir une famille comme [la sienne], et tsé, d'aller chez [eux], tsé d'avoir un recours, pis de ne pas être complètement perdue. Ça m'a vraiment mis face à moi-même en me disant : « mais tsé, je ne me sens tellement pas appartenir à ma famille » [...] Mais, vraiment un coup de cafard, j'ai comme un peu pleuré. Et je me suis aussi dit, « tsé je suis au Québec pis j'ai tellement tout à construire là-dessus, là. »

Lucie constate qu'elle a peu de vrais amis, se détachant de la majorité de ses connaissances en France avec qui elle ne trouve plus rien à dire quand elle les retrouve là-bas. Elle trouve non évident le maintien des relations à distance, ayant de la difficulté à relancer les gens par courriel. De plus, elle trouve difficile de nouer des relations profondes avec les Québécois bien qu'elle aime leur présence. S'attendant à beaucoup de chaleur et d'accessibilité de leur part, elle est déçue de constater qu'elle ne peut se faire d'amis durables malgré les interactions très familières et très proches avec eux lors des premières rencontres. Appréciant l'indépendance et la stabilité affective des gens d'ici, elle est troublée toutefois par le manque d'engagement interpersonnel après la mise à nue spontanée et naturelle des interlocuteurs. Par exemple, elle demeure dans l'incompréhension quand elle revoit une femme qui ne la replace aucunement, bien que Lucie ait partagé avec elle une discussion pourtant très intime lors d'une soirée. De plus, il lui arrive souvent de rencontrer des personnes qui l'allument et à qui elle offre de se revoir dans un autre contexte qu'une fête, ces derniers lui faisant toutefois comprendre que son besoin d'approfondir la relation n'est pas réciproque. Tandis qu'auparavant elle se bloquait automatiquement devant un refus, elle essaie maintenant de relancer la personne via téléphone, courriel ou Facebook, sans insister et sans se faire d'attentes. Bien qu'elle sorte ponctuellement avec des étudiants étrangers dont le parcours commun favorise la compréhension mutuelle, elle investit moins dans ces relations pour éviter l'épreuve que représente leur départ éventuel.

Malgré tout, Lucie identifie quelques personnes de son quotidien qu'elle juge importantes, notamment la femme auprès de qui elle était venue chercher du soutien pour terminer sa maîtrise, qui est maintenant sa patronne et qui occupe aussi le rôle de mère et de meilleure amie dans sa vie. Cette personne est un pilier dans son expérience au Québec, une figure de soutien qui lui permet de trouver ses repères identitaires et qui contribue à sa décision de rester ici. Lucie peut compter sur sa présence fidèle et valorise beaucoup la relation mère-fille idéale et transparente qu'elles ont construite ensemble, bien que leur différence d'âge rende toutefois délicat le partage de certaines de ses préoccupations.

Elle compte aussi sur la vraie amitié d'un compatriote qui l'a soutenue dans les moments les plus durs, suivant mutuellement leurs parcours et leur évolution depuis leur arrivée presque simultanée au Québec. Elle aime qu'il accueille la personne qu'elle est maintenant sans faire référence à son passé. De plus, elle perçoit que leur nationalité commune favorise une compréhension réciproque de leurs expériences du quotidien et des discussions sans retenue. Lucie garde également des contacts ponctuels avec ses vraies amies en France, avec qui la profondeur est immédiate. Bien que la distance change leur relation, elle a confiance dans leur disponibilité et leur amitié. Témoins des moments clés de son histoire passée, ses amies demeurent l'unique cordon ombilical entre elle et la France et lui apportent une meilleure connaissance d'elle-même :

Elles me ramènent aussi un peu à mon passé, qui peut être un peu dérangeant j'avoue des fois, mais ça me reconnecte un petit peu à moi, un peu à avant, pis à moi ce que je deviens. Pis malgré tout, ça me rappelle ma vie en France, c'est ça. [...] Ça m'apporte le lien avec ma vie d'avant, en France, quand j'étais jeune. Ça, c'est important. L'identité c'est important.

Les interactions ludiques et plaisantes que Lucie vit quotidiennement avec des enfants du préscolaire dans le cadre de son travail lui apportent une lumière et un bien-être significatifs : « [...] j'en vois trois cents là dans ma semaine, pis à chaque fois, ils me font dire que je suis bien ici. Ils me font dire que là je suis à ma place, pis que c'est avec les enfants que je dois être. » Devant adapter son langage pour qu'ils la comprennent, elle est plongée à leur contact dans ce que serait sa vie avec des enfants ici, et ils lui reflètent une image qu'elle veut pour

ses propres enfants. Même son de cloche auprès des enseignantes, figures de l'institution scolaire dont elle n'est jamais déçue et qui accueillent avec ouverture et chaleur sa présence. L'éducation étant une valeur importante à ses yeux, sa sérénité et sa confiance envers l'école québécoise, qui contrastent avec son amertume du système académique français, l'encouragent à s'enraciner ici.

Enfin, Lucie aimerait avoir plus de personnes dans sa vie et souhaite pour le futur se sentir entourée d'amis proches, fiables et importants qu'elle pourrait accueillir dans sa maison. Se considérant comme une personne très relationnelle, elle accorde de la valeur au caractère unique de chaque relation et souhaiterait développer des amitiés ou des relations de travail profondes, respectueuses et authentiques :

- C'est sûr que tout le monde veut être avec des gens avec lesquels ils se sentent bien, mais moi je vois vraiment des relations interpersonnelles de qualité. Pas beaucoup, mais tsé, vraiment, qui m'apportent. Qui m'apportent beaucoup pis qui résonnent, ou qui font écho à ce que je suis et dans lesquelles je puisse m'épanouir et m'identifier. Des gens comme, tsé, je ne veux pas dire comme moi, mais
- À ton image
- Oui, un peu à mon image, qui rejoignent ma sensibilité, puis une compréhension aussi.

Elle sent que c'est possible au Québec de trouver cela, voyant que « ça clique » avec plusieurs personnes.

4.3.2 Une appartenance au Québec en émergence dans un chez-soi rimouskois

Lucie ne se retrouve pas dans le peuple français ni dans sa famille, attribuant ce manque de lien à la relation conflictuelle qui les oppose :

[...] je trouve que le sentiment d'appartenance, c'est beaucoup [le] rapport à la famille. Et ma famille étant très scabreuse, je n'ai jamais trop ressenti le sentiment d'appartenance,

donc il a fallu que je me le fabrique, effectivement. Et, la manière dont quelque part je l'ai construit, là, c'est beaucoup [à travers] les gens.

Selon elle, la nature de l'appartenance est propre à chaque personne et la sienne est fondée sur les valeurs humaines et l'absence de jugements qu'elle perçoit dans la dimension relationnelle de la culture québécoise. Pourtant, elle ne peut renier ses racines françaises et identifie plusieurs valeurs caractéristiques de ses origines, qui font partie d'elle et dont elle ne veut pas se départir, comme le raffinement culinaire, l'esprit critique, le chic vestimentaire. D'ailleurs, elle se surprend à éprouver un sentiment de chez soi devant le romantisme parisien qu'elle retrouve dans un film : « C'est ma France! »

Lucie se sent de plus en plus québécoise, voyant son appartenance comme un processus d'acculturation beau et lumineux dans lequel elle doit créer sa place pour que son être fasse partie de la société. Cela se passe entre autres par la langue : « Je me *québécoise*, et d'autant plus depuis que je travaille, parce que je suis tout le temps avec des Québécois. [...] La langue québécoise, je l'aime vraiment là. Je pense que j'ai un peu pogné l'accent d'ailleurs. Ça me manque, le québécois, quand je pars en France. » Les procédures d'immigration dont elle fait l'expérience participent également à l'évolution de son appartenance. Ce dernier n'est pas toujours fort, Lucie se sentant sur un siège éjectable depuis que le gouvernement a refusé sa demande d'un visa temporaire pour trois ans, sans égard à sa volonté de rester, son application au travail et ses efforts pour trouver sa place malgré les différences culturelles.

[...] c'est dur parce qu'on te renvoie au fait que tu n'es pas dans ton pays, on te renvoie au fait que tu passes après les autres, tsé. [...] Je ne veux pas piquer la place d'un Québécois, tsé. Je veux travailler avec, pis tsé, je veux juste avoir ma place, une place. Tsé, le rôle de la place dans un processus d'immigration, même dans les rapports comme interpersonnels, la place. Est-ce que j'ai bien ma place? Est-ce que je suis bien à ma place? [...] Donc malgré tout ça, on peut te renvoyer chez toi, là où tu n'as juste pas envie d'être, là. Sauf que c'est chez toi, et que tu ne peux rien y faire, c'est chez toi. Sauf que non, non, moi je ne suis plus chez nous, là, en France. C'est ça le problème.

Lucie attend avec impatience la réponse de sa demande de résidence permanente. Elle est résolue à l'obtenir, convaincue d'avoir sa place au Québec dont la culture correspond à sa

personne. Pour consolider cette place et y donner de la valeur, elle est motivée à cultiver sa différence. Ainsi, elle peut apporter dans ses relations interpersonnelles et dans son travail une couleur subtile propre à ses expériences, enrichissant par le fait même la culture d'ici. Malgré les enjeux administratifs, sa double identité est une richesse qui fait partie d'elle : « Je veux pouvoir naviguer entre les deux. Qu'on ne m'enlève jamais cette double identité-là, s'il vous plaît. Mais c'est trop intéressant, pis c'est une liberté. Et je le vis, là. » Elle lui permet de développer avec le temps un regard plus objectif sur ses compatriotes et d'apprécier la beauté de son pays natal, libérée de ses expériences antérieures.

Oubliant trop souvent que l'immigration implique une dure reconstruction à zéro, elle prend conscience en racontant son histoire qu'elle vit un processus de changement de son sentiment d'identification. Constatant son besoin de se sentir appartenir, elle met en place des éléments de son quotidien pour le combler progressivement. Par l'usage de certains mots lors de son témoignage, elle se rend compte que son rapport au Québec et sa maturité personnelle se développent :

Merci à toi, parce que ça replace des choses. Parce que je suis dans un processus aussi de travail personnel, j'essaie de m'affranchir des choses que j'ai intériorisées qui ne sont pas reliées à mon âme. Pis tsé, j'essaie d'être reliée à mon âme vraiment. Ça retrace aussi l'histoire, pis ça m'apprend des choses sur moi encore.

De voir ses rencontres et ses expériences lui confirmer que le milieu ambiant est harmonieux avec sa personne la libère et lui fait du bien. Par exemple, son entrée dans le monde du travail la réconcilie avec l'école et lui donne espoir qu'elle pourra réaliser ici une révolution scolaire à son échelle. L'amour que lui réservent ses collègues et le fait d'obtenir son propre bureau jouent aussi un rôle important dans son sentiment d'appartenance, lui confirmant qu'elle est une membre à part entière de son équipe et qu'elle leur apporte quelque chose :

Tsé, j'avais besoin de mon bureau, parce que j'étais comme sans bureau fixe là, [rire] je peux dire ça comme ça. Pis je me suis bataillée, ma collègue aussi s'est bataillée pour que je puisse avoir vraiment un bureau. Pis une fois que je l'ai eu, c'était vraiment libérateur. Tsé en me disant : « OK, là je suis installée ». Là, c'est comme une partie de moi, une partie de mon identité qui est scellée un petit peu dans ce bureau-là. Un repère.

Pour Lucie, le Québec est un « grand personnage » un peu abstrait véhiculant une culture commune à sa population provoquant chez elle un sentiment de bien-être qu'elle retrouve partout dans la province. Rimouski représente plutôt à ses yeux un coin de terre qui lui convient, un chez soi familier où elle se réalise en bâtissant son nid et des relations à petite échelle : « Rimouski, j'ai envie de te dire [que] je vois ça comme ma ville, tsé ? Là où je construis, là où je me construis. C'est comme un lieu qui me permet d'être vraiment. Tsé, dans le concret, là. » Elle apprécie la proximité de plusieurs endroits qui lui permettent de « trouver son petit bonheur » et d'être connectée à elle-même. Elle décrit sa contemplation du fleuve et de la nature lors de ballades de ressourcement, l'ambiance populaire d'un café où elle aime observer discrètement les gens et leur accent, ou encore les lieux où se trouve un piano dont elle joue avec confiance, se laissant emporter par la musique dans un mouvement qui lui permet d'exister, de se faire entendre et d'entrer en contact naturellement avec ses auditeurs québécois. Bien qu'il existe encore peu d'endroits où elle se sent vraiment chez elle, Lucie trouve important ces lieux pour soi où elle est à sa place « à la base ». Ils apaisent l'insécurité de la migration et sa peur de retomber dans la fuite.

4.3.3 La suite ...

Trois semaines après l'entretien, Lucie nous écrit pour nous annoncer son expulsion du Canada, n'ayant pas pu obtenir sa résidence permanente avant l'échéance de son permis de travail. Indignée par sa situation et fatiguée de son processus d'immigration coûteux et chaotique, elle retourne en France attendre avec persévérance. Cinq mois plus tard, nous reprenons contact avec elle pour valider ce récit et recevoir des nouvelles de la participante. Bien qu'elle ait perdu son emploi, Lucie a pu conserver son appartement et sa voiture malgré son absence, symboles de son enracinement à Rimouski indispensables pour sa santé psychologique. De plus, elle a obtenu un contrat à distance lui donnant l'occasion d'écrire un livre sur le projet qu'elle coordonnait, publication qui représente la première partie d'elle qu'elle apporte au Québec.

Elle écrit vivre une grande insécurité financière et professionnelle difficile à vivre rendue près de la trentaine, surtout que son absence de diplôme québécois lui donne l'impression de ne rentrer dans aucune « case » sur le marché du travail. Toutefois, elle obtient finalement sa permanence avec une joie intense. Soulagée automatiquement de ses insécurités, elle est prête à persévérer maintenant qu'elle n'a plus à porter le poids de sa légitimité au Québec : « À moi maintenant de prendre la place que je désire prendre, on m'y autorise. Je ne me sens plus du tout sur un siège éjectable. J'ai une place à prendre au Québec !!! » Ne plus être en attente génère un grand effet symbolique sur elle, lui permettant d'investir dans du matériel à Rimouski, favorisant une implication sans frein dans son milieu et modifiant sa perception de sa vie passée et de sa relation à sa famille.

En effet, son séjour en France lui permet de reconnaître le soutien de ses proches, sur qui elle tient maintenant un discours modéré et affectueux et sur qui elle porte un regard optimiste qui n'est pas étranger avec la paix intérieure qu'elle ressent depuis son « acculturation québécoise » :

Je trouve vraiment et avec une profonde honnêteté que l'approche humaine des québécois [sic] [...] a imprégné mon être entier et l'a révélé. Je me sens apaisée, beaucoup plus reliée à mon âme. Je me bagarre beaucoup moins et ô combien en France, on se bagarre sans arrêt.

Elle ne se sent plus en fuite de son pays natal, reconnaissant qu'il représente sa vie passée. Elle choisit toutefois le Québec pour son futur, ne pouvant remettre en question les liens d'amour et d'amitié qu'elle a laissés là-bas. Enfin, elle ne veut plus que les hommes demeurent une béquille à son intégration, confiante en elle. Son visa permanent arrive à point : après s'être construite intérieurement, elle peut passer à son développement professionnel et matériel. « J'avance dans la direction que je désire prendre ! Avec des dizaines d'obstacles, mais d'une cohérence assez sublime ... »

4.4 Récit de Chan et Yi : une vie simple à savourer peu importe le lieu

Couple d'origine chinoise, Chan et Yi ont un parcours de migration marqué par la mobilité depuis bien avant leur venue au Canada. En Chine, ils déménagent dans plusieurs villes et provinces selon leur besoin de changement professionnel, la conjoncture économique et leurs études leur permettant d'accéder facilement aux postes qu'ils convoitent. Or, obtenir une qualité de vie normale est problématique pour eux, trouvant complexes les relations sociales et difficile l'accès à un bel environnement dû à la surpopulation. Ils immigrèrent alors au Canada dans l'objectif de gagner leur pain normalement et de pouvoir profiter d'une vie simple. Pour Chan, ce mouvement est à l'image d'une étape d'un parcours scolaire, un passage commun vers une destination inconnue, mais certaine : *« For the economic [aspect], it's really a big big project, but for us, there's no special reason [to move to Canada]. Just like [when] you graduate from daycare, then you go to another school [rrire]. After you graduate, you don't know where you go, but for sure, you'll go somewhere. »*

Une fois arrivé au Québec, le couple constate qu'ils ont peu de chance d'obtenir un emploi dans leur domaine dont le marché est rare au Canada. Connaissant l'histoire d'amis immigrants devant retourner aux études ou occuper des postes inférieurs malgré leurs aptitudes, ils décident de changer de profession. Contrairement en Chine, ils perçoivent qu'ici, ce sont plutôt les emplois qui les adoptent et qui influencent leur parcours de migration. Devant cette situation, Yi ressent de l'injustice qui se transforme rapidement en paix à l'idée que ce n'est pas eux qui planifient leur vie. En six ans, ils passent de la ville, où ils font du travail administratif au salaire minimum, à la banlieue, où ils achètent leur premier commerce et où naît leur enfant, puis à la campagne, où ils achètent un commerce plus adapté au rythme familial. Ils plieront bagage à nouveau pour un village dans les Prairies à la recherche d'une nouvelle vie. Toutefois, l'horaire du restaurant dont ils sont propriétaires n'est pas adéquat pour la famille, et ils repartent en quête d'un lieu idéal où s'installer. Ils accumulent de l'information par Internet sur des villes en région, estimant que les probabilités d'affaires y sont plus grandes et que les renseignements sont plus facilement accessibles. Puis, la famille visite le pays d'est en ouest avant de s'installer à Rimouski, ville d'une grandeur parfaite où un commerce à bon prix les attend.

Le couple est ambivalent par rapport à leurs expériences nombreuses de déménagement ; bien que l'idée de bouger était excitante auparavant, ils constatent leur fatigue depuis un an. Même s'ils sont heureux de connaître de nouveaux endroits par la mobilité et s'ils trouvent naturel, pour eux comme pour d'autres immigrants qu'ils connaissent, de vivre dans plusieurs villes, la présence d'un enfant rend les départs moins spontanés. Arrivés depuis 6 mois à Rimouski, ils souhaitent y rester pour permettre à leur jeune fils de trouver ses racines et de développer des relations profondes avec des amis d'enfance. En tant que parents ne sachant pas eux-mêmes d'où ils viennent, ils souhaitent savoir quoi lui répondre quand il leur demandera quelle est son origine. Chan et Yi savent toutefois qu'ils repartiront une fois que l'enfant aura grandi.

4.4.1 Un quotidien partagé entre les connaissances et la famille

Avec leur commerce, les deux adultes ont à rencontrer beaucoup de clients, formant la majorité des interactions interpersonnelles qu'ils ont à l'extérieur de leur famille nucléaire. Bien qu'ils trouvent les Canadiens très sympathiques et très compréhensifs de leur niveau débutant de français, ils trouvent difficile de nouer de nouvelles relations aussi profondes qu'avec leurs amis d'enfance, leurs départs fréquents leur laissant peu de temps pour devenir familiers avec des gens. Ils distinguent les connaissances à qui ils disent bonjour des amis à qui demander de l'aide ou avec qui avoir des discussions intimes et se font peu d'attentes quant à leur vie amicale. Ainsi, ils apprécient ceux qu'ils ont et souhaiteraient plus de proximité quoiqu'ils sentent que ce soit impossible à leur âge comme immigrant.

Ils peuvent toutefois compter sur le soutien d'un ami rencontré dans les Prairies qu'ils accueillait justement au moment de l'entrevue. Yi garde également contact avec de bons camarades par Internet ou par téléphone, la majorité provenant de son enfance. Avec eux, il peut assouvir son besoin de parler : ils discutent de tout, naturellement et sans rien prétendre. Ces gens dont il a besoin et à qui il pense lui manquent, ce qui l'empêche de se sentir comme chez lui là où il vit. Le couple communique également avec leurs parents restés à l'étranger, mais se limite à parler de ce qui va bien dans leur quotidien, connaissant la tendance de leurs

proches à s'inquiéter du moment qu'ils en disent trop ou pas assez. De toute façon, Chan ne sent pas qu'elle pourrait obtenir leur soutien à distance. La relation avec eux est complexe : Yi mentionne la tristesse de ses parents à les voir partir, mais ne souhaite pas en dire davantage.

La majorité des connaissances qu'ils fréquentent sont des Canadiens, ayant peu rencontré de Chinois s'installant en région comme eux. Ils constatent de grandes différences entre leur culture orientale et celle d'ici, notamment à travers les comportements individualistes des locaux. Ils sont marqués de voir des familles dont les membres payent chacun leur facture ou de voir leur locataire retourner dormir dans sa chambre lors d'un dégât d'eau dans leur maison. Malgré leur incompréhension, ils ne sont plus surpris par ces gestes différents et les respectent : il ne sert à rien de juger les coutumes et ils n'ont pas à changer celles d'ici. En présence de compatriotes toutefois, ils en profitent pour agir selon leurs valeurs.

4.4.2 Des racines à la carte d'identité : une identité complexe, mais non problématique

Le couple trouve difficile de nommer des endroits importants dans leur vie. D'abord, plusieurs lieux visités gardent un sens spécial à leurs yeux, notamment en lien avec la beauté prenante, époustouflante et inattendue des paysages. Yi essaie d'exprimer le sentiment indescriptible, mais fort qui l'a pris au cœur devant les montagnes rocheuses, telle une grande bouffée d'air. Il se sent privilégié d'avoir vécu de telles expériences et voudrait toujours voyager pour avoir la chance de revoir de telles scènes. Selon Chan, l'accessibilité à la nature serait ainsi l'aspect le plus important pour eux au Canada, pouvant facilement s'y déplacer pour y trouver du bien-être quand leur moral décline. C'est en région particulièrement qu'ils apprennent à respecter la nature dont ils se sentent faire partie, réalisant par le fait même la vulnérabilité de l'être humain.

Ensuite, ils jugent difficile, voire impossible, de trouver des lieux ou des groupes auxquels ils se sentent appartenir, n'ayant pas l'occasion comme immigrants de première génération de bâtir des relations durables :

C – [...] *it's very hard to make friends like from childhood. No matter how nice people treat you, that's just the society. Not really deep relation. [...] It's hard. That's why we want to fit in one place, [to] give [some to] the kid.*

Y – *For all the first immigration, [it's the same thing]. Nobody can change that. I think maybe your father or your grandfather [that was first immigrant here], they can understand us.*

Ils ne se sentent appartenir ni à ici, ni à là-bas, et ne sont reconnus ni comme « vrais » Canadiens, ni comme « vrais » Chinois par leurs compatriotes.

Toutefois, obtenir la citoyenneté canadienne (et perdre automatiquement la chinoise) ne représente pas un enjeu identitaire problématique pour Chan, qui y est insensible et n'y pense pas :

C- *It's not too much a challenge, it's just like that. You change the place, you change the passport. [...] Most [of the immigrants], they have a problem with identification, but we don't.*

Y – *Nothing is different, it's not a big difference. It's just our life!*

Étant habituée à obtenir une nouvelle carte d'identité selon les provinces où ils habitaient en Chine, Chan sait qu'elle demeure la même personne peu importe son passeport, ce dernier représentant la reconnaissance politique de son droit à vivre sur un territoire, la partie extérieure de son identité.

Ainsi, le lieu où ils habitent ne représente pas une grande différence pour eux, les défis de l'immigration demeurant les mêmes partout et leur respect et leur intérêt des différences culturelles facilitant leur appréciation de chaque ville. « *Almost every place is the same place for us [...] There's no memory here. Every place is a new place.* » Ils ne ressentent donc pas d'attachement envers une ville plus qu'une autre, aucune n'étant aussi importante que leur ville d'origine, mais toutes ayant le potentiel de devenir leur chez-soi. Ils considèrent avoir une place à eux ici, bien qu'elle se trouve plus à l'ouest et qu'elle soit temporaire.

Pour le couple, il est important de connaître les lieux et les habitants d'un pays pour en faire partie, et ils considèrent en avoir appris beaucoup sur ses différentes communautés lors de leurs déménagements. Chan se sent Canadienne : elle est fière des services courtois et rapides qu'elle reçoit du gouvernement ainsi que des coutumes d'ici. Elle est contente que la recherche s'intéresse à l'opinion des immigrants sur leur environnement, qui ne peuvent rester dans leur coin s'ils veulent faire partie de la société.

Pourtant, l'identité « réelle » n'est pas composée que de leur citoyenneté et est plus complexe à saisir. La Chine demeure leur racine, qui correspond pour Yi à l'image immuable de son enfance, qui n'existe plus que dans son cœur et ses souvenirs. Son village d'origine, où ses ancêtres et lui-même ont grandi, demeure significatif et lui rappelle l'enfance, une période de beauté servant de fondation à sa personnalité, sa façon de penser et ses valeurs. Quant à sa femme, elle ne garde pas de souvenirs particulièrement heureux de son village d'origine, ses parents étant eux-mêmes immigrants. Selon elle, un endroit devient un chez soi après être resté longtemps à la même place. Même si c'est ce qu'elle souhaite fournir à son fils, elle est consciente que sa réalité sera différente des autres par le manque de famille autour de lui : « [...] *It's just [him who] live here. [...] So you can't change it! [rire] His relationships are in China. He can make friends here, make family here, but it's quite complex.* » Ils trouvent important de parler chinois à la maison pour qu'elle demeure sa langue plus tard et souhaitent également lui transmettre des valeurs chinoises comme le partage et la proximité interpersonnelle. Ainsi, donner un chez-soi à leur fils durant son enfance semble primordial pour les parents : il favorise l'établissement de relations durables et la transmission de racines culturelles malgré qu'ils peuvent trouver cela ardu dans le contexte individualiste d'ici.

4.5 Récit de Diana : Rester en région par amour malgré les épreuves

Femme appréciant le changement, Diana fait une pause dans sa carrière en Amérique Centrale pour partir provisoirement étudier l'Anglais au Canada et y connaître la beauté des saisons. Dans une métropole de l'Ontario, elle découvre une nouvelle indépendance familiale qui lui plaît et elle s'y sent elle-même, très occupée à réaliser toutes les activités qu'elle

désire. Le bien-être qu'elle éprouve à être entourée d'amitiés profondes et à s'intégrer facilement à l'école puis sur le marché du travail l'encourage à rester une année supplémentaire, puis à demander sa résidence permanente. Elle décide de retourner auprès de sa famille qui lui manque pour recevoir la réponse, qui sera négative.

Bien que son pays d'origine la satisfasse et qu'elle y trouve beaucoup d'amour provenant de ses proches, Diana ressent une pression familiale à se marier et désire plutôt faire sa vie et continuer d'apprendre. Elle remplit donc une deuxième et ultime demande d'immigration, cette fois-ci dans la province du Québec, curieuse de mieux connaître sa langue et sa culture. Tranquille d'esprit pendant son attente, elle s'achète une maison et y vit de façon autonome, ce qui confronte les traditions parentales. Elle tombe également amoureuse d'un compatriote résidant justement au Québec depuis quelques années avec ses enfants, entretenant avec lui une relation à distance avant de finalement être reçue comme résidente permanente et de les rejoindre dans un village du Bas-Saint-Laurent.

Se retrouver dans ce lieu sans bien parler le français est une grosse épreuve pour Diana qui, malgré son désir de travailler, est confrontée à des portes fermées auprès des employeurs, non habitués aux étrangers. Découragée de voir ses réserves financières s'épuiser, elle est aussi ennuyée par le manque d'activités au village et demeure chez elle sans rien faire, impatiente. Elle trouve finalement un emploi à Rimouski, et après quelque temps, le couple y déménage. Son adaptation difficile et énergivore à la réalité de la région contraste grandement avec la qualité de vie qu'elle avait dans son pays d'origine ou en métropole, où il était facile d'obtenir un emploi et où son origine culturelle passait inaperçue. Au Bas-Saint-Laurent, elle est confrontée à de nombreuses barrières l'empêchant d'avancer sa vie : absence de ressources pour perfectionner son français, impossibilité d'obtenir de l'aide financière des banques ou du gouvernement, ces derniers la considérant à la charge de son conjoint, et absence de soutien dans sa recherche d'emploi. Au travail, elle vit également plusieurs situations d'injustice reliées à son statut d'immigrante, comme de se faire harceler par un collègue qui, dans son dos, l'appelle « Latina » de façon vulgaire ou, malgré ses efforts au travail pour prouver qu'elle vaut autant que son équipe, de se voir refuser une augmentation de salaire par un superviseur se trouvant déjà assez généreux de l'avoir embauchée. Enfin, tombant enceinte de

façon inattendue pendant sa probation pour un nouveau poste, elle se fait harceler par une collègue dépressive, mais ne reçoit aucun soutien de ses patrons, qui la renvoient de toute façon avant qu'elle n'obtienne sa permanence. En colère d'être exploitée par ses employeurs, elle n'ose toutefois pas dénoncer les injustices, passivité qu'elle regrette aujourd'hui :

Maintenant je pense : pourquoi je n'ai rien fait ? Pourquoi je n'ai rien fait ? [...] Mais tu as la peur, parce que tu es immigrante, je n'avais pas encore ma citoyenneté. [...] [je me disais qu'] ils allaient me mettre dehors si je mettais des problèmes ici. Ah, j'avais peur de tout, parce que tu n'es pas habituée à vivre des choses comme ça là. Je dis mon dieu, qu'est-ce que je fais? Mais je ne fais rien.

Bien qu'elle souhaite quitter la région depuis le début, elle persévère et assume sa décision de rester par amour de son mari. Ce dernier ne veut pas compromettre la sécurité financière qu'il peut offrir ici à ses enfants, ce qu'elle comprend. Son quotidien se stabilise finalement à la naissance de son fils il y a trois ans. Après son congé de maternité, elle obtient un emploi à temps plein qu'elle considère comme une récompense à ses efforts, malgré qu'il ne soit pas dans son domaine d'intérêt. Étant maintenant syndiquée, elle voit aussi les situations d'injustice s'arrêter. Toutefois, la lenteur pour atteindre cette situation et l'épuisement auquel cela a mené diminue sa satisfaction envers sa réussite. Elle perçoit son emploi comme un compromis temporaire répondant à ses besoins économiques plutôt que comme une source de dépassement. Elle n'est pas motivée à évoluer dans cette entreprise à long terme, fatiguée par sa vie sociale non satisfaisante ici.

Se sentant captive de Rimouski, ville trop calme ne pouvant combler son besoin de découverte culturelle, Diana ressent le besoin d'un changement. Les enfants les plus vieux étant partis à Québec poursuivre leurs études, le couple pense y déménager d'ici deux ans pour permettre au plus jeune de se rapprocher de ses frères et de grandir en se sentant entouré par une famille unie :

On ne veut pas qu'il vive comme juste seul dans la vie, non. Je veux vraiment, parce que moi-même si je suis loin, je suis comme très proche de ma famille, très proche de mes frères et de mes sœurs. Mon mari la même chose. Alors nous on veut qu'il aille ce lien fort là avec quelqu'un.

Ils espèrent trouver dans la capitale ce qui manque à leur bonheur actuel, notamment une vie sociale plus enrichissante qui lui permettrait de se sentir chez elle. Elle compte sur une dynamique différente en ville, envisageant une vie stable sans stress plus propice à établir de très bonnes relations. Elle visualise d'y réaliser davantage d'activités en famille qui leur permettrait de rencontrer de futurs amis ainsi que de se joindre à une communauté latine leur permettant de célébrer dans leur quotidien des traditions propres à leur pays. Elle cherche également un lieu plus ouvert aux immigrants pour ne plus avoir à subir de préjugés, ayant le sentiment que malgré ses efforts, elle aura à travailler toujours plus dur ici et que la ville n'est pas prête à recevoir des étrangers. D'ailleurs, elle trouvait important de participer à la recherche pour montrer à travers son parcours que les stéréotypes des locaux affirmant que les nouveaux arrivants profitent du système ne sont pas vrais.

Toutefois, le couple veut prendre le temps de déménager à un moment favorable, préférant la qualité de vie et la sécurité qu'ils offrent à leur fils en ce moment. Diana rêve de fonder son propre commerce, représentant une indépendance financière et une grande source d'épanouissement, et elle souhaite accumuler un plus grand capital avant de quitter. Devant l'incompréhension de ses proches face à son désir de quitter sa stabilité actuelle, elle leur répond que la recherche d'emploi ne lui fait pas peur et que la réunification de sa famille vaut le changement : « Pour moi, c'est très important les gens avec qui je suis bien, [...] ce n'est pas une maison qui va me donner [le sentiment que] : wow, je suis bien. Non. C'est les gens avec qui je suis. » Diana estime rester longtemps à Québec s'ils y déménagent, et dans l'idéal, voudrait trouver un emploi qui lui permettrait de retourner dans son pays d'origine un mois par année.

4.5.1 Vivre dans une bulle malgré des liens forts partout dans le monde

Diana interprète la tranquillité de sa vie à Rimouski comme une expérience qu'elle devait vivre pour fonder une famille unie et forte malgré les obstacles : « Moi j'aime beaucoup ma famille, j'aime beaucoup maintenant qu'est-ce que je vis avec mon fils, avec mon mari. Peut-être que j'avais besoin de ça, d'avoir une [vie plus relax]. » Elle développe avec eux une

relation profonde et harmonieuse et reconnaît l'important rôle de soutien que son mari a joué dans son parcours, l'encourageant à demeurer réaliste quand elle voulait quitter et à percevoir les avantages de leur situation.

Pour cette femme, de se trouver au quotidien avec des gens avec qui elle se sent à l'aise et en confiance est très important. Elle valorise la proximité avec sa famille et ses voisins qu'elle retrouve dans son pays d'origine, ces derniers pouvant tout connaître de sa vie. Elle y apprécie particulièrement la façon qu'ont les gens de se regrouper pour célébrer des anniversaires ou le climat relationnel chaleureux, marqué par les câlins, les encouragements et les salutations dans la rue : « C'est comme, ce n'est pas ton ami, mais c'est plaisant qu'il te dise bonjour, non ? Ce n'est pas [de la] reconnaissance. Je ne sais pas comment te dire. Tu te sens chez toi, simplement. »

Malgré sa facilité antérieure à créer des liens, Diana constate avec incompréhension son échec à nouer des relations fortes ici et à laisser sa trace sur des voisins ou des collègues. Elle ne se sent ni entourée ni soutenue par des gens en qui elle aurait assez confiance pour laisser son fils ou qu'elle aurait le réflexe d'appeler dans les moments difficiles. Elle raconte avec découragement la dureté de sa socialisation durant ses premières années au Québec, où à tous les jours on lui rappelait sa différence : son apparence physique suscitait des regards, elle ne se faisait pas comprendre dans les lieux publics, elle se faisait raccrocher au téléphone quand les gens entendaient son accent ou elle faisait partir des collègues de travail en s'assoiant à la table de la cafétéria. « Ça m'arrivait même des fois que les gens [ne] voulaient pas me servir. C'est dur comme ça, c'est dur à dire. Maintenant je peux te parler, mais avant je n'étais pas capable. Je [disais] non, j'essayais de ne pas parler de ça, là. »

En nous racontant tout cela, Diana souhaite libérer de l'anonymat ses expériences hors du commun et espère sensibiliser les locaux à être plus empathiques à la réalité des étrangers. Elle comprend toutefois que la fermeture d'esprit vient de la culture plutôt que de la méchanceté des individus eux-mêmes, attribuant leur comportement à leur manque d'habitude et de confiance envers les nouveaux arrivants. Elle constate également qu'elle n'est pas la seule à trouver les Rimouskois difficiles d'approche et froids, entendant des chansons à la

radio étiquetant les citoyens comme tel et connaissant des Québécois nés ailleurs dans la province qui partagent son impression. Elle trouve bizarres et dures les salutations « bipolaires » dont elle fait l'expérience ici : elle peut recevoir un bonjour radieux d'une connaissance un jour et se faire totalement ignorer par elle le lendemain. « Ici, tu ne te sens pas chez toi parce que tu ne sais pas comment les gens vont réagir si tu dis « bonjour, est-ce que ça va bien? » C'est comme « aahh » [d'un ton incertain]. Si tu es chez toi, tu vas et tu sors, tu dis bonjour, tu te sens content là. »

Les préoccupations financières du couple ont aussi contribué à leur isolement, diminuant leur intérêt à socialiser, fatigués après avoir trouvé un peu de stabilité :

Moi, je restais vraiment dans une petite bulle, je peux te dire, le travail, maison, travail, maison pendant un certain temps. Parce qu'une fois que tu trouves [de] l'emploi, tu survis, tu es toute seule. T'es soulagée un peu, tu relaxes, tu fais ta vie au quotidien, non?

Malgré qu'elle rencontre maintenant plusieurs connaissances pour discuter autour d'un café ou d'un repas, leur lien demeure superficiel et elle se sent encore dans une bulle au retour à la maison. Auparavant déçue par cette situation, elle y est maintenant indifférente, habituée à des relations moins familières et non motivée à mieux connaître le milieu social autour d'elle après des années sans le faire. Le couple n'espère plus voir de changement dans leur vie relationnelle à Rimouski, et en attribue la cause en partie à leur attitude : « Peut-être que ça va venir dans deux années! On ne sait pas, non? Mais tu [te] dis [qu'] après huit ans, ça ne se peut pas, je ne pense pas. Ou peut-être que dans notre tête, on est déjà prêt à partir depuis longtemps, je ne le sais pas, peut-être [que] c'est nous, là. »

Diana peut toutefois compter sur la présence assurée de « vrais » amis du passé, le temps et la distance ne pouvant effacer la trace profonde qu'elle a laissée sur eux et avec qui elle juge important de maintenir une relation toute sa vie durant. Malgré le temps limité qu'elle réserve à leur écrire ou leur téléphoner, elle conserve un lien très fort avec ses amis rencontrés en Ontario, qu'elle considère comme une grande famille à qui elle raconte ses histoires et ses problèmes. Elle continue également d'évoluer à distance avec son groupe d'amies d'enfance,

de réelles sœurs à ses yeux. Elles s'appellent régulièrement au téléphone et se parlent comme si elles étaient ensemble, partageant des recettes ou d'autres expériences de leur quotidien. Quand elle part les retrouver en personne, leurs retrouvailles sont une vraie fête marquée de fortes embrassades d'amour. S'ennuyant de la présence de ces femmes au quotidien et trouvant difficile de rater des événements avec elles, Diana comprend que leur relation change et ne peut plus être comme avant, bien que leur amitié demeure : « On est comme si c'était hier. On est des amies, pour nous ça ne change pas, même si on ne vit pas les mêmes choses. »

Le couple valorise beaucoup la proximité avec leur famille et parle souvent au téléphone avec eux, souhaitant que leur fils se rapproche de ses grands-parents pour qu'il se sente à l'aise s'il devait un jour habiter dans le pays de ses racines. Appréciant l'éducation qu'elle a reçue de ses parents, Diana constate toutefois une grande divergence entre leur vision traditionnelle et sa façon de penser à elle, souhaitant mener une vie autonome selon ses intérêts plutôt que selon des normes. À travers leurs commentaires, elle sent que ses décisions provoquent l'étonnement et la désapprobation :

Je [lui] dis : « Maman, j'ai changé, je ne pense pas comme avant, c'est sûr. » Même ma façon de parler, toutes mes amies me regardent : « Mais ce n'est pas toi, toi tu as fait ça ? » So oui, les gens, c'est difficile des fois, mais tes amis, non. Tes amis vivent dans la même émotion que toi. Ils disent : « wow, j'aimerais faire ça aussi. »

Cela l'incite maintenant à demeurer silencieuse avec sa famille sur certains aspects de sa vie propices à être critiqués. Quand elle se retrouve parmi les siens, elle est déçue de les voir se chicaner en sa présence ou de voir l'insatisfaction de ses sœurs malgré le soutien dont elles bénéficient, ayant le sentiment de perdre son temps devant des enjeux qu'elle juge non importants. Elle comprend que son expérience de migration lui a apporté une nouvelle maturité, lui ouvrant les yeux à la réalité de la vie lui permettant de relativiser les problèmes. Elle préfère vivre heureuse mais loin que proche et frustrée par une présence familiale l'influençant à prendre des décisions qui ne lui appartiennent pas. Néanmoins, Diana apprécie qu'ils demeurent unis, leurs interactions à distance lui apportant beaucoup :

Ça me fait des souvenirs, ça me fait [de la] tranquillité. Ça me fait, comme je te dis, me sentir chez moi de parler avec des gens [en qui] j'ai beaucoup de confiance. Ah, et tu sais que tu vas parler de n'importe quelle chose qui t'arrive. Même si des fois tu es jugée ou pas, c'est ta famille, non ? [...] Ça m'apporte la tranquillité de savoir que si un moment donné tu retournes, tu as une famille, là.

4.5.2 L'appartenance, un bien-être affectif à être entourée et à se réaliser

Le pays d'origine de Diana demeure l'endroit le plus important dans sa vie, auquel elle se sent encore appartenir malgré qu'elle ait changé de vie. C'est un lieu où elle trouve ses proches avec qui elle garde des liens toujours aussi étroits. Elle se souvient d'une réception organisée là-bas à l'occasion du premier anniversaire de son fils, émue de voir autant de personnes réunies pour elle malgré qu'elle soit partie depuis longtemps. Elle y trouve également des activités qui la passionnent et des traditions festives extraordinaires : « Quand je vais là-bas, je me sens vivre. [...] Pour moi, la culture de mon pays, c'est vraiment chez moi là. » La musique, les danses et les regroupements lors de fêtes importantes lui manquent, représentant pour elle des pratiques « positives » qui l'« aident » dans sa vie. Elle essaie de conserver son identité culturelle dans son quotidien en cuisinant des mets de son pays, ou en essayant de reproduire des fêtes à Rimouski, ce qui n'est pas évident. Elle aimerait transmettre à son fils sa culture en héritage, comme la langue espagnole, les valeurs de la famille, du respect et de l'amour de soi, ainsi que plusieurs traditions qu'elle espère le voir pratiquer avec sa propre famille dans le futur. Elle désire que son fils apprécie ses racines sans toutefois lui imposer, souhaitant qu'il vive comme les gens d'ici et qu'il se sente Québécois.

Diana peine à identifier d'autres lieux d'appartenance. Si elle se rappelle de son appartenance d'autrefois pour sa ville d'arrivée au Canada, elle ne représente plus maintenant qu'une expérience du passé. D'autre part, elle ne ressent pas d'attachement pour Rimouski, cette dernière n'étant pas « sa ville ». Se sentir d'appartenance signifie pour elle d'habiter dans un lieu où elle ressent un bien-être affectif, entourée de gens qui deviennent aussi proches qu'une famille et d'activités qu'elle aime pratiquer. Elle ne retrouve pas cela ici, ce qu'elle attribue à l'histoire de ses débuts : « Ici, je trouvais [ça] comme dur. Je [me] dis maintenant que oui, on a la maison et tout, mais peut-être qu'à cause des premières années, c'était trop dur là, on n'a

pas réussi à avoir un lien fort. » Selon elle, Rimouski n'était pas l'endroit idéal où elle pouvait avoir une vie sociale et se réaliser comme personne : « Moi, je te jure, j'aimerais faire des activités que je veux là, surtout, socialiser un petit peu plus, avoir la famille chez nous, faire des soupers ensemble, des anniversaires ensemble, ce sont des choses qui me manquent, pour avoir vraiment l'appartenance ici. Ici, je ne l'ai pas. »

Témoin de la satisfaction éprouvée par de nouveaux arrivants à l'égard de la ville, elle demeure dans l'incompréhension face à son absence de sentiment d'appartenance et doute qu'il grandira bientôt. Elle ne cherche pas de nouvelles amitiés, prête à partir.

Diana a deux pays, celui de là-bas représentant des traditions, et le Canada représentant un mode de vie cohérent avec sa façon de penser. Bien que l'obtention de sa citoyenneté canadienne n'a rien changé dans son identité, le passeport représentant un objectif à réussir dans une série d'étapes pour atteindre la vie qu'elle veut mener, elle constate que c'est une réussite significative, puisqu'elle qu'elle avait fait le choix du Canada. En effet, elle ne voudrait pas retourner vivre dans son pays d'origine malgré son attachement, préférant la sécurité du climat social et les opportunités de développement personnel et professionnel qu'elle peut offrir ici à son fils. Elle aime les valeurs d'ouverture et de respect de l'environnement dans la culture canadienne, elle apprécie le fait que les jeunes d'ici apprennent tôt à devenir autonomes et elle demeure certaine qu'elle réalisera ici des projets significatifs dans sa vie. Enfin, elle trouve drôle d'être à la fois Québécoise et Canadienne, mais ne voit pas vraiment de différence entre les deux.

CHAPITRE V

LE REGARD TRANSVERSAL SUR LES RÉCITS

Dans ce chapitre, nous portons un regard transversal sur l'ensemble des récits et identifions les éléments similaires, différents et uniques vécus par les participants. Pour ordonner les résultats, nous reprenons les questions principales du canevas d'entretien et regroupons les expériences vécues à l'intérieur de thèmes et de sous-thèmes.

5.1 Les éléments spontanés de définition identitaire

Au début de chaque entrevue était demandé aux participants de nommer spontanément des éléments qui les définissaient comme personne, question dont l'objectif premier était de briser la glace, mais également de repérer s'ils s'identifiaient par des marqueurs territoriaux, comme l'appartenance à un pays. Ce ne fut pas le cas : tous les participants ont utilisé des traits de personnalité pour se définir, à exception de Luca qui a également présenté des éléments faisant partie de son identité culturelle (son appréciation de la musique, de la chaleur et du soleil, éléments référant à son enfance et qui lui font se sentir chez lui).

À travers les témoignages, il s'avère que l'un des traits de personnalité communs à presque tous les participants est leur propension à être en relation avec les gens (Luca, Mehdi, Lucie et Diana). Ils apprécient l'aspect unique de chaque rencontre et l'apprentissage qu'ils en tirent, comme Luca en témoigne : « [...] j'en ai beaucoup rencontré des gens, pis je trouve ça super

intéressant. Il n'y a pas une personne qui est pareille à une autre. C'est comme très particulier.» Ces relations sont également l'occasion de satisfaire leur curiosité des différences et le désir de s'en imprégner, Mehdi, Luca et Lucie valorisant même le caractère transformateur des expériences interculturelles. De plus, ces participants constatent qu'ils développent facilement des liens d'attachement avec les individus. Pour Diana et Lucie, il est important de se sentir entourées de personnes proches.

Un désir d'indépendance mêlé à une certaine audace est un deuxième trait relevé communément par Luca, Mehdi, Chan, Yi et Diana, et qu'ils associent à leur statut d'immigrant. En effet, ils ont tous le désir d'explorer « plus loin » ou de « voler plus haut » pour retrouver ailleurs ce qu'ils souhaitent malgré leur stabilité dans le pays d'origine et l'insécurité de l'immigration.

5.2 Un parcours d'immigration composé de mobilité et d'enracinement

Nous présentons ici les raisons qui ont motivé le départ des sujets de leur pays d'origine, de même que celles pour lesquelles ils ont décidé de s'installer à long terme, ou non, à Rimouski ou ailleurs au pays. Nous verrons également l'apport de leurs nombreux déménagements dans leur vie.

5.2.1 À la recherche d'une meilleure qualité de vie personnelle et interpersonnelle

Malgré la stabilité financière et professionnelle relative de chaque participant dans leur pays d'origine, ils ont choisi de quitter leur situation, certains par désir de changement (Diana et Lucie) et d'autres pour profiter d'une vie qu'ils mèneraient selon leur vision (Luca, Mehdi, Chan, Yi et Diana). De plus, la majorité des participants ressentaient une insatisfaction à l'égard des relations qu'ils maintenaient là-bas, qu'elle soit due à leur complexité (Chan et Yi), à un besoin d'échapper à un environnement social jugeant et peu ouvert aux différences

(Mehdi et Lucie) ou à un besoin d'indépendance de la famille et des traditions pour « vivre quelque chose d'autre » et « faire [sa] vie » (Diana).

5.2.2 Rimouski, ville satisfaisante où s'installer à long terme

Différents facteurs ont attiré les sujets vers Rimouski. Deux y ont immigré directement, la présence de l'université dans la ville leur permettant de travailler et d'étudier dans leur domaine professionnel (Mehdi et Lucie). Mehdi y connaissait également un bon ami rencontré auparavant. Les autres y ont déménagé après avoir vécu dans au moins deux villes différentes au Canada ou au Bas-Saint-Laurent, attirés par la présence d'un emploi et par la qualité de vie plus active qu'ils retrouvent ici comparativement à leur ville de résidence antérieure.

Plusieurs facteurs encouragent ou ont encouragé les participants à s'installer à long terme dans la ville. D'abord, Diana, Chan et Yi constatent qu'ils peuvent ici répondre aux besoins de stabilité de leur enfant sur le plan financier (emploi stable), affectif (opportunité pour les enfants de se faire des amis) et sécuritaire (tranquillité de la ville).

Certains participants sont satisfaits par les services offerts et les biens en vente à Rimouski de même que par les attraits de son environnement (Luca, Lucie, Chan et Yi), appréciant notamment le bord du fleuve où ils respirent (Luca et Lucie) et qui apaise (Chan et Yi). Pour Luca, elle est même la ville idéale. Pour Mehdi, Rimouski représente son port d'attache où il retrouve ses amis.

A contrario, plusieurs facteurs poussent Diana à quitter la ville prochainement. Elle n'éprouve pas d'appartenance envers Rimouski, ce qu'elle attribue à la longue période de difficultés et aux mauvaises expériences interculturelles vécues, à l'absence de socialisation, à l'absence de loisirs qui la font vibrer et à un manque d'épanouissement dans son travail. Déménager à Québec représente à ses yeux une opportunité de se rapprocher de sa famille et

de ses amis, de construire un réseau social plus solide et de pratiquer des activités plus satisfaisantes.

5.2.3 Projeter son futur au Québec et au Canada

Les participants n'envisagent pas leur installation à long terme seulement dans une ville, mais également à l'échelle du Québec et du Canada, et ce, pour différentes raisons. D'abord, plusieurs se projettent dans l'ambiance relationnelle satisfaisante qui entoure leurs relations ici, que ce soit à un niveau amical, amoureux ou professionnel. Par exemple, Mehdi et Lucie se sentent en harmonie avec l'approche humaine qu'ils constatent faire partie de la culture relationnelle des Québécois, à travers des attitudes comme l'acceptation de l'autre sans jugement, la valorisation de la personne et l'ouverture d'esprit. D'autres apprécient la relation de proximité qu'ils ont avec leurs conjoints (Luca et Diana). De son côté, Lucie constate que la richesse multiculturelle qu'elle retrouve dans la province assouvit son besoin de découverte culturelle. Deux d'entre eux font l'expérience de relations professionnelles valorisantes, en plus de constater à travers leurs collègues que la province reflète leur vision d'avenir pour leurs enfants. Par exemple, Mehdi est rassuré de constater que des immigrants de deuxième génération de son bureau soient complètement intégrés à la culture d'ici, persuadé que ses propres enfants n'auront jamais à douter de leur identité québécoise. Quant à elle, Lucie voit à travers ses collègues enseignantes et leurs élèves que l'école québécoise correspond à ses valeurs et à ce qu'elle souhaite pour ses propres enfants.

La possibilité de s'épanouir sur les plans professionnels et personnels favorise également l'établissement à long terme des participants. La moitié d'entre eux se réalisent dans leur emploi, valorisant leur utilité (Mehdi), s'y sentant à leur place (Lucie) ou se sentant libre de développer plusieurs avenues dans leur carrière (Luca). De plus, Luca et Mehdi constatent qu'ils peuvent ici réaliser des passions et profiter de la vie sans toujours être préoccupés par des besoins fondamentaux plus pressants : « [...] depuis qu'on est à Rimouski, je sens [que] je vis. Tsé, je peux enfin profiter de la vie que je devrais vivre comme elle se doit genre, je commence vraiment à respirer. »

La majorité des participants ne désirent pas quitter le Canada pour retourner dans leur pays d'origine, certains sentant qu'ils vivent ici un mode de vie en cohérence avec la personne qu'ils sont : Diana apprécie le mode de vie canadien qui correspond à sa façon de penser, Mehdi aime les pratiques culturelles des Québécois dans lesquelles il se sent épanoui et Lucie se sent elle-même ici, reliée à son âme. Ils projettent leur futur au Québec, ayant confiance de réaliser ici des projets importants (Luca, Lucie et Diana) et désirant y construire une maison et y fonder leur famille (Luca, Lucie et Mehdi).

Enfin, Luca, Mehdi et Lucie ont le besoin de s'enraciner au Québec pour avoir un repère et une stabilité leur permettant de progresser dans leur vie sans recommencer à zéro ailleurs. Ces racines sont d'ailleurs indispensables à la santé psychologique de Lucie. Contrairement à eux, Yi envisage plutôt de recommencer à voyager partout dans le monde une fois son fils autonome.

5.2.4 Les impacts de la mobilité

En général, les participants voient leurs déménagements multiples dans une perspective positive. Si Chan et Yi banalisent leur mobilité, la trouvant commune à plusieurs familles immigrantes, d'autres valorisent la maturité et le regard réaliste sur la vie qu'elle leur a apportés (Luca, Lucie et Diana). Aussi, d'avoir vécu à plusieurs endroits dans le monde leur a permis de prendre conscience de leurs désirs dans la vie et d'avoir confiance en leurs valeurs (Luca, Mehdi, Lucie et Diana). Toutefois, Lucie associe également sa mobilité passée à une fuite de son malaise en France, qu'elle considère néanmoins comme constructive. De façon semblable, Luca sent le besoin de quitter le Québec régulièrement lors de courts voyages pour pallier sa nostalgie familiale de plus en plus grande.

Luca et Diana souhaitent retourner régulièrement dans leur pays d'origine pour retrouver une partie d'eux. D'autres envisagent plutôt leur mobilité future en termes de voyages pour découvrir d'autres cultures (Mehdi, Lucie et Yi), ou pour revoir des amis du passé (Mehdi).

5.2.5 Le parcours de migration, un récit composé de passages

Nous avons remarqué que dans tous les récits du parcours de migration des participants se trouve la notion de passage, une étape de vie à franchir qui permet d'aller ensuite plus loin. Ces passages varient selon les sujets : les déménagements (Luca, Lucie, Chan et Yi), l'achat d'une maison (Luca et Mehdi), l'acquisition d'un document légal concernant leur statut d'immigrantes (Lucie et Diana) ou bien la fondation d'une famille (Chan, Yi et Diana). Si pour Chan et Yi la migration au Canada n'est pas plus considérable qu'une autre étape, elle représente l'occasion de repartir à neuf pour Luca et Lucie.

Certains passages sont perçus avec indifférence, considérés comme allant de soi (les multiples déménagements de Chan et Yi, l'acquisition de la citoyenneté canadienne pour Chan, Yi et Diana). Toutefois, certains sujets tirent un sens de leur parcours. Certains voient une cohérence dans leur histoire, comme Luca qui perçoit à plusieurs reprises dans son récit le même désir « d'aller plus loin », ou comme Lucie qui en est fascinée : « C'est fou les enchaînements, ça m'épate à chaque fois là, ça m'épate vraiment. » Ces passages sont attribués à un mélange de hasard et de volonté personnelle. De son côté, Diana voit son passage difficile à Rimouski comme une occasion du destin pour apprendre : ici, elle fonde au moins une famille et connaît les bienfaits d'une vie moins active.

Bien que ce n'était pas un sujet de discussion prévu dans le canevas d'entretien, la majorité des participants nous ont mentionné qu'ils avaient vécu plusieurs difficultés insécurisantes reliées à leur processus d'immigration, qu'elles soient de nature financière (Luca, Lucie, Diana), professionnelle (Lucie, Diana, Yi), identitaire (Lucie), légale (Luca, Mehdi, Lucie) et interpersonnelle (Luca, Lucie et Diana). Tous les participants insistent sur la persévérance et le lâcher-prise dont ils ont dû faire preuve pendant plusieurs années pour réaliser leurs objectifs. Pour Luca, Mehdi, Chan et Yi, leur situation actuelle vaut les efforts et les compromis. Lucie et Diana vivent encore certaines insécurités. Pour les dépasser, elles essaient de voir les bons côtés de leur situation et d'accepter les insatisfactions, comme la dernière l'explique : « [...] je ne suis pas contre la vie : je suis dans un endroit profitable. Si tu es dans un endroit [et que] tout le temps [...] tu regrettes ce que tu as fait, tu ne vis pas [...] ».

5.3 L'expérience des relations interpersonnelles

Pour dresser le portrait des relations et des interactions interpersonnelles significatives des participants, nous regroupons les informations sous les thèmes suivants : les personnes importantes de leur quotidien et le contexte des interactions qu'ils ont avec eux, le contenu de ces échanges ainsi que l'apport de ces relations. Nous présentons également les enjeux qui ressortent de leur vie relationnelle ainsi que les différentes stratégies utilisées pour y faire face.

5.3.1 De forts liens familiaux, à distance ou en personne

Pour la majorité des répondants, le couple et la famille représentent les personnes les plus importantes dans leur quotidien. Malgré la distance, Luca, Mehdi, Chan, Yi et Diana demeurent très attachés à leurs parents, frères et sœurs demeurés à l'étranger. De plus, comme tous les participants n'ont aucun proche au Québec, les conjoints demeurent des personnes précieuses dans leur vie. Luca valorise également la présence de sa belle-famille québécoise, dans laquelle il se sent accueilli. La situation est différente pour Lucie, qui ne garde aucun lien avec les membres de sa famille et dont la situation amoureuse n'est pas encore officielle.

Les amis représentent d'autres personnes importantes à leurs yeux. Dépendamment des participants, ce sont des gens rencontrés dans le passé ou depuis leur arrivée au Québec, habitant à l'étranger ou près d'eux. Chan, Yi et Diana conservent vivantes des amitiés d'enfance malgré la distance, mais n'ont pas d'amis proches à Rimouski. C'est l'opposé pour Luca et Lucie, pour qui les interactions avec les amis d'ici sont plus importantes au quotidien qu'avec les amis là-bas. Pour Luca, Lucie et Diana, ces amitiés se caractérisent entre autres par le partage d'un parcours de vie semblable et par une grande proximité qu'ils comparent à un lien fraternel ou maternel.

Pour Mehdi, la situation est tout à fait différente : aucune personne de son quotidien n'est plus importante qu'une autre (à l'exception de sa copine ici et de sa famille là-bas). De plus,

chaque individu qu'il rencontre demeure son ami malgré la distance ou les occasions moins fréquentes de les revoir.

Enfin, les collègues de travail sont des personnes importantes dans la vie de deux participants. Pour Luca, ils représentent une source sécurisante de conseils et de renseignements sur la ville tandis que pour Lucie, les interactions chaleureuses qu'elle entretient avec eux sont un indice qu'elle est à sa place dans sa profession.

5.3.2 Les défis de la communication à distance

La majorité des participants contactent environ une fois par semaine leurs parents restés à l'étranger, surtout par téléphone. La communication avec les amis habitant à l'extérieur se fait plutôt par courriel et est un peu moins fréquente, sauf pour Diana qui appelle ou texte régulièrement ses meilleures amies demeurées au pays, partageant avec elles les nouvelles du quotidien.

Pour tous les participants sauf Luca, maintenir les liens de façon virtuelle avec leurs proches semble plutôt positif. En effet, ils ont confiance dans la durabilité de leurs relations, comme Diana l'explique : « Tu vois, quand tu passes dans la vie de quelqu'un et [que] tu laisses vraiment, comment est-ce que [je peux dire], ta marque, ta trace, et que tu la laisses vraiment comme il faut, no importa qu'il passe 10 ans [...] » Ces personnes constatent que la communication avec eux demeure inchangée, retrouvant immédiatement une profondeur des conversations malgré qu'ils ne vivent pas les mêmes expériences. Toutefois, l'emploi du temps chargé des participants réduit la fréquence de leur communication par courriel avec leurs amis du passé. De plus, peu de participants utilisent Facebook, comme Diana qui préfère passer son temps libre avec son fils, mais qui se connecte quelques fois pour partager des photos.

Luca et Lucie maintiennent moins de contacts à distance avec leurs relations du passé, trouvant difficile de relancer leurs amis par courriel. Pour Luca, la communication à distance

est très problématique dans sa vie, sa peur d'être impuissant devant une mauvaise nouvelle, le manque de compréhension de sa famille et les reproches qu'il subit à appeler trop rarement demeurant lourds à gérer. Il préfère voir les gens en personne pour parler de l'ensemble des nouvelles qu'il veut leur partager et pour bénéficier de leur contact physique.

Les participants ont des interactions quotidiennes avec leur conjoint et leur famille nucléaire, ou avec une collègue très proche (Lucie). La majorité des participants rencontrent des amis ponctuellement à l'occasion de soupers ou de sorties. Mehdi semble avoir une vie amicale plus active et plus fréquente que les autres et apprécie le caractère spontané de ses rencontres.

Enfin, Luca, Mehdi et Diana comptent sur les voyages pour revoir leurs amis à l'étranger, besoin difficile à combler pour Luca à cause du prix élevé des billets d'avion.

5.3.4 Le besoin de discussions sans retenue

Dans leurs interactions à distance, certains participants ont fait face à des divergences d'opinion et d'intérêts qu'ils devaient gérer. Par exemple, Chan, Yi et Diana doivent éviter certains sujets de discussion avec leurs parents pour éviter qu'ils ne s'inquiètent ou qu'ils émettent des commentaires désapprouvateurs sur leur vie. De leur côté, Luca et Lucie prennent conscience qu'ils n'ont des fois rien à dire à leurs amis d'autrefois.

Toutefois, tous les participants peuvent compter dans leur quotidien sur des personnes avec qui ils peuvent parler de tout sans aucune retenue, que ce soit avec les amis du passé (Yi et Diana), avec les amis d'ici (Mehdi et Lucie) ou avec leur conjoint (Luca). Avec ces gens, ils ne se sentent pas jugés de discuter de n'importe quel événement de leur vie qui pourrait être délicat avec d'autres. De plus, Yi explique que les conversations sont naturelles : « *That's very good [to talk to them], cause you don't need to pretend something. Just because good friends, they just talk.* »

5.3.5 Des relations qui marquent l'identité et qui aident au quotidien

Les participants vivent au quotidien des relations dont l'apport est bénéfique dans leur vie, notamment sur le plan identitaire. Prenons par exemple le rôle de la famille, qui représente pour certains participants un pilier identitaire, une racine qui leur rappelle la culture d'où ils viennent (Luca), qui permet de transférer cette origine culturelle à leur enfant (Chan, Yi et Diana) et qui symbolise les valeurs fondatrices de leur personnalité (Mehdi, Chan, Yi et Diana). Luca image bien l'importance de sa famille : « [...] je sais que j'ai une racine. [...] ça m'apporte une chose qui fait que ce n'est pas comme si je suis dans une science-fiction, que je débarque du ciel pour [aller au Québec]. »

Par la négative, ne pas vivre une relation de proximité avec la famille a aussi des répercussions sur l'identité. Tandis que Lucie se sent perdue en constatant l'absence d'appartenance à ses proches, Chan doute que son fils ressentira une appartenance aussi forte à Rimouski en étant seul que s'il y vivait aux côtés de sa famille élargie.

Les relations d'amitié vécues par plusieurs participants représentent aussi un lien au passé. Connaissant leur parcours mutuel, ils partagent une mémoire commune qui crée des instants de complicité, comme Diana raconte : « Mais des fois, on est les quatre ensembles, et on parle de choses du secondaire. On rit tellement, que je pleure de rire : mon dieu, te souviens-tu ? » Pour Luca, Lucie et Diana, ces amitiés sont aussi un miroir qui leur permet de se voir évoluer et de constater la cohérence de leur personne malgré les changements vécus : « Quand j'ai décidé de faire ma vie [quand] je suis retournée au pays, tout le monde me regardait comme : wow, ce n'est pas toi ! Mais en même temps oui, c'est toi ! C'est bien ! » Toutefois, Lucie est reconnaissante que ses amis d'ici ne connaissent pas son passé, lui permettant de se sentir accueillie dans la personne qu'elle est maintenant, libérée d'attitudes de jadis qui ne correspondent plus à elle.

La majorité des participants vivent des relations dans lesquelles ils se sentent chez soi, dans une ambiance qui leur est familière et qui leur permet d'être naturels. Toutefois, le contexte varie d'une personne à l'autre : si un appel à ses proches suffit à Diana pour qu'elle se sente

chez elle, Luca et Lucie le vivent lors d'interactions en personne dans leur quotidien. Luca, Mehdi et Diana ressentent également ce sentiment lorsqu'ils retrouvent leurs proches à l'étranger. A contrario, notons que certains contextes relationnels ne favorisent pas le sentiment d'être chez soi. Par exemple, l'ennui des personnes importantes pour Yi demeurées à l'étranger l'empêche de se sentir tout à fait chez lui ici. De plus, l'absence de salutations dans la rue, l'ignorance ou la mauvaise humeur de connaissances ne permettent pas à Diana de se sentir chez elle à Rimouski.

Enfin, Mehdi et Lucie vivent des relations qui leur permettent de se sentir en cohérence avec leurs aspirations profondes, en côtoyant des individus qui partagent leur vision de certains enjeux sociaux importants. Mehdi en témoigne :

[...], mais ici, dans mon entourage, plus qu'ailleurs, je pense qu'il y a plus de monde qui sont ouverts [à construire un idéal commun à plus petite échelle], mais peut-être que c'est juste dans mon environnement. [...] Je suis tombé par hasard sur une coloc, dont l'entourage c'était ça pis, c'était tellement parfait pour moi.

Tous les participants font également l'expérience de relations qui leur apportent un soutien considérable dans leur quotidien. Un premier type d'aide serait l'encouragement à persévérer dans leur processus d'immigration, que la majorité perçoit comme difficile dans les premières années (Luca, Mehdi, Lucie et Diana). Cet appui provient notamment de personnes piliers dans leur quotidien à Rimouski (conjoint ou amie proche), individus dont le rôle est souvent multiple dans leur vie : conjoint, ami, personne-soutien, collègue, mère, frère ou sœur de remplacement, etc.

Certains participants observent un manque de soutien de leurs proches à distance, comme Luca dont les parents l'encouragent plutôt à revenir s'installer en France, ou comme Chan qui ne raconte pas ses difficultés à ses parents, ayant l'impression qu'ils ne pourraient pas l'aider à distance. Ce n'est pas le cas pour Diana, qui appelle régulièrement ses amis du passé pour leur partager ses histoires, bonnes ou mauvaises.

Les relations des participants jouent également un rôle de soutien dans leur intégration au milieu, leur permettant de mieux connaître les aspects pratiques de la culture d'ici (Luca, Lucie, Chan et Yi) ou leur permettant de se joindre à des groupes d'amis (Luca et Lucie). Enfin, Luca, Lucie, Chan, Yi et Diana ont confiance qu'ils peuvent compter sur certaines personnes dans leur quotidien advenant un événement dramatique, comme un accident ou une maladie. De plus, la présence de la famille et d'amis proches à l'étranger est rassurante pour Lucie et pour Diana, représentant une ressource sécurisante contre la solitude ou les épreuves si elles devaient retourner vivre dans leur pays d'origine.

En dernier point, certains participants confient que les personnes importantes de leur quotidien apportent de l'équilibre dans leur vie relationnelle : ils répondent au besoin de parler et de se sentir entourée de personnes avec qui ils se sentent bien (Luca, Lucie, Yi et Diana). Luca décrit l'apport que lui procurent les interactions avec un couple d'amis :

Quand je les ai au téléphone, quand ça fait un bout qu'on ne s'est pas vu, moi je veux comme tout, tout tout [leur dire]. Comme avant-hier, ben j'ai eu mon amie au téléphone. Je n'ai pas pu raccrocher tout de suite parce que tsé, ça passe bien entre amis, pis eux savent ce qui arrive. Mettons quand on se croise, [...] on finit par s'éterniser. On prend forcément le temps, parce qu'on se sent tout à coup bien, pis ça fait comme une pause dans la vie, genre : wow, c'est une occasion, ben profite-en tsé, on en parle.

5.3.6 Enjeux relationnels du quotidien et stratégies pour y répondre

Le premier enjeu réside dans la conservation des relations malgré la distance. La majorité des participants vivent une certaine solitude familiale à Rimouski, aucun de leur proche ne vivant au Québec et ayant peu d'amis ici. Cette situation semble plus douloureuse pour certains participants, comme Luca et Diana qui s'ennuient beaucoup des grands regroupements familiaux festifs dont ils avaient l'expérience dans leur pays d'origine, ou comme Lucie qui redoute les célébrations de Noël passées seule. De plus, les participants remarquent que la distance induit des changements décevants dans leurs relations familiales, comme la diminution du nombre de moments d'intimité avec sa mère (Mehdi), le nombre élevé d'événements familiaux auxquels ils ne peuvent assister (Luca et Diana) ou l'ennui des

contacts physiques avec sa famille (Luca): Comme nous l'avons mentionné plus haut, ces changements dus à la distance ne modifient pas l'intensité des liens pour la majorité des participants. Toutefois, certains s'entendent pour dire que seuls les bons amis restent dans leur vie (Lucie, Chan et Diana). Enfin, la distance semble avoir souvent raison des amitiés de Luca : s'il ne les perd pas toutes, il constate avec peine qu'il s'en éloigne de plus en plus.

Pour pallier leur manque d'entourage familial, Luca, Mehdi et Lucie ont bon espoir de construire dans le futur leur propre famille. Luca espère même pouvoir un jour accueillir au Québec son petit frère ou ses cousins. En attendant, les relations vécues avec la belle-famille ou la collègue « mère idéale » compensent respectivement le besoin de Luca et de Lucie.

Constatant au début de son parcours qu'il souffrait davantage à rester collé à sa famille, Luca apprend à se distancer d'elle au quotidien pour prendre du recul sur sa vie d'ici et s'ouvrir au milieu. Il s'agit également d'une stratégie pour lui éviter d'avoir trop envie de retourner compulsivement dans son pays. Toutefois, le voyage demeure un moyen inévitable pour Mehdi, Diana et lui de se rapprocher de leurs familles et de leurs amis pour les retrouver en personne. Le déménagement de Diana est également une mesure qui lui permettra de contrer sa solitude familiale en se rapprochant de ses beaux-enfants, mais également de ses proches au pays. En effet, elle souhaite se rapprocher de l'aéroport de Québec, d'où elle pourra rejoindre plus rapidement sa famille qu'en restant à Rimouski.

Un deuxième enjeu commun à tous les participants sauf Mehdi est la difficulté qu'ils ont à bâtir des relations profondes, bien qu'ils interagissent au quotidien avec de nombreuses connaissances avec qui les conversations demeurent en général superficielles. De plus, Lucie et Diana sont troublées d'être oubliées et ignorées par des individus rencontrés par le passé lorsqu'elles les revoient. Si certains participants attribuent cela à la différence culturelle (Lucie, Chan, Yi, Diana) ou à la réputation des Rimouskois d'être froids (Diana), d'autres perçoivent comme des obstacles à la proximité la routine prenante du quotidien (Chan, Yi et Diana) et l'incertitude de demeurer à long terme au même endroit (Chan, Yi et Diana). Si cette situation a été douloureuse à vivre pour Lucie et Diana, d'autant plus que ces dernières

valorisent les relations authentiques et profondes (tout comme Mehdi), elle l'est moins avec le temps. Diana y est maintenant indifférente, tout comme Chan et Yi.

Plusieurs stratégies sont utilisées par les participants pour répondre à leur besoin de profondeur relationnelle, notamment en réinterprétant leur situation. Par exemple, la majorité des sujets réduisent leurs attentes relationnelles, comprenant que la communication nécessite une volonté réciproque et se satisfaisant des liens déjà créés (Luca, Mehdi, Chan et Yi et Lucie). De plus, Chan, Yi et Diana semblent être résignés à ne voir aucun changement dans leur vie relationnelle, les premiers étant convaincus que cette solitude est vécue par tous les immigrants de première génération et la deuxième manquant de motivation pour socialiser après plusieurs années sans le faire. Nous observons également que certains participants perçoivent cette situation comme une expérience du destin dont ils peuvent tirer un apprentissage (Luca, Lucie et Diana).

Lucie et Diana peuvent subvenir à leur besoin de profondeur amicale à travers leurs relations de couple, où elles apprécient le partage intime et la connaissance profonde de l'autre. De son côté, Mehdi fréquente des milieux dont la proximité entre les gens favorise la découverte, par exemple les milieux communautaires ou la colocation avec des Québécois. Enfin, Luca valorise les interactions superficielles, mais utiles avec ses connaissances, appréciant leurs conseils et se sentant tout de même entouré. De plus, il n'hésite pas à fréquenter les endroits publics pour se sortir de l'isolement et saisir la chance de rencontrer de nouvelles personnes.

Un troisième enjeu vécu par certains sujets concerne les différences culturelles qu'ils constatent entre leurs pratiques relationnelles et celles des Québécois (Luca, Chan, Yi et Lucie). S'ils peuvent être dépaysés et surpris au début, ils sont toutefois très ouverts aux normes d'ici et considèrent que l'adaptation est une attitude enrichissante, comme Luca l'explique :

Être étranger à quelque part, de s'adapter à une autre culture, c'est toujours très, très bénéfique pour une personne [...]. Moi je sais que j'ai fait l'effort, pis au final, j'aime vraiment ça, j'ai fini par découvrir vraiment le bon côté de la chose finalement. C'est

bien, c'est toujours très bénéfique, ce n'est jamais perdu, parce que ça fait grandir quelqu'un.

S'ils constatent qu'une pratique diffère de la leur, les participants n'ont pas tendance à exprimer leur opinion par respect, étant bien conscients qu'ils ne sont pas ici pour changer la culture (Luca, Chan, Yi et Diana), mais plutôt pour s'en imprégner (Luca et Mehdi). Ils sont toutefois très heureux de partager leurs différences culturelles s'ils sentent que leur interlocuteur présente un intérêt (Luca, Mehdi, Chan et Yi)

Enfin, certains participants vivent des expériences interculturelles dures, décevantes ou suscitant la colère, notamment Diana qui a longtemps fait face à des préjugés basés sur son accent ou son origine culturelle, ou encore Mehdi qui constate la fermeture de certaines personnes aux minorités ou qui se surprend à chaque fois que les gens insistent pour connaître son origine culturelle. Tandis que Diana a longtemps réagi passivement à ces situations, ayant peur des conséquences de sa parole, elle voit aujourd'hui son témoignage comme une façon de sensibiliser les locaux aux réalités vécues par les immigrants. De son côté, Mehdi utilise l'humour pour faire comprendre à ses interlocuteurs que l'origine culturelle ne définit pas une personne.

Toutefois, cet enjeu doit être relativisé, Diana et Mehdi constatant qu'il existe des gens très ouverts à Rimouski. De plus, ce ne sont pas tous les participants qui ont vécu cet enjeu, Chan et Yi trouvant les gens très sympathiques et Luca n'ayant subi aucun regard curieux dans la ville contrairement à d'autres lieux où il a vécu auparavant.

5.4 Les endroits du monde significatifs dans la vie des participants

Nous décrivons ici les lieux et les territoires importants dans la vie des participants ainsi que ce qu'ils éprouvent envers ces endroits. Durant la rencontre, les questions ont été posées de manière à savoir s'ils nommeraient spontanément des territoires d'appartenance. Dans la majorité des cas, les endroits significatifs pour eux ne correspondent pas aux lieux d'appartenance.

5.4.1 L'importance du pays d'origine

Durant cette partie de l'entretien, tous les participants ont entre autres nommé des endroits relatifs à leur pays d'origine qui demeuraient significatifs dans leur vie. Ils se distinguent d'abord par leur échelle : tandis que certains nomment leur pays (Luca, Mehdi et Diana), d'autres évoquent plutôt des villes (Lucie et Chan) ou encore des lieux plus précis, comme la maison familiale ou l'université (respectivement Luca et Mehdi).

Ces lieux demeurent importants dans la vie des participants pour plusieurs raisons. Pour Luca et Diana, leur pays d'origine représente un territoire d'appartenance à revisiter puisque leur famille s'y trouve et qu'ils s'y sentent chez eux. Pour Luca et Lucie, retourner là-bas est ressourçant et les connecte avec une partie profonde de leur identité, comme décrit la jeune femme :

Paris est une ville qui représente beaucoup pour moi. [...] Paris, c'est comme une petite société à part entière, donc c'est l'effet capitale, mais j'allais me ressourcer à Paris. [...] pis c'est la France là, c'est ma culture, ouais. C'est vraiment, c'est une belle vitrine je trouve, une belle vitrine de la France, de ce que moi je peux ressentir de la France.

Mehdi garde plutôt un attachement aux richesses naturelles et culturelles de son pays natal sans toutefois vouloir y revenir. Enfin, certains participants évoquent des lieux souvenirs qui ont eu une grande influence dans leur parcours de vie, même si ces lieux appartiennent désormais au passé et qu'ils n'y retourneront sans doute plus (Luca, Mehdi Lucie et Yi).

5.4.2 Différents lieux significatifs à Rimouski

D'autres lieux importants mentionnés dans les récits se trouvent à Rimouski. Tous les participants parlent de leur résidence comme d'un chez-soi familial. Toutefois, ces endroits ne suscitent pas les mêmes sentiments chez les sujets. Diana est la seule à se sentir appartenir à sa maison, puisqu'elle s'y sent chez elle, heureuse avec sa famille. Mehdi et Lucie n'y sont pas particulièrement attachés et considèrent cet endroit comme un repère stable servant de

fondation à la construction de leur vie au Québec. Enfin, le chez-soi est également un lieu sécurisant, notamment parce qu'il protège des intempéries de la nature (Chan), mais aussi parce qu'il permet aux participants de se ressourcer à travers la présence d'éléments identitaires familiers, comme le piano pour Lucie, la musique, les traditions culinaires et les personnes importantes de leur vie pour Diana et Luca.

Certains participants éprouvent également un attachement à des lieux publics de Rimouski, qui comblent chez Luca son besoin de se sentir entouré de gens et chez Lucie ses besoins de culture québécoise, de raffinement et d'expression artistique.

5.4.3 L'attachement à la nature

Tous les participants ont mentionné à un moment donné de l'entrevue être attachés à des paysages ou des endroits naturels, qu'ils se trouvent ici ou ailleurs. Chan et Yi précisent que l'accessibilité à un environnement magnifique représente peut-être ce qui les attache le plus au territoire canadien. De plus, plusieurs sujets valorisent la beauté impressionnante des paysages d'ici (Lucie, Chan, Yi et Diana). D'autres constatent que leur présence dans la nature (en général ou dans un lieu précis) est apaisante et/ou source de bien-être (Luca, Mehdi, Lucie, Chan et Yi). Enfin, Mehdi et Lucie apprécient le recentrement sur soi que ces lieux apportent.

5.4.4 Les lieux et les groupes d'appartenance

Au cours de l'entretien, nous avons demandé aux participants s'il existait des lieux et des groupes auxquels ils se sentaient appartenir. Pour certains participants, la question était dure à répondre devant l'absence de liens qu'ils éprouvaient à des lieux en particulier. En effet, Mehdi, Chan et Yi n'accordent pas de valeur plus importante à un territoire ou à un autre, le premier mettant de l'avant son attachement à la Terre dans une perspective de globalisation et les seconds ne voyant aucune différence à vivre dans un lieu plutôt que dans un autre. De

plus, ils doutent que les immigrants de première génération puissent se sentir appartenir à un territoire d'accueil. Selon Chan et Yi, qui ne se sentent ni vraiment Canadiens, ni vraiment Chinois, il est difficile pour les nouveaux arrivants de se sentir d'appartenance puisqu'ils ne peuvent bâtir ici des relations aussi profondes que durant leur enfance. De son côté, Mehdi distingue les sentiments d'appartenance et d'attachement, se sentant appartenir au peuple berbère par sa naissance, mais ne pouvant se sentir québécois malgré son attachement pour cette culture. De plus, n'ayant pas encore sa citoyenneté canadienne, il ne se sent pas légitime à être actif politiquement sur le territoire. Toutefois, il reconnaît avoir une certaine appartenance à sa deuxième maison familiale en Algérie ainsi qu'à l'ensemble de l'Est-du-Québec, région qu'il connaît bien et dont les jeunes qu'il y rencontre lui donnent l'espoir qu'un autre développement est possible en région. De plus, bien que Chan et Yi ne se sentent pas appartenir complètement au Canada, ils se sentent tout de même Canadiens et reconnaissent leur origine chinoise.

Durant l'entretien, Diana a manifesté une appartenance claire pour son pays d'origine. Si elle n'a jamais mentionné comme tel se sentir appartenir au Canada, elle se sent canadienne et aime beaucoup ce pays. À une échelle différente, elle se sent appartenir à sa maison. Luca éprouve un sentiment d'appartenance envers de multiples territoires à la fois, soit les trois pays où il a vécu et qui représentent ses origines. Constatons qu'il se sent Québécois plutôt que Canadien puisqu'il affirme ne pas connaître la culture fédérale. De son côté, Lucie n'a jamais ressenti d'appartenance pour autre chose que le Québec.

Enfin, bien que Diana ait senti auparavant une forte appartenance à la métropole ontarienne, ce n'est plus le cas puisqu'elle n'y vit plus maintenant. Bien qu'elle ne se sente pas appartenir à Rimouski, elle espère développer un tel sentiment pour sa future ville. Les autres ne se sentent pas appartenir à Rimouski bien qu'ils s'y plaisent beaucoup.

5.5 Les différentes composantes du sentiment d'appartenance

Un des objectifs de l'entretien était de comprendre en quoi consistait pour les participants l'expérience de se sentir appartenir à un territoire. Les réponses proviennent premièrement de la question sur l'apport dans leur vie des lieux importants pour eux. De plus, nous leur demandions ce que voulait dire pour eux « se sentir appartenir » et qu'est-ce qu'était pour eux, selon les cas, être « Malgache », « Canadien », « Québécois », etc. Enfin, d'autres éléments de réponses proviennent de la négative : « je ne me sens pas appartenir parce que ... ». La nature de ce sentiment semble complexe et varie beaucoup selon les individus. Voici néanmoins les éléments propres à l'expérience de l'appartenance des participants.

5.5.1 L'appartenance à des traits culturels communs à une société

Chez tous les participants, l'on observe une familiarité avec la culture du territoire auquel ils se sentent appartenir, que ce soit celle de leur pays d'origine ou de la société d'accueil. Pour Luca, Chan et Yi, cela passe entre autres par la connaissance de plusieurs villes et régions d'un territoire et des caractéristiques uniques à leur population. La majorité des participants témoignent également de leur amour pour leurs cultures d'appartenance, comme certaines coutumes canadiennes dont Chan et Yi peuvent se sentir fiers, comme les traditions, les fêtes et la nourriture qui rendent vivante Diana, comme la chaleur et la musique qui favorisent le sentiment de chez soi de Luca ou comme le coup de foudre de Lucie pour la culture québécoise. De plus, Lucie, Chan, Yi et Diana aiment la beauté et l'accessibilité des paysages propres au territoire d'ici.

Se sentir appartenir à une culture implique également la pratique de coutumes dans le quotidien, que ce soit à travers la nourriture du pays d'origine (Luca, Lucie, Chan, Yi et Diana) ou à travers l'appropriation de certains éléments propres à la culture d'accueil. Par exemple, Diana adopte les valeurs propres au mode de vie canadien, Luca parle de son imprégnation de la culture du Québec, Lucie parle plutôt en terme d'acculturation et enfin,

Mehdi prévoit que ses enfants seront intégrés à la culture d'ici, participant aux mêmes activités que leurs amis québécois de souche.

Notons qu'appartenir à une culture implique pour certains participants d'en être originaire à la naissance, notamment pour Mehdi. Bien que Lucie, Chan et Yi ne se sentent pas appartenir à la France ou à la Chine, ils se considèrent néanmoins comme Franco-Québécoise et Sino-Canadiens respectivement, ne pouvant nier leur origine. De plus, Luca et Lucie comparaient toutefois dans leur récit leur arrivée ici à une renaissance, une reconstruction à neuf de leur personne dans une nouvelle culture.

Enfin, la langue semble être un élément d'appartenance important pour certains participants. En effet, Luca se sent appartenir à des endroits où il se sent chez lui en parlant une langue partagée par d'autres, que ce soit parmi sa famille en Réunion ou bien au Québec avec sa copine. De plus, il semble que le sentiment d'être Québécois grandit pour Lucie et lui au fur et à mesure qu'ils s'approprient l'accent et le vocabulaire d'ici. Enfin, tandis que Mehdi se fait un devoir de nommer son origine berbère justement pour protéger la disparition de sa langue maternelle, il se dissocie également de la langue française quand nous lui faisons remarquer qu'il est attentif aux erreurs grammaticales que nous commettons dans nos expressions : « Ah, ben c'est votre langue, hein, ce n'est pas la mienne! »

5.5.2 L'appartenance : faire partie d'une société en tant que citoyen

Pour la majorité des participants, l'appartenance au Canada et au Québec comporte des aspects civiques, comme des devoirs et des droits (bien que la province du Québec n'attribue pas la citoyenneté). D'abord, il est important pour Lucie, Chan et Yi de contribuer à la société pour s'y sentir appartenir, mais surtout, qu'on reconnaisse que leurs idées et leurs réalisations individuelles fassent partie de l'ensemble même si elles peuvent être différentes. De son côté, Mehdi croit que la deuxième génération d'immigrants, davantage fusionnée à la culture québécoise, aura beaucoup plus d'impacts sur la société que lui, malgré qu'il s'implique de son mieux dans sa communauté.

Ensuite, les participants se sentent appartenir à leur société d'accueil parce qu'ils ont la légitimité d'y vivre et qu'ils ont droit aux mêmes services que leurs concitoyens (Luca, Lucie, Chan, Yi, et Diana). Tandis que Luca, Chan, Yi et Diana sentent avoir une place acquise ici, elle semble être un enjeu pour Lucie, qui doit « faire » la sienne, autant dans son travail que dans sa vie interpersonnelle. Enfin, notons que l'acquisition de cette place ne va pas de soi pour certains participants et peut créer de l'insécurité, comme Luca, Lucie et Diana qui « travaillent fort » pour montrer leur valeur, notamment sur le plan professionnel, et prouver la légitimité de leur présence au pays ou dans la province. Luca explique :

Tsé, je me sens bien ici, je me trouverais mal qu'on m'expulse de ce territoire parce que je ne suis pas Québécois. Parce que je me sens comme un Québécois, tsé ? Depuis que j'ai la possibilité de, tous les droits qu'un Québécois, je me sens déjà chez moi. Fac, c'est comme si on me mettrait dehors de chez moi si on m'expulsait. Fac moi, toute ma vie je vais faire en sorte à ce que ça n'arriverait jamais.

5.5.3 L'appartenance à un lieu où l'on se sent chez soi

Certains participants se sentent appartenir à des endroits où ils vivent heureux et où ils se sentent chez eux, comme Diana l'explique : « Mettons, quand tu es dans un endroit [où] tu te sens bien, [où] tu te sens heureuse, c'est sûr que [...] tu vas sentir que tu appartiens à ces endroits-là. »

Nous remarquons que plusieurs facteurs favorisent le sentiment d'être chez soi, notamment la présence de relations interpersonnelles de qualité. Par exemple, les pays d'origine de Luca et de Diana demeurent très importants dans leur identité puisqu'ils s'y sentent encore chez eux, entourés de gens familiers auxquels ils sont attachés. De plus, les participants qui affichent une appartenance au Québec expliquent qu'ils se sentent chez eux ici en profitant des liens d'amour et d'amitié intimes qu'ils ont créés (Luca et Lucie). À contrario, les participants ayant vécu des relations interpersonnelles négatives à certains endroits ne s'y sentent pas appartenir. C'est le cas pour Mehdi et Lucie envers leur pays d'origine, où ils ont fait l'expérience d'une

culture du jugement blessante, ou bien pour Diana et la ville de Rimouski, où elle a vécu des préjugés et des injustices.

Enfin, les participants se sentent chez soi dans des lieux où ils peuvent se réaliser sur les plans professionnel et personnel. Ce sont des lieux où ils se sentent en vie plutôt qu'en survie (Luca, Lucie et Diana) et où ils pratiquent des activités qui leur permettent d'être elles-mêmes (Lucie et Diana). Ce sont aussi des endroits où ils se projettent dans un futur qui correspond à leur vision pour eux et leurs enfants. Luca et Diana apprécient du Québec et du Canada les opportunités de se réaliser et de développer leur autonomie à travers des projets significatifs. Diana fait aussi l'hypothèse que le manque d'activités qui lui plaisent à Rimouski est l'un des facteurs empêchant son appartenance à la ville.

5.5.4 L'appartenance : un processus en émergence

Nous raconter leur histoire a permis à Luca et à Lucie de constater l'évolution de leur sentiment d'appartenance au Québec dans le temps. Ayant émergé depuis peu, leur appartenance à la province se confirme tranquillement, au fur et à mesure que se développent leurs relations et qu'ils constatent leur bien-être à Rimouski et dans la culture québécoise. Selon Luca, Lucie et Diana, c'est aussi en faisant le choix de s'installer à long terme dans un lieu que l'appartenance peut se développer. Enfin, l'insécurité face à une expulsion probable du pays ralentit ce processus, ce qui freine notamment Lucie dans la construction de projets.

5.6 Le poids des diverses appartenances dans l'identité des participants et leurs apports

Un autre des objectifs de l'entretien était de connaître le poids relatif des différentes appartenances territoriales des individus et d'identifier l'apport de ces identités dans leur quotidien. Comme nous l'expliquons au point 5.5.1, l'origine culturelle demeure très importante aux yeux de certains participants dans leur sentiment d'appartenance, ce que nous n'avions pas prévu au départ. Nous présentons ici la place de ces appartenances culturelles et

territoriales dans leur quotidien, l'apport d'une identité multiple et l'importance de se sentir appartenir chez certains participants.

5.6.1 Les racines culturelles et l'appartenance à la société d'accueil dans le quotidien

Luca, Lucie et Diana valorisent leur origine culturelle, dont certaines traditions et valeurs font partie d'eux et qu'ils aiment avoir avec eux dans leur quotidien. Si Chan et Yi ne manifestent ouvertement aucun attachement à leur culture d'origine, ils prennent soin toutefois de la transmettre à leur fils, par le biais de la langue et de mets typiques, tout comme le fait également Diana. Ils apprécient également être en présence de personnes de même culture qu'eux pour pouvoir pratiquer leurs coutumes et leurs fêtes ensemble (Chan, Yi et Diana)

Mehdi vit une relation contradictoire avec ses racines. S'il juge malheureux de n'avoir pas conservé davantage de traditions berbères dans son quotidien et se fait une obligation de se rappeler son origine pour éviter qu'elle ne disparaisse, il ne souhaite pas importer sa culture algérienne dans son pays d'accueil pour pouvoir mieux s'intégrer ici. De plus, Luca et Mehdi se sont détachés de leur communauté culturelle au cours de leur processus d'immigration pour éviter d'entrer dans un moule. Dans la même veine, Lucie constate que son détachement avec les Français a favorisé son intégration auprès des Québécois, et constate qu'elle devra résoudre sa dépendance aux hommes pour arriver au même objectif.

Les entretiens ont également conduit à discuter de ce que représentait pour les participants l'acquisition de leur citoyenneté ou leur appartenance nouvelle à la société d'accueil selon le cas. Pour Chan, Yi et Diana, obtenir leur citoyenneté représente une réussite de leur objectif d'immigration sans importance plus grande sur le plan identitaire. Être canadien signifie d'abord le droit pour eux de vivre ici et la possibilité de réaliser leurs projets, sans que ce passeport ait un impact sur leur identité, comme le dit si bien Chan : « *ID change, but you are you, you are still you.* ».

Toutefois, cette légitimation du droit à rester sur le territoire est plus symbolique sur le plan identitaire pour Lucie, pour qui l'immigration est un processus d'acculturation qui « change [ses] perceptions, [ses] représentations et son sentiment d'identification ». L'autorisation à demeurer au pays libère son sentiment d'appartenance au peuple québécois d'un poids qui l'empêchait de croître, ce qui ouvre la voie à une construction identitaire en cohérence avec qui elle est vraiment ainsi qu'à son implication sans aucun frein dans son milieu.

Enfin, Mehdi constate qu'il s'approprie involontairement des éléments culturels du Québec qui lui plaisent et qui enrichissent son quotidien.

5.6.2 L'apport de la diversité des appartenances

Luca, Lucie et Diana considèrent avoir une identité multiple. Si Luca juge ses trois origines aussi importantes les unes que les autres, il semble que l'appartenance à son pays d'origine soit plus importante pour Diana tandis que c'est le contraire pour Lucie. Les trois considèrent cette diversité identitaire comme une richesse qui leur permet d'appréhender la réalité de la vie avec un regard plus ouvert et de tirer profit de ce qu'il juge bon pour eux dans chaque culture.

Enfin, Mehdi et Lucie constatent que le recul leur a permis d'accepter leur origine et de regarder leurs concitoyens avec un regard plus compréhensif. Cela transforme même leur relation à eux. En effet, Mehdi est maintenant aussi ouvert à rencontrer des gens de son origine que d'autres personnes. De son côté, Lucie vit une paix identitaire depuis son acculturation québécoise qui influence ses relations interpersonnelles : elle porte un regard moins jugeant et plus affectueux envers sa famille.

5.6.3 Les effets du sentiment d'appartenance sur les sujets

Durant leur récit, Luca, Lucie et Diana ont manifesté leur besoin de se sentir appartenir pour garantir leur bien-être au Québec. Mehdi, Chan et Yi n'ont pas manifesté ce désir, mais trouvent important de favoriser un tel sentiment chez leur enfant, tout comme Diana le souhaite pour son fils : « J'aime qu'il soit Québécois, qu'il vive comme les gens vivent ici, parce que sinon il serait malheureux. Mais je veux qu'il garde son côté de chez nous. Qu'il garde toujours les traditions de mon pays. »

Ainsi, l'appartenance à une culture apporte plusieurs effets bénéfiques aux participants. Par exemple, les expériences positives que Diana vit lorsqu'elle est de retour dans son pays la rendent heureuse, ce qui la soutient malgré les épreuves de son immigration. Lucie mentionné de son côté que de vivre le sentiment d'appartenance au Québec est « libérateur et bienfaisant ».

5.7 Apport de la participation à la recherche

À la fin des entretiens, nous demandions aux participants quels effets avait sur eux leur participation à la recherche. Mehdi, Chan et Yi semblaient habitués au processus de recherche et ont apprécié témoigner pour contribuer à la science. De leur côté, Luca, Lucie et Diana ont aimé parler et être écoutés, tirant un bien-être à parler d'expériences qu'ils ont peu l'occasion de raconter dans leur quotidien. Pour Mehdi et Lucie, le geste de raconter est enrichissant puisqu'il permet aussi d'apprendre sur eux et leurs réflexions. Cela accompagne également la jeune femme dans sa recherche de cohérence identitaire : « Merci à toi, parce que ça replace des choses, parce que je suis dans un processus de travail personnel, j'essaie de m'affranchir de choses que j'ai intériorisées qui ne sont pas reliées à mon âme [...] pis ça m'apprend des choses sur moi encore. » Pour Diana, le geste de raconter son histoire suscite plutôt l'espoir de provoquer chez les locaux une plus grande compréhension des réalités de l'immigration.

Enfin, répondre aux questions a permis à Luca et à Lucie de constater la confirmation de leur rapport au Québec, qui n'était pas aussi conscientisé avant. De plus, son premier témoignage pousse Luca à agir en cohérence avec ses besoins prioritaires et le motive à prendre un autre emploi pour pouvoir économiser et partir à la Réunion revoir sa famille.

Les cinq récits des sujets nous ont permis de comprendre comment étaient vécues individuellement l'expérience des relations interpersonnelles du quotidien, l'expérience du sentiment d'appartenance ainsi que d'autres formes de rapports à des lieux et territoires dévoilés dans leurs parcours de migration. Dans ce chapitre, nous avons vu les éléments qui composaient ces différentes expériences. Classées en thèmes et en sous-thèmes, les composantes de ces expériences sont parfois communes à plusieurs participants, et d'autres fois particulières à un seul, ce qui témoigne de la complexité des expériences relationnelles et identitaires recueillies. Toutefois, avec ces résultats en main, nous pouvons maintenant retourner à nos objectifs de recherche. Dans le prochain chapitre, nous approfondirons comment s'articulent les interactions interpersonnelles quotidiennes et le sentiment d'appartenance territoriale en confrontant nos données au cadre de référence initial.

CHAPITRE VI

INTERPRÉTATION

Dans ce dernier chapitre, nous rappelons les objectifs initiaux de la recherche et indiquons la manière dont nous interprétons les résultats présentés précédemment. Ensuite, nous présentons les points saillants qui ressortent de l'analyse : pour comprendre le sens des interactions dans l'identité narrative et leurs relations avec le sentiment d'appartenance territoriale des participants, nous décrivons l'expérience que font les participants des interactions, du temps et du territoire à la lumière du cadre conceptuel initial et de résultats de recherches antérieures à la nôtre. Enfin, en guise de synthèse, nous comparons nos propositions de recherche initiales aux réponses à notre question de recherche.

6.1 Rappel des objectifs de la recherche et du cadre d'interprétation

L'objectif de notre recherche est de dépeindre l'articulation entre le sens que donne à ses interactions vécues au quotidien une personne immigrante s'établissant en région et son expérience du sentiment d'appartenance territoriale. Dans le chapitre précédent, la présentation des résultats nous a permis de comprendre les éléments significatifs qui composent l'expérience des interactions quotidiennes et du sentiment d'appartenance territoriale des participants rencontrés. Or, nous voulons maintenant mettre en évidence les différentes significations accordées aux situations d'interaction dans l'identité narrative des sujets et l'effet de ce travail symbolique dans leur identité territoriale.

Pour ce faire, nous explicitons dans les prochaines sections les dimensions interpersonnelle, temporelle et spatiale composant les récits recueillis. Ce travail d'interprétation propose un dialogue entre les résultats de notre démarche et les travaux de chercheurs s'étant eux-mêmes penchés sur l'une ou l'autre des facettes à l'étude de notre projet. Cette discussion permet d'une part de relativiser les connaissances actuelles en matière d'immigration en mettant en valeur l'expérience des participants et en comprenant le contexte qui favorise des résultats semblables ou différents de ceux mis de l'avant par certains auteurs auxquels nous nous étions référés au début de ce projet. Cela correspond à l'objectif « pratique » de notre mémoire. D'autre part, cette mise en commun des idées et des expériences répond à un objectif « théorique » et permet d'illustrer les processus interactifs à l'œuvre dans la construction identitaire des sujets et par le fait même, d'enrichir les connaissances en communication en montrant comment peuvent s'appliquer des concepts théoriques à un phénomène à l'étude.

Enfin, le dernier sous-objectif de notre recherche est de recommander de nouvelles perspectives à prendre en considération dans la gestion de la diversité en lien avec le développement des territoires. Nous exposons le résultat de nos réflexions dans la conclusion de ce mémoire.

6.2 L'expérience des interactions quotidiennes : des relations interpersonnelles signifiant un Nous

Dans les récits des participants, les interactions quotidiennes s'inscrivent dans plusieurs types de relations interpersonnelles. Reprenant la typologie de Saint-Arnaud (2004) distinguant les relations chaleureuse, coopérative et heuristique, nous voyons que la majorité des situations racontées, que ce soit avec le conjoint, la famille, les amis et certaines connaissances, s'inscrit dans le premier type, qui répond aux besoins affectifs d'aimer, d'être reconnu, etc. D'autres interactions significatives rapportées concernent le deuxième type et comblent les besoins de produire et de travailler. Enfin, d'autres interactions relèvent d'une relation remplissant le besoin de symboliser son expérience, par exemple quand les sujets

mentionnent leur besoin d'être compris par leurs proches. Or, il semble que cette typologie ne suffit pas à comprendre quelles interactions participent au sentiment d'appartenance, les sujets pouvant vivre tous les types de relation à la fois dans un lieu où ils se sentent appartenir ou non. Nous inspirant de la thèse de Le Scouarnec (2009), nous pensons plutôt que les interactions témoignant de l'appartenance sont celles englobées dans un « Nous » plus grand que la somme d'un « Je » et d'un « Tu ». Selon lui, la relation d'appartenance se distingue de la relation interpersonnelle puisqu'elle réfère à la participation à un groupe ne faisant qu'un et où les personnes sont en rapport de convivialité dans un « lieu nourrissant de ressourcement et de rencontres » (p. 91). Maisonneuve (1965, p. 33) décrit de façon semblable les relations singulières et irremplaçables qui caractérisent ce qu'il appelle plutôt la communion : « Ainsi, l'échange interpersonnel apparaît-il comme un "nous" privilégié où les partenaires n'aliènent rien de leur personnalité tout en cherchant à se donner sans réserve ; un nous coextensif au lien "je-et-tu" auquel convient cette fois le nom de *communion*. »

Le Nous se construit grâce au travail d'interprétation des acteurs qui « fait progresser la relation de l'individu à un "autrui significatif" et à un "autrui généralisé", représentant le "groupe d'appartenance" » (Parrini-Alemanno, 2007, p. 21). De cette généralisation émerge un contexte de significations qui contient le Nous et qui influence ses pratiques culturelles : c'est le mythe, qui relie les membres du groupe en fondant son passé collectif et en lui proposant un avenir. « Il s'agit en partie de l'intériorisation plus ou moins consciente des manières traditionnelles d'être, de penser et de faire des personnes vivant en commun. [...] Le mythe suscite ainsi un sentiment d'appartenance dont l'écho se ressent par son effet englobant, protecteur et structurant. » (Le Scouarnec, p. 100)

6.2.1 Plusieurs échelles du Nous

Les participants font l'expérience de plusieurs Nous à la fois, qui se situent à différentes échelles. D'abord, il semble que le couple soit un premier lieu d'appartenance pour Luca, Lucie et Diana. Plus qu'un attachement au conjoint, il semble que les participants se sentent appartenir à l'ambiance propre à leur couple, une proximité constituée d'amour, de

compréhension et de projets communs qui rend unique ce qu'ils fondent à deux. L'histoire du couple est racontée dans leur récit et contribue au mythe qui les engage à vivre leur vie selon des valeurs communes, différentes des autres, comme le montre l'exemple de Diana :

Nous, on pense différemment parce qu'on vit loin [de notre famille]. Mon mari et moi, on a une relation vraiment d'harmonie, on ne se chicane jamais. Et là-bas, je vois que ma sœur se chicanait avec son mari. [...] Je vois [ça] et je dis : mon Dieu ! Parce que quand tu vis des choses toute seule avec ton mari, tu n'as personne à côté de toi. So tu es plus uni que jamais, là. »

Les récits montrent également que l'unité du couple est incluse dans un Nous plus vaste. En effet, les interactions entre les participants et leur conjoint sont généralisées à une communauté partageant une même culture. Pour Diana, dont le conjoint est ressortissant du même pays, le couple est également le lieu où s'actualise l'appartenance à sa culture d'origine à travers des pratiques quotidiennes (langue, repas, musique, etc.). Pour Luca et Lucie dont les conjoints sont Québécois, les interactions satisfaisantes au sein du couple contribuent à leur appartenance au Québec. Par exemple, cette relation représente pour la jeune femme une porte ouverte sur le Québec, un échange : « [...] c'est fort parce que ça me permet vraiment d'approfondir et de m'enrichir du lieu dans lequel je vis, pis de cette culture québécoise qui me surprend, pis que je veux vraiment découvrir en fait, pour peut-être me dire, oui, je fais partie de ça, vraiment définitivement. »

Les interactions quotidiennes des participants contribuent également à la construction d'un Nous familial, dont le mythe fondateur est celui de la transmission d'un « être-au-monde » poursuivant « un héritage transgénérationnel de la lignée ancestrale » (Le Scouarnec, p. 75). Pour Luca, Mehdi et Diana, la famille représente en effet un pilier identitaire fort, une racine à l'origine de leur identité culturelle qui se poursuit dans le temps à travers le partage d'une langue et de traditions communes. Ainsi, chaque interaction est une occasion de rendre vivant ce qui rend la famille unique, que ce soit par le souvenir lors des communications virtuelles ou en vrai lors de voyages de retrouvailles. Il s'agit d'un exemple d'une communication rituelle qui favorise l'appartenance à une communauté et son maintien dans le temps (Carey,

1989). Les participants contribuent à cette communauté en transmettant à leur tour leur culture à leurs enfants.

Comment décrire le Nous des appartenances aux pays ou au peuple d'origine manifestées par Luca, Diana et Mehdi ? Il semble que le partage d'une langue et de traditions culturelles communes soit central dans l'unité des communautés dont ils se sentent appartenir. De plus, Luca et Mehdi intègrent à leurs récits certains pans de l'histoire nationale ou ethnique pour nous mettre en contexte. Toutefois, nous remarquons que l'espace de convivialité de ces groupes est restreint à celui de la famille, des amis ou du voisinage. En effet, quand Luca et Diana décrivent leur appartenance au pays d'origine, ils parlent en termes de proximité et de familiarité des liens entretenus là-bas. Nous émettons l'hypothèse que pour ces deux personnes, l'appartenance à un territoire national est médiatisée par la pratique de traditions culturelles actualisées dans les Nous intermédiaires comme le couple, la famille et le voisinage.

Si l'appartenance au Québec ressentie par Luca et Lucie se fonde elle aussi sur une langue et des pratiques culturelles portées par le couple, elle provient également de relations avec un autrui généralisé formant un Nous à l'échelle de la nation. Par exemple, en mentionnant qu'il se battrait n'importe quand avec les Québécois pour montrer son niveau d'appartenance, Luca fait référence au passé mythique de la nation et s'inclut dans la protection de sa distinction. De son côté, Lucie souhaite participer à la société québécoise en reconnaissant la particularité de son système d'éducation qui rejoint ses valeurs et en généralisant à toute la population les attitudes humaines et chaleureuses qui animent les gens qu'elle rencontre à Rimouski. Il semble que l'appartenance contient ici une projection de soi dans un groupe auquel on souhaite participer dans le futur, aspect qui est moins présent dans le Nous du pays d'origine, mais présent dans celui du couple et de la famille. Elle fait également référence à une communauté plus abstraite et elle se fonde sur un mythe de la fraternité, où le groupe « partage une mission qui établit [son] histoire, le contient dans un horizon groupal par un habitus traditionnel et le maintient dans la promesse de la réalisation du projet initial » (Le Scouarnec, p. 111). L'appartenance de Mehdi à l'Est-du-Québec est un autre exemple qui en témoigne, voyant dans les jeunes de cette région une communauté à laquelle il attribue une

vision du développement qu'il retrouve chez ses amis. Cette vision à laquelle il semble adhérer rend unique et différente cette partie du Québec à ses yeux.

Il est à noter que la langue est un élément essentiel qui unit les participants aux Nous auxquels ils participent. Elle porte en elle des traces de l'unicité du groupe, par exemple le vocabulaire valorisant que Lucie remarque particulièrement chez les Québécois. De plus, la parler actualise dans le quotidien l'expérience d'appartenance des sujets. Par exemple, Luca exprime en malgache le mot « maison familiale » pour décrire à la chercheuse ses lieux d'appartenance. Le Scouarnec (p. 170) fait l'hypothèse que l'individu ne possède pas un langage, mais qu'il en fait plutôt partie : « Bien que nos récits nous appartiennent en propre, leur signification demeure toujours dans la sphère d'une construction commune. »

Enfin, si l'appartenance à des groupes territorialisés ne représente pas une expérience significative pour Mehdi, Chan et Yi, ils semblent plutôt faire partie d'unités plus grandes, telles la communauté humaine ou la Nature. Cette appartenance se manifeste plutôt durant les moments de ressourcement dans l'environnement naturel. Le Scouarnec met en parole l'expérience que Yi ne pouvait décrire tellement son intensité était grande :

Dans la vie, n'existe-t-il pas des états de grâce, peut-être plus solitaires, où nous ressentons un profond sentiment d'appartenir au monde, parfois face à un coucher de soleil ou au cours d'une période d'intense créativité? Nous ressentons une profonde harmonie, au point où il nous semble même que le temps se suspend dans un moment d'éternel présent, que l'espace lui-même se dissout et qu'enfin la pensée se tait, réconciliée dans une pure contemplation. (p. 145)

6.2.2 S'identifier à des communautés significatives sans appartenir au Nous

Nous avons remarqué que certains participants s'identifient à leur culture d'origine sans toutefois se sentir appartenir au pays d'où ils proviennent. Pour Lucie, Chan et Yi, certaines traditions et valeurs qu'ils attribuent à leurs racines font partie d'eux et enrichissent leur quotidien. De son côté, si Mehdi se sent appartenir aux Berbères, aucun indice dans son récit

ne montre que cette identité s'actualise dans son quotidien. Pourtant, selon Simone Weil (citée dans Le Scouarnec, p. 119), « un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivant certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir ». Or, nous questionnons le degré de participation de ces participants à la collectivité porteuse de leur culture et à son futur. Pour Lucie, Chan et Yi, la fréquentation ponctuelle au Québec de connaissances de même origine pourrait être une forme de contribution par l'actualisation dans le présent de caractéristiques communes à un même ensemble de gens peu importe l'espace où ils se trouvent. Toutefois, aucun d'entre eux ne retournerait vivre dans leur pays d'origine, n'ayant pas réussi à trouver leur place dans le Nous proposé. Ainsi, bien que les participants partagent une culture avec d'autres, ils ne se projettent ni dans leur communauté nationale d'origine, ni dans une diaspora, comme si aucun groupe intermédiaire significatif n'offrait la convivialité nécessaire pour généraliser leur appartenance à une communauté plus abstraite, nationale ou ethnique. Ces exemples étayaient la position de Le Scouarnec (2009) rejetant une conception ensembliste du sentiment d'appartenance : bien qu'ils fassent partie objectivement de ces groupes et qu'ils partagent avec leurs membres des éléments semblables, les participants ne ressentent pas le désir assez fort de cet Autrui pour s'intégrer au Nous.

De façon semblable, nous remarquons que Chan, Yi et Diana se sentent « Canadiens » bien qu'ils ne sentent pas de réelle appartenance à ce pays. Pourtant, ils apprécient ses différents lieux physiques et certains traits de sa culture civique, sans compter qu'ils reconnaissent leurs devoirs citoyens en échange de leur droit à rester sur le territoire. Ils semblent s'identifier à leur citoyenneté sans se sentir appartenir aux gens dans ce territoire. S'ils se projettent ici dans le futur, ils ne participent encore à aucun groupe dont la signification ne serait généralisée à la société.

À l'instar de Maisonneuve (1965, p. 34), nous pensons que l'état de la communion propre à l'appartenance doit être distingué des états de participation ou d'identification, ces derniers ne menant pas immédiatement au premier. Il semble que l'appartenance à un Nous soit plus forte et significative lorsque les sujets s'incluent autant dans la dimension passée du mythe

commun que celle du futur, notamment lorsqu'ils se projettent dans une communauté par le biais de relations à plus petite échelle.

En somme, les participants racontent des expériences d'appartenance vécues surtout autour d'unités restreintes qui permettent leur épanouissement, comme le couple, la famille, les amis et les collègues. Le Scouarnec (p. 114) explique que « plus les relations interpersonnelles d'affiliation se situent dans une coopération active (organisation, groupe restreint), plus il est possible d'avoir une contenance relationnelle favorisant un sentiment du chez-nous. » De plus, si l'appartenance à une identité culturelle d'origine demeure relativement forte selon les récits, c'est surtout l'appartenance à la nation derrière cette culture qu'il faut remettre en question. En effet, bien que plusieurs participants connaissent ce que leur culture leur apporte au plan de l'identité, peu se projettent dans un projet de société à l'échelle nationale. Ils s'identifient à une culture déracinée sur le plan politique et civique, mais toujours vivante à travers des traits servant de frontières entre un Nous culturel et Autrui.

Les multiples appartenances des participants ne sont pas « données ». Elles se sont construites, renforcées et modifiées dans le temps à travers les divers changements qu'ils ont vécus dans l'ordre de leurs interactions interpersonnelles au cours de leur parcours de migration. Il nous importe maintenant de comprendre comment ils gardent un sens unifié d'eux-mêmes malgré ces changements. À l'aide de la théorie de l'identité narrative de Ricœur, nous pouvons voir à travers la narration qu'ils font de leur vie les stratégies qu'ils utilisent pour garder un sens unifié de leurs appartenances et composer avec les nouvelles interactions qui modifient la cohérence de leur histoire.

6.3 L'expérience du temps : le récit de soi comme inscription temporelle du Je dans un Nous

Dans son essai mettant en valeur les perspectives interactionniste symbolique et herméneutique pour comprendre l'identité narrative de sujets, Ezzy (1998) rappelle que l'interprétation de soi ne se compose pas seulement d'interactions, mais qu'elle est un phénomène fondamentalement temporel. En effet, c'est à travers le temps que les participants

donnent du sens à leurs expériences avec autrui en reconfigurant les événements du passé et du futur dans le présent pour former un récit cohérent d'eux-mêmes et de leurs appartenances territoriales. En recourant aux écrits de Mead, Ezzy montre que la mémoire des réponses organisées envers autrui et l'anticipation de ces dernières dans le futur varient selon les événements émergeant du présent de l'individu et sa capacité à se mettre dans le rôle d'autrui. Cette reconfiguration, que Ricœur (1985) nomme la mise en intrigue, est unique au narrateur qui la compose bien qu'elle soit empreinte des cadres sociaux dans lequel il s'inscrit, comme les mythes des Nous auxquels il appartient. Ainsi, pour comprendre comment les participants interprètent leurs interactions quotidiennes, nous devons prendre en compte le dialogue entre les transactions subjectives et relationnelles de leur identité, tel un processus d'ajustement entre leur définition de la situation et celle d'un autrui significatif (Demazière, 2011).

En somme, les sujets remanient leur passé et leur futur à travers le dialogue entre soi-même et un autre que l'on rencontre dans notre tête. L'expérience de l'appartenance s'inscrit elle aussi dans le temps par la narration d'un récit de soi intégré dans le mythe du Nous :

L'appartenance constitue le lieu de rapprochement et la mise en commun des horizons de l'expérience personnelle et de l'expérience collective, au sein d'une totalité plus grande. [...] [Elle] relève du double mouvement d'être-avec et d'être-dans, qui se caractérise par un aller et un retour à l'autre, telle une réponse à l'appel d'autrui nous invitant à vivre avec les siens, tel un don à autrui pour fonder avec lui une communauté. (Le Scouarnec, p. 162)

Selon Goffman (1961, cité dans Ezzy, p. 247), le récit de soi tend à « s'aligner avec les valeurs fondamentales de la société à laquelle on appartient », par recherche défensive d'équilibre et de sécurité. Qu'en est-il quand le sujet ne peut s'insérer dans le Nous proposé ? Dans cette section, nous montrons comment certains obstacles aux Nous sont racontés par les sujets de notre étude et comment ils reconfigurent leur récit de façon à unifier leurs expériences interpersonnelles discordantes pour bâtir un fil conducteur cohérent. Nous aurons recours à la typologie des enjeux symboliques entourant les interactions interpersonnelles (Marc Lipiansky, 2005) décrite dans le chapitre 2 pour illustrer davantage la nature des

situations discordantes et les stratégies utilisées. Ainsi, nous montrerons que malgré l'aspect fictif de la réinterprétation de l'histoire dans l'identité narrative, le passé refiguré a un impact concret sur les comportements relationnels quotidiens des participants.

6.3.1 La difficile insertion du Je dans le Nous du pays d'origine

Lorsque les participants racontent leur parcours d'immigration, plusieurs décrivent leur insatisfaction à l'égard de l'environnement fermé, jugeant ou traditionnel de leur pays d'origine qui les empêchait de mener une vie qui correspondait à leurs valeurs, comme si Mehdi, Lucie et Diana ne voyaient pas leur place dans le Nous où ils se trouvaient inclus à la naissance. Nous remarquons que des enjeux de nature identitaire et relationnelle punctuaient leurs relations. Par exemple, ne pas pouvoir montrer librement sa différence dans le contexte politique et religieux de son pays entravait le besoin d'individuation de Mehdi. Quant à Lucie, en plus de ne pouvoir trouver sa place en France, elle souffrait d'un manque de valorisation dans sa famille et à l'école rendant difficile le maintien d'une image positive d'elle-même. Elle ne trouvait pas non plus réponse à son besoin de se sentir aimée et reliée au sein de sa famille dysfonctionnelle. Selon Le Scouarnec (p. 109), « toutes les associations filiales ne produisent pas forcément un chez-nous généalogique. Par exemple, certaines "familles" contemporaines, éclatées dès leur début et sans liens transgénérationnels clairement établis, n'ont pas les extensions temporelles et relationnelles suffisantes pour créer un sentiment de chez-nous. » Pour Diana, le besoin de contrôle de son image d'elle-même était difficile à combler dans un contexte où la présence de fortes normes traditionnelles la rendait dépendante de sa famille et l'empêchait de faire sa vie. C'est un exemple où le chez-nous familial n'était pas assez « souple » pour permettre « l'aménagement d'un chez-soi et d'un chez-nous » (*ibid.*). Il semble que l'environnement interpersonnel des sujets ne présentait pas les conditions décrites par Rogers et Saint-Arnaud (voir section 3.1) leur permettant de s'actualiser, notamment un manque de compréhension empathique envers leur vision du monde différente.

Dans leur récit, l'immigration sert de réponse aux enjeux symboliques de la communication, ce qui contribue à modifier la norme phénoménologique entourant leurs interactions problématiques. La ponctuation, ou la signification, de ces situations s'en trouve changée. D'abord, les trois participants estiment que la distance permet un recul nécessaire pour évaluer différemment les situations passées, ce que nous attribuons au fait que le milieu d'accueil permet de répondre aux besoins non comblés auparavant, générant un équilibre identitaire favorisant un regard nouveau sur les problèmes antérieurs. Par exemple, le fait que Lucie se sente à sa place parmi ses collègues de travail et dans la culture relationnelle québécoise participe à la valorisation de son image professionnelle et comble son besoin de reconnaissance et d'amour. Elle-même constate son assimilation des cadres sociaux du Nous québécois, ressentant une paix intérieure et une acceptation nouvelles qui participent à réévaluer son passé conflictuel avec sa famille pour mieux reconnaître son soutien et son importance dans sa vie. L'appartenance au Québec de Lucie semble accompagner le succès d'une stratégie d'assimilation à la culture relationnelle du Québec pour combler ses besoins d'amour, d'intégration et de valorisation, processus résumé par Maisonneuve (1980, p. 150) : « Si conscience et estime de soi s'élaborent à travers un jeu complexe d'identifications et de confrontations, il importe d'examiner comment le sujet engage ses relations préférentielles et de quelle communauté il se réclame pour persévérer dans son être en se valorisant. » De façon semblable, Lucie et Mehdi trouvent au Québec le moyen de contrôler leur vie selon leurs préférences et de montrer une image d'eux non censurée, ce qui change leur rapport à leur communauté d'origine. En somme, leur parcours d'immigration plonge les participants dans de nouvelles relations dont les normes phénoménologiques différentes, axées davantage sur le respect et la liberté individuelle, modifient la ponctuation des situations de communication qu'ils ont vécues ou qu'ils vivent encore là-bas, influençant alors leurs comportements durant l'interaction.

Ensuite, l'immigration des participants dans le territoire d'un Nous où ils n'ont encore aucun repère les confronte à des difficultés et à de nouvelles façons de voir le monde favorisant aussi une position de recul sur le passé. Cet inconfort provoque la reconnaissance de l'importance de ses racines françaises chez Lucie, et de l'importance de l'amour et du soutien familial chez Diana, ce qui relativise le sens négatif qu'elles attribuaient à certaines situations

d'autrefois. Si Diana se sent encore différente de sa famille et s'inquiétait au début de ne pas être respectée dans certaines de ces décisions apparaissant aux autres comme de la « folie », elle est maintenant capable de défendre ses opinions. Toutefois, elle garde le silence quand elle est en désaccord ou évite certains sujets tabous en présence de ses parents, compromis acceptable pour elle du moment où elle a besoin de l'amour et du soutien de sa famille éloignée, ne pouvant retrouver telle communauté au Québec. De plus, elle a maintenant confiance dans leur respect malgré ses différences, tout en trouvant une réponse à son besoin de reconnaissance à l'intérieur d'autres Nous, amicaux ou amoureux. Sa stratégie est en équilibre entre l'affirmation d'elle-même et la protection de son intériorité.

Plutôt que de favoriser l'identification à ses origines nationales, la confrontation à de nouveaux modèles culturels a mené Mehdi à se détacher des gens de son origine pour apprécier la diversité du monde. Ses voyages lui permettent d'en apprendre sur les phénomènes d'exclusion et fournissent une position de recul nécessaire pour comprendre le contexte menant aux comportements inacceptables de ses anciens compatriotes. Toutefois, il se trouve encore au cœur d'une contradiction identitaire difficile à résoudre : il est partagé entre son besoin d'être reconnu comme personne avant d'être étiqueté par son origine et le devoir de s'identifier à son peuple d'appartenance. En effet, malgré son faible poids dans son quotidien, il est soucieux de l'avenir de cette communauté dont la culture est menacée de disparition à force d'être niée. Ayant hérité d'un récit collectif, c'est comme s'il se devait d'y participer : « La communauté nous préexiste et nous accueille. Il y a toujours un sujet antérieur à nous qui aménage notre place et nous convie à participer avec lui. Appartenir, c'est fondamentalement répondre à l'appel de la communauté d'autrui. » (Le Scouarnec, , p. 168). Nous raconter cette complexité identitaire représente sans doute une première action en ce sens.

6.3.2 Le défi de maintenir à distance la convivialité du Nous familial

Tous les participants font l'expérience de changements relationnels dus à la distance, notamment au sein de la famille. En effet, plusieurs d'entre eux ressentent une solitude

familiale qui se manifeste par l'impression d'être loin ou perdus, la perte d'intimité avec certains proches, la tristesse de ne pouvoir assister à certains événements à l'étranger, le manque de soutien, l'ennui des contacts physiques, etc. D'autres constatent avoir perdu des liens amicaux ou craignent que d'autres relations ne s'effritent avec le temps. Ayant fait l'expérience de visites de ressourcement auprès de leur famille depuis leur départ, Luca et Diana racontent que leur immigration leur a fait prendre conscience de l'importance des personnes restées là-bas, gardiennes de leur identité culturelle et sources importantes d'amour et de soutien. « Ainsi, l'appartenance n'est jamais aussi mieux sentie et profonde que pour celui qui a quitté la maisonnée et y revient. » (Le Scouarnec, p. 60) De plus, presque tous les participants sont reconnaissants envers les acquis familiaux dont ils remarquent la trace dans leur identité. Pourtant, cela ne suffit pas à remplir le vide créé par leur départ. Nous constatons que devant la lenteur de la création des liens de proximité avec des personnes au Québec, la distance des amis et de la famille d'antan est plus difficile à vivre pour Luca, et Diana, qui vivent un fort besoin relationnel de se sentir reliés, aimés et soutenus. Le maintien de leur identité dans le temps n'est pas toujours évident : ils s'ennuient de certaines pratiques culturelles, ou ont même l'impression de perdre leur langue natale. Selon Le Scouarnec (p. 57), derrière la nostalgie se trouve « le sentiment d'angoisse existentielle de se sentir appartenir à notre maison sans y demeurer » et de se confronter à une porte close au retour. D'ailleurs, Marc Lipianski (2005) explique que l'ouverture et la fermeture sont deux moments insécurisants de l'interaction, l'individu pouvant faire face à une non-réponse, à une intrusion, à un risque d'abandon ou à la peine à devoir quitter la conversation. Ainsi, les interactions à distance avec la famille ou les amis deviennent pour certains une source d'anxiété, notamment pour Luca, stressé à l'idée d'être impuissant devant une catastrophe vécue par ses proches là-bas, ou craignant de subir la perte de nouvelles amitiés.

Plusieurs stratégies sont utilisées pour maintenir les relations dans le temps et favoriser la réponse des besoins identitaires et relationnels. D'abord, certains sujets maintiennent de fréquents et enrichissants contacts téléphoniques ou virtuels avec leurs proches du passé, favorisant ce que Diminescu (2008) nomme « la culture du lien », assurant la continuité spatio-temporelle de leur identité à travers des relations interpersonnelles durables. Par exemple, Diana vit des relations à distance satisfaisantes, partageant avec famille et amis des

conversations qui lui permettent de parler de son vécu comme si elle n'était jamais partie. Cette stratégie favorise la sécurité existentielle des participants face à un manque d'amour et de reconnaissance dans leur nouveau milieu. Même à distance, la convivialité entre les membres du Nous demeure. De cette façon, Diana continue à participer au mythe de son groupe d'appartenance en racontant son expérience à ces gens qui la reconnaissent comme encore parmi eux :

La multiplication des échanges à distance dans le contexte d'un régime permanent de téléprésence est susceptible de provoquer paradoxalement un renforcement des liens familiaux entre migrants. Le régime de télécommunication permanente entre membres d'une même famille vient en effet redoubler et renforcer les liens primaires existants déjà entre eux. (Proulx, 2008)

Si pour Mehdi et Yi les communications à distance sont satisfaisantes pour leur propriété à garder vivantes leurs relations familiales et amicales, nous ne pensons pas qu'elles relèvent d'une culture du lien, les contacts étant moins fréquents ou moins riches en détails expérientiels comparativement à ceux de Diana. Elles ne semblent pas non plus contribuer à des groupes d'appartenance, mais favorisent les voyages de retrouvailles pour Mehdi ou comblent les besoins relationnels de Yi d'être écouté et de pouvoir parler aisément.

Les technologies de communication utilisées au quotidien par certains participants semblent donc resserrer leurs liens avec des proches du passé, comme le remarque Proulx (2008). Toutefois, pour l'ensemble des participants, ils ne sont pas suffisants pour combler les besoins relationnels d'être entourés et aidés au quotidien ou de pouvoir jouir de la présence physique de leurs proches. Certains n'osent pas parler de leurs problèmes à distance à leur famille, ne ressentant pas de leur part un soutien adéquat. De plus, plusieurs obstacles semblent réduire l'utilisation des communications virtuelles, comme la routine prenante, le décalage horaire, et pour certains, la peur des mauvaises nouvelles ou la peur de n'avoir rien à dire. Plutôt que l'expérience du « rétrécissement du monde » (Moquay, 2001, p. 271), les participants vivent le sentiment « d'être loin » et ont une conscience accrue de la distance les séparant de leurs Nous d'origine, ce qui nécessite des stratégies complémentaires pour les retrouver ou combler autrement les besoins qu'ils remplissaient. Par exemple, Luca et Diana

s'arment de patience et d'efforts dans l'attente de rejoindre leurs proches lors de voyages. Yi explique qu'il garde en son cœur la mémoire de sa famille et de ses amis d'enfance, présence qu'il peut constamment actualiser pour se rappeler ses origines.

Enfin, pour éviter la souffrance de se sentir à la fois loin de la famille et seuls dans une nouvelle société, induite par un « isolement virtuel » que Castells (2002, p. 147) décrit comme « la séparation entre le local et le convivial dans la formation du lien social », Luca et Diana investissent leurs efforts dans la participation à de nouveaux Nous complémentaires aux anciens, en recherche de sécurité existentielle. Selon Le Scouarnec (2009, p. 190), les chez-nous du présent contrastent avec les chez-nous du passé au gré des changements de dynamiques relationnelles : « Le chez-nous a évolué et s'est déplacé. » Par exemple, aussi forte était autrefois l'appartenance de Diana à sa communauté amicale ontarienne, elle s'est dissipée par la distance et l'absence de projets communs, malgré la conservation de liens forts avec chaque membre du groupe. C'est maintenant à travers le Nous de couple ou le Nous familial d'ici que les participants peuvent combler leur besoin d'amour, de soutien et de reconnaissance identitaire.

6.3.3 Plusieurs facteurs ralentissant l'insertion du Je dans le Nous du pays d'accueil

Certaines insatisfactions relationnelles racontées par les participants font obstacle à l'insertion de leur récit individuel dans celui du pays d'accueil. D'abord, la majorité des participants trouve long ou difficile d'établir une profondeur d'échange avec des amis avec qui ils voudraient éventuellement partager des liens forts. De plus, certains participants constatent une certaine froideur des Québécois dans les rituels de salutations ou quand il s'agit de s'investir dans une relation, absence de convivialité qui contraste fortement avec les normes phénoménologiques de leurs Nous précédents et les attentes qu'ils avaient de la population d'ici. Ils font face à un enjeu territorial (Marc Lipiansky, 2005) : malgré leur besoin de partager leur territoire intime, il semble qu'ils n'aient pas accès au code pour passer la barrière psychique d'autrui et construire une relation de proximité avec eux.

Ensuite, certains participants font l'expérience de relations interculturelles qui ne favorisent pas leur intégration au Nous, les locaux insistant trop souvent sur leur différence ethnique, ou certains employeurs dévalorisant leur image d'eux-mêmes à l'aide de préjugés et de stéréotypes. L'incapacité de ces gens à distinguer l'individu derrière sa provenance culturelle ne favorise pas le don du récit du sujet à sa nouvelle communauté. Enfin, l'insécurité reliée à l'attente de la résidence permanente ou de la citoyenneté génère de l'impuissance chez Diana et Lucie, qui ne sont plus en contrôle de la place sociale qu'elles aimeraient avoir dans la société. En effet, le fait qu'elles doivent justifier leur légitimité à rester au pays devant leurs supérieurs ou le gouvernement leur montre que ces derniers ne voient en elles que leur nationalité étrangère et hésitent à reconnaître le véritable récit d'elles-mêmes qu'elles veulent apporter au Nous. Cet enjeu de reconnaissance de la place diminue l'appartenance que pourrait avoir ces participantes au Nous malgré leur volonté d'en faire partie.

Devant ce manque de convivialité, plusieurs stratégies sont employées pour répondre aux besoins d'intimité et de reconnaissance identitaire. D'abord, plusieurs participants réduisent leurs attentes et valorisent le peu de liens de proximité qu'ils maintiennent ici. Pour Luca, Lucie, Chan, Yi et Diana, le Nous du couple prend beaucoup d'importance dans leur quotidien et les conjoints remplissent des rôles multiples d'amoureux, d'ami et de soutien. Avec le recul, Diana donne un nouveau sens à ses épreuves interpersonnelles. Elle interprète le calme de sa vie sociale depuis son immigration au Bas-Saint-Laurent comme un événement du destin qui lui a permis de construire une famille forte : « So comme je dis, Québec, pour moi, c'est ma famille. C'est vraiment : on s'est trouvé. On a vécu des problèmes et tout, mais on est une famille. » L'on voit ici que « les cadres sociaux de la mémoire [la valeur importante de la famille] et les contextes relationnels de l'existence singulière [l'unité familiale actuelle] » (Maisonneuve, 1980, p. 14) transforment le sens du passé et participent à la construction du mythe du Nous familial auquel Diana est encore plus attachée. De son côté, Luca accorde beaucoup d'importance à ses connaissances, des relations de type fonctionnel (Saint-Arnaud, 2004) auprès de qui il envisage à long terme de mieux « s'approprier le territoire » sur lequel il vit désormais. Castels (2002) et Proulx (2008) relèvent également l'importance de ce type d'interaction favorisant l'acquisition d'information, les loisirs, les activités professionnelles, etc.

Chan et Yi ont plutôt le réflexe de généraliser l'expérience de superficialité dans leurs relations d'ici au vécu de l'ensemble des premiers arrivants, ce qui facilite sans doute leur résignation à cette situation et ce qui leur permet de garder la face. Quant à Diana, elle fait l'hypothèse que son adaptation à des échecs interpersonnels répétés explique son indifférence actuelle face à cette situation. Cette attribution de sens engendre chez eux une attitude moins ouverte envers la rencontre, ce qui favorise une prophétie autoréalisante : ils doutent que leur situation interpersonnelle évolue puisqu'elle n'a jamais changé de toute façon malgré les années. Nous pensons que leurs comportements résignés réalisent leur prophétie en suscitant justement des réactions conformément à leurs attentes (Vallerand, 1994, p. 725). Il est plus facile de comprendre pourquoi ces sujets projettent de quitter la ville, aucune appartenance à des groupes conviviaux ne les retenant ici.

Enfin, Luca, Lucie et Diana ont recours à certains piliers, des personnes importantes pour eux qui les écoutent lors de situations problématiques ou qui les encouragent à poursuivre leur processus d'immigration. Il s'agit d'une stratégie d'affirmation de soi. Bien qu'ils mentionnent avoir confiance dans le soutien d'au moins une personne au Québec, ces participants racontent le grand rôle que jouent leurs proches du passé, que Diana n'hésite pas à appeler. Quoique virtuelle, nous pensons que la présence fidèle et rassurante de sa communauté d'origine la motive à demeurer active au sein de ce Nous, puisqu'il représente à ses yeux la promesse d'un chez-elle où elle pourra retourner si son projet d'immigration au Canada ne fonctionnait pas dans le futur. Les interactions avec ces personnes de soutien jouent également un grand rôle dans le maintien de la cohérence identitaire des participants malgré les changements apportés par la migration. En effet, les trois participants racontent que leurs conversations avec ces proches agissent comme un miroir qui reflète l'histoire de leur vie et qui leur permet d'y trouver une cohérence, comme Luca explique : « Quand je la rencontre elle, je me confronte à moi-même. Tu comprends, c'est comme très très identique nos bagages à elle et moi. » D'une part, la mémoire de leurs parcours similaires au courant de l'interaction permet aux sujets de se rappeler d'où ils viennent. D'autre part, ils obtiennent la reconnaissance de leurs proches qu'ils sont la même personne à leurs yeux bien qu'ils leur témoignent de nouvelles expériences non vécues en commun. Ces personnes-ressources

servent de repères identitaires dans le contexte où l'immigrant est en « souffrance d'un lieu » (Harel, 2005, p. 50), sans ancrage physique pour fixer son identité.

La théorie de l'identité narrative de Ricœur (1985) nous aide à comprendre l'identité ipse des sujets dans cette situation. La permanence de soi-même dans le temps se déroule dans la promesse de demeurer un « qui » fidèle à l'individu. Raconter son histoire à autrui permet de répondre à la question : « Qui suis-je, si versatile, pour que néanmoins tu comptes sur moi ? » (Gilbert, 2001, p. 120) Or, cette promesse ne peut se réaliser sans l'attestation de soi, qui est la foi en sa puissance d'agir par la capacité de parler, de faire, de se raconter et d'évaluer (*ibid.*, p. 109). En racontant leur vie à leurs proches, les participants se reconnaissent acteurs de leur histoire et font confiance à leur pouvoir d'action (*ibid.*, p. 157). Armés d'un récit de soi cohérent, les participants sont plus enclins à s'inclure dans le récit collectif du Nous qui répondent à leurs besoins : « Une intense appartenance résulte donc uniquement d'une résonance entre un chez-soi assez bien constitué et des chez-nous conviviaux. » (Le Scouarnec, 2009, p. 122)

Nous raconter leur vie est également une autre façon pour les participants de répondre à leur besoin de partager leur intimité : « Ben, ça fait du bien, ça fait du bien [de te parler]. Parce qu'au fond, c'est rare que je peux parler de moi, de ma racine. Même pour n'importe qui, c'est rare qu'on parle de soi, de notre propre bagage [...], de comment on en arrive là où on est arrivé. » (Luca) Ce dialogue représente une autre occasion pour les participants d'interpréter leur parcours pour y donner une cohérence. Mais surtout, nous remarquons que cette forme d'interaction permet à certains d'entre eux de prendre leur place dans la société d'accueil en participant à l'histoire collective du Nous : Chan estime que la recherche auprès des immigrants, en rendant publiques leurs expériences, leur permet de faire partie du Canada et Diana compte sur son témoignage pour sortir de l'anonymat sa présence à Rimouski. Les participants nous font don de leur histoire : nous servons alors de médiateur entre eux-mêmes et la société, comme si « vivre chez-nous suppose donc la possibilité de raconter son expérience concrète d'habiter avec les siens » (Le Scouarnec, , p. 98).

En analysant les divers enjeux relationnels marquant l'identité narrative des migrants, nous observons que les conditions menant à des interactions épanouissantes proposées par Rogers (1972) et Saint-Arnaud (2004) favorisent bel et bien l'actualisation des participants, ce qui construit ou renforce leur appartenance à des Nous. Mehdi, Lucie et Diana se sentent appartenir à des communautés où ils peuvent s'épanouir à l'intérieur de relations authentiques, où les gens sont empathiques à leur expérience et ont confiance dans la réalisation de leur potentiel. Le contraire se produit également : les participants ne vivant pas de telles relations ne les perçoivent pas comme des Nous auxquels ils appartiennent.

6.3.4 L'importance relative accordée à l'appartenance

À travers les exemples précédents, nous avons vu que devant des interactions interpersonnelles mettant en jeu leurs besoins symboliques, les participants mettent en place plusieurs stratégies pour retrouver un équilibre identitaire. De plus, nous avons montré que l'issue de ces dernières modifiait leurs comportements relationnels et par le fait même, participait à recomposer leurs appartenances. Toutefois, nous avons remarqué que l'expérience d'un Nous ne se voyait pas attribuer la même importance dans les récits des participants. Si certains désirent maintenir leurs appartenances dans le temps ou vivre une telle expérience envers leur société d'accueil, d'autres narrateurs ne comptent pas sur cet élément pour se définir. Comment comprendre cette divergence entre les récits ?

D'abord, Mehdi, Chan et Yi n'éprouvent pas le besoin de se sentir appartenir. Le premier semble jouir d'une vie sociale très satisfaisante, s'entourant par chance ou par choix de gens qui savent répondre à ses besoins symboliques dans le cadre de ses interactions. Quant aux deuxièmes, il semble que la dimension sociale soit moins haute dans leur échelle de valeurs, priorisant davantage le travail et la famille. Enfin, les trois ne veulent être identifiés par leur identité culturelle, accordant plus de valeur à l'individu plutôt qu'à leur groupe d'origine. Nous faisons l'hypothèse qu'ils se trouvent dans un équilibre identitaire dont l'appartenance à un groupe ne serait pas le pilier : leur expérience de relations satisfaisantes et leur impression d'appartenir au monde leur procurent des « points d'appui et des références

stables » (Moquay, 1997) qui contribuent à une image de soi suffisante et sécuritaire. De plus, ils semblent associer au sentiment d'appartenance territorial un danger de fermeture à la différence qui ne correspond pas à leur curiosité et leur ouverture sur le monde.

Luca, Lucie et Diana mentionnent à plusieurs reprises l'importance de leur groupe d'appartenance et leur besoin de se sentir appartenir, notamment parce qu'ils constatent l'apport positif de leur origine culturelle dans leur identité. Différentes pratiques et valeurs « font partie d'eux » et contribuent à leur épanouissement. Lucie est la seule parmi eux à vouloir « cultiver sa différence », comme si la manifestation de ses particularités était sa façon à elle de trouver sa place au Québec. Nous remarquons également que ces trois participants se définissent eux-mêmes comme des personnes très relationnelles et éprouvent un fort besoin de se sentir entourés et reliés à des gens par une proximité intime. Nous pensons que l'importance de l'appartenance dans leur récit est reliée au fait que les Nous auxquels ils participent répondent à ces besoins identitaires cruciaux, pas encore totalement comblés malgré plusieurs années passées au Québec. De plus, la diversité de marqueurs identitaires auxquels les participants peuvent se référer provoque une ambiguïté dont ils souhaitent parler :

Nous vivons dans un monde où les gens ne savent plus toujours ce qu'ils sont, mais où les facilités de communication et de déplacement multiplient les points de référence où ils peuvent s'accrocher. [...] Les voies qui peuvent suivre la reconstruction des identités sont donc multiples. C'est pour cela qu'on en parle tant. [...] « La fonction du récit identitaire est d'orienter ce choix, de rendre normal, logique, nécessaire, inévitable le sentiment d'appartenir, avec une forte intensité, à un groupe. » (Martin, 1994) (Claval, 1996, p. 107)

Le désir de ces participants de se sentir reliés à un Nous dans la société d'accueil semble contredire le fait qu'à notre époque, « des rapports humains choisis remplacent ceux qui étaient reliés au territoire » et que « les réseaux remplacent les lieux » (Castells, 2002, p. 147 et 159). L'expérience de ces participants montre plutôt qu'ils ont le désir d'être reliés aux gens partageant leur quotidien sur le même territoire. De plus, n'étant pas intégrés à des réseaux ethniques servant de « tuteurs de résilience » (Vatz-Laaroussi, 2009), ils ont besoin de s'intégrer à un habitat pour ses ressources, mais également pour satisfaire leur besoin de

découvrir les gens et leur culture, ouverts et curieux comme ils se décrivent. Enfin, nous remarquons qu'en tant que parents ou futurs parents, autant les participants valorisant leur appartenance que ceux qui n'en éprouvent pas le besoin aimeraient que leurs enfants soient reconnus et se sentent appartenir au pays d'accueil. L'appartenance semble être pour eux un gage de bonheur pour leurs enfants : «[...] l'individu aura un sentiment de bien-être s'il accepte et fait sienne les valeurs qui lui sont proposées. » (Fisher, 1987, p. 73)

Jusqu'à présent, nous avons montré les différentes significations attribuées aux interactions quotidiennes dans l'identité narrative des migrants ainsi que le processus d'interprétation qui participe à construire et à maintenir dans le temps leur appartenance à différentes échelles du Nous. Le lecteur aura sans doute remarqué que dans les sections précédentes, nous avons fait référence à l'appartenance comme expérience groupale et avons négligé son aspect territorial. Dans la prochaine partie, nous nous consacrons à l'expérience de l'espace des participants pour montrer dans quelle mesure elle accompagne les processus relationnels et identitaires, et comprendre finalement comment les interactions du quotidien sont en lien avec le sentiment d'appartenance territoriale.

6.4 Lieux et territoires d'appartenance : l'inscription du chez-soi dans un chez-nous

L'individu qui se raconte s'inscrit spatialement à travers les gens et le temps : il est toujours positionné, que ce soit symboliquement ou physiquement (Allnut, 2009). Dans cette section, nous présentons le sens attribué à l'environnement physique dans les récits des participants, que ce soit des lieux précis ou des territoires abstraits. Plus précisément, nous observons comment ils contribuent à maintenir dans le temps l'appartenance à des Nous territorialisés à différentes échelles géographiques.

Au fil des entretiens, nous avons vu émerger la notion de chez-soi, expression utilisée par la majorité des participants pour décrire leurs expériences significatives de l'espace. Beaucoup d'entre eux définissent leur appartenance à des lieux et à des territoires comme des endroits où ils se « sentent chez eux ». Parallèlement à cela, ils décrivent aussi l'expérience « d'avoir

un chez-soi », des lieux où aucun d'entre eux ne se dit appartenir, sauf Diana. Nous voulons éclaircir la différence subtile entre ces deux termes, qui semble toutefois être un aspect fondamental au cœur de l'expérience du sentiment d'appartenance territoriale vécue par les participants.

6.4.1 L'importance d'avoir un chez-soi comme repère de l'identité

Selon Le Scouarnec (p. 38), le chez-soi est un espace d'intériorité reliant de façon intime un individu et sa maison. Il s'agit d'un repère de soi, un ancrage physique, mais également temporel : il est une fondation qui nous permet de rester le même dans le temps. La maison et la ville sont deux lieux que plusieurs participants considèrent comme des chez-soi importants. La résidence, qu'elle soit une propriété ou une location, est considérée par certains comme un repère où ils peuvent revenir après leur mobilité et un point de départ pour construire une vie à l'extérieur. En effet, une fois rempli le « besoin essentiel » d'être logé, Mehdi peut s'épanouir à travers de nouveaux projets. Dans ce sens, la maison est un lieu de ressourcement avant de retrouver la société qui nous attend à l'extérieur. La maison est aussi un lieu de sécurité contre les intempéries naturelles ou reliées aux épreuves de l'immigration. Enfin, la maison contient des éléments familiers qui rappellent l'identité personnelle et collective du participant, comme la présence de musique du pays d'origine, de souvenirs, de personnes importantes. « L'aspect identitaire et caractéristique du chez-soi se fonde sur l'appropriation du lieu intime, c'est-à-dire le fait de le rendre propre à soi-même. Rendre propre à soi, c'est retirer une partie du collectif et la rendre sienne. » (*ibid.*, p. 117)

La ville de Rimouski est un autre chez-soi, « se rattachant à [...] une activité sociale intense » et qui apparaît comme un « inébranlable lieu de stabilité » (Tarius, 1992 dans Simard, 2003, p. 74) pour Mehdi et Lucie qui ont l'expérience de voyager souvent. Tandis que la fréquentation de certains lieux publics et commerces satisfait les besoins personnels et culturels de Luca et Lucie, le bureau est également un lieu à eux où ils peuvent se réaliser professionnellement. Ces endroits font sentir à la jeune femme qu'elle est elle-même, à sa place. Ici, ils peuvent profiter de la vie plutôt que d'être en mode survie. Pour ces deux

participants, la ville est aussi porteuse de repères physiques familiers qui évoquent une identité culturelle qui fait partie d'eux, comme le paysage ressemblant à leur pays d'origine à la vue duquel ils peuvent se ressourcer. Le chez-soi est donc un lieu précis de bien-être où l'on se sent soi-même en faisant des activités que l'on aime, potentiellement avec d'autres que l'on invite à partager notre territoire intime. Il demeure une construction individuelle et l'on ne peut appartenir à notre chez-soi, l'appartenance étant fondamentalement collective. Toutefois, les participants ne sont jamais seuls dans le chez-soi. Il est toujours composé d'éléments familiers évoquant leur façon unique d'appartenir à un Nous et favorisant le maintien de cette appartenance dans le temps : « Se sentir chez-soi, c'est vivre et habiter en étant véritablement soi-même, en comprenant sa place dans le monde face à autrui. » (Le Scouarnec, 2009, p. 117)

6.4.2 Se sentir chez-soi dans un chez-nous

Luca, Lucie et Diana appartiennent à des lieux où ils se sentent chez eux en se réalisant autant sur les plans personnel, professionnel qu'interpersonnel. Or, qu'est-ce que se sentir chez soi ? Il semble qu'il s'agit ici d'une abstraction qui réfère au sentiment familier de bien-être que l'on retrouve dans notre chez-soi et que l'on attribue à un autre lieu que ce dernier. Or, l'expression des participants montre que cet endroit ne leur appartient pas : il est plutôt à Nous. Ainsi, l'appartenance à un lieu se situe au carrefour entre le chez-soi et le chez-nous : « Dans une sorte de résonance entre chez-soi et chez-nous, l'appartenance aménage une place intime vécue dans les lieux familiers. Elle invite au récit personnel intégré dans la mythique traditionnelle offerte. Elle est l'accueil du Je dans la convivialité du Nous. » (Le Scouarnec, p. 122) Dans sa dimension spatiale, le chez-nous contient des éléments familiers qui servent de médiateurs entre l'individu et le groupe et renforcent l'appartenance du premier au deuxième, tels des « signes du lien entre lui et le groupe dans le chez-nous » (*ibid.*). Le chez-nous comporte également des dimensions temporelle et relationnelle, décrites dans les sections précédentes : il est le lieu d'un Nous convivial et possède une identité s'inscrivant dans le temps par le biais des mythes, qui indiquent « la manière d'habiter ce lieu et d'y être contenu et structuré » (*ibid.*, p. 99).

Les lieux et les territoires d'appartenance décrits par les participants correspondent aux endroits où ils peuvent à la fois aménager un chez-soi à leur image et vivre en face à face des relations de convivialité avec un Nous auquel ils se sentent appartenir. Selon Le Scouarnec (p. 176), « l'appel d'une communauté se fait ressentir dans un lieu concret et nous y répondons personnellement et corporellement par une sollicitude envers autrui. Appartenir, c'est hériter d'un lieu pour se réunir dans un ici, vécu maintenant dans le monde. »

La maison est le lieu le plus petit auquel se sentent appartenir certains participants. La résidence de Diana à Rimouski est le seul endroit au Québec où elle se sent chez soi, lieu où elle peut à la fois être elle-même dans l'intimité et vivre en communauté avec le Nous de son couple et de sa famille. Le bâtiment est le symbole de la réussite financière du couple et de leur capacité à créer une ambiance de bonheur pour leur fils. Or, cet endroit devient à l'occasion un lieu aliénant pour la participante, une bulle à l'intérieur de laquelle elle se sent isolée par manque « d'horizon d'un chez-nous » extérieur (Le Scouarnec, p. 122). Cela explique que la possession d'une maison n'est pas suffisante pour la convaincre de rester à Rimouski : elle a besoin d'ouvrir son chez-soi à un chez-nous local.

Luca, Mehdi et Yi se sentent plutôt appartenir à leur maison familiale d'enfance, où ils se sentent encore chez-eux malgré qu'elle appartienne au Nous familial. Il est intéressant de noter que les trois s'y sentent encore appartenir même si elle n'est plus le lieu où vit actuellement leur famille. Toutefois, le souvenir de cet endroit provoque le sentiment d'appartenir à la maisonnée qui actualise leur appartenance dans le présent malgré que le lieu fasse partie du passé. Par exemple, le village maintenant disparu d'où Yi provient demeure un souvenir dans son cœur, symbole de ses racines qu'il peut transporter avec lui peu importe où il se trouve. Tel un nomade, « il dresse sa maison et recrée une intériorité, une demeure » (Le Scouarnec, p. 55). Précisons que dans cet exemple, le rapport de Yi à sa maison s'énonce en termes d'attachement plutôt que d'appartenance, puisque le partage de la convivialité ne semble plus caractériser la relation avec sa famille éloignée et qu'il ne semble pas se projeter dans un futur commun avec elle malgré la continuité de leur relation à distance.

Mehdi est le seul participant se sentant appartenir à un territoire régional, composé des rives nord et sud de l'est du fleuve Saint-Laurent. En utilisant le terme « Est-du-Québec » pour désigner ce territoire d'appartenance, il réfère à un découpage administratif qui a fortement marqué l'imaginaire collectif de cet endroit dans les dernières décennies, mais qui n'est plus en vigueur depuis 1987. Ce territoire, composé à l'époque du Bas-Saint-Laurent, de la Gaspésie et des Îles-de-la-Madeleine, est demeuré le symbole du développement régional initié par le Bureau d'aménagement de l'Est-du-Québec, tentative qui a échoué à redonner autonomie politique et économique à la région (J.-F. Simard, 1979), mais qui semble avoir contribué à forger une identité régionale chez les locaux. Lors de notre passage à Rimouski pour cueillir des données, nous avons interrogé informellement des résidents « de souche » pour connaître leur appartenance. Il s'est avéré que certains d'entre eux s'identifiaient encore à ce territoire, plus vaste et significatif selon eux que l'actuel Bas-Saint-Laurent. Mehdi a-t-il utilisé ce terme dans le même sens qu'il est compris par les locaux ? Incapables de répondre à cette question, nous pensons dans tous les cas que cette référence est importante pour comprendre le sens de l'appartenance territoriale du participant. Selon lui, on appartient à un lieu « du moment où on rêve de ce lieu-là comme d'un lieu commun ». Cette affirmation laisse place à l'interprétation. Selon nous, ses nombreux voyages professionnels dans l'Est-du-Québec et la fréquentation authentique de nombreux locaux s'identifiant eux-mêmes à cet ensemble lui permettent de constater autant l'unicité du territoire géographique que la particularité de la culture locale propre à cette région. Son appartenance à l'Est-du-Québec se comprend comme suit : il considère Rimouski comme son chez-soi particulier dans un territoire plus vaste appartenant à une collectivité distincte dans laquelle il fait l'expérience de la convivialité et où il se reconnaît, peu importe à qui il parle.

Le territoire national est lui aussi source d'appartenance, qu'il corresponde au pays d'origine ou à la province de Québec. Pour Lucie et Luca, la maison familiale à l'étranger est le chez-soi où ils peuvent se ressourcer, qui se transforme en chez-nous lors d'événements festifs qui leur permettent de fréquenter leur voisinage. Bien que les deux participants énoncent se sentir appartenir au pays, peu d'éléments physiques ne semblent les relier à un Nous national, comme si le territoire du pays se restreignait au lieu de leur maison familiale. Toutefois, Luca fréquente au Québec des endroits dont le paysage lui rappelle celui de son pays d'origine,

provoquant un effet de chez-soi qui actualise son appartenance dans le présent. Au Québec, Luca et Lucie font une expérience significative de la nature lorsqu'ils se promènent en forêt ou sur le bord du fleuve. Les éléments physiques du territoire québécois dans lequel ils se projettent réfèrent à la société autour d'eux, comme l'on voit dans les propos de la jeune femme : « J'ai beaucoup à vivre dans cette belle nature, et apprendre des Québécois. » De plus, les deux participants sont attachés à des lieux publics (cafés, bord du fleuve, centre commercial) dans lesquels ils peuvent être eux-mêmes tout en rencontrant la culture québécoise dans le quotidien. Dans son essai sur l'espace public, Berdoulay (1997, p. 305) explique que l'expérience de lieux concrets est propre à favoriser une histoire du Nous malgré les différences des gens dans un territoire : « L'espace public apparaît alors comme un cas de figure particulier du phénomène que la notion de lieu cherche à saisir. C'est bien le lieu par lequel le rapport à l'altérité, telle que constatée et mise en scène par autrui, peut se convertir en matière à réflexion, en reconnaissance de la différence et en effort de mise en cohérence. »

L'appartenance de Mehdi au peuple berbère est-elle territoriale ? Bien que le terme berbère désigne plutôt une ethnie, il réfère également au vaste territoire que ce peuple parcourt depuis des siècles. Il s'agit d'un chez-nous qu'un autrui colonisateur tente toutefois de s'approprier. Quand Mehdi parle des richesses naturelles de son pays natal, ces dernières symbolisent son appartenance à un Nous autochtone plutôt que national. Malgré que plusieurs éléments physiques servent de médiateurs entre lui et cette société, nous remarquons qu'il ne perçoit pas ce lieu comme un chez-nous de convivialité dans lequel il aimerait revenir, à l'instar de Lucie, Chan et Yi. Cela semble être un facteur permettant de comprendre l'absence d'appartenance à leur société d'origine, d'autant plus que Luca et Diana, faisant l'expérience de convivialité dans leur pays d'origine, s'y sentent appartenir.

6.4.3 L'effet encore concret du territoire dans l'identité malgré les mobilités

Dans le premier chapitre de ce mémoire, nous avons exposé le point de vue de certains auteurs remettant en question le rôle du territoire comme ressources d'identification dans le

contexte où les relations virtuelles favorisaient des « identifications sociales plus larges, transcendant tout type de frontières » (Giddens, 1994 dans Garneau, 2003, p. 95). Que nous apprennent les récits des participants à ce sujet ? D'abord, nous avons montré à la section 6.4.1 que l'environnement physique et les lieux demeuraient très significatifs dans la vie des participants en prenant la forme d'un chez-soi servant de repère identitaire dans leur parcours turbulent. De plus, la majorité d'entre eux sentent le besoin de s'enraciner, comme quoi la mobilité comme « norme contemporaine qui dévalorise l'ancrage dans un lieu » (Moquay, 2001, p. 271) n'est pas intégrée dans leur mode de vie, au contraire de Chan et Yi.

Ensuite, nous remarquons que les participants font encore l'expérience concrète de lieux et de territoires où ils vivent des interactions en face à face avec des gens significatifs. De plus, aucun d'entre eux n'a mentionné son appartenance à des groupes d'intérêts virtuels, ce qui permet de relativiser l'importance du phénomène de l'appartenance à des communautés virtuelles décrit par Proulx (2008). Nous pensons que leur curiosité des relations interpersonnelles et interculturelles, leur désir de s'enraciner, leur inscription dans des chez-nous locaux et leur faible utilisation des technologies de l'information dans leur vie privée n'ont pas favorisé leur intégration à des Nous en ligne. Les endroits qu'ils fréquentent deviennent donc des symboles de leur relation à des groupes, que ces derniers deviennent des Nous d'appartenance ou non. Par exemple, l'origine culturelle des sujets, qu'elle soit un pilier identitaire important ou non dans leur récit, demeure quand même cristallisée à l'intérieur d'un monde matériel que les participants ont l'occasion de revisiter ou de se remémorer. Ainsi, que ce soit à travers la maison, la région, le pays d'origine ou le paysage, les participants font l'expérience d'un environnement physique qui leur confère une identité, ce que Jean (1993) et Troin (2004) désignent comme les territoires identitaires.

Enfin, le territoire comme ensemble géographique abstrait demeure une source d'identification collective importante dans les récits des participants malgré leur mobilité antérieure. En effet, certains participants se sentent appartenir à « telle région » ou à « tel pays » faisant référence au chez-nous d'un Nous en projet. Jean et Troin les désignent plutôt comme des identités territoriales, où de façon active un espace est approprié par un Nous qui y projette ses aspirations. Nous voulons toutefois apporter deux remarques au sujet de cette

forme d'identification territoriale. Premièrement, nous avons mentionné auparavant que bien que certains participants s'identifient à leur pays d'origine, ce dernier réfère plutôt à un nous familial que national. De plus, ce lieu semble être plutôt le symbole d'une culture commune plutôt que d'un projet politique et civique. Deuxièmement, il semble que le sentiment d'appartenance territoriale au Québec de Luca et de Lucie accompagne le résultat d'une stratégie individuelle cherchant à combler auprès du Nous québécois les enjeux symboliques de la communication interpersonnelle. Aussi, dans leur récit, une « identité relationnelle » (Wolton, 2008) serait associée au Nous québécois, résultant de leurs interactions avec les gens à l'intérieur d'un système commun auquel ils souhaitent participer. Cette forme d'appartenance contraste avec celles de Mehdi, qui est le seul à s'identifier à des Nous dont l'identité territoriale est une stratégie collective pour la reconnaissance de l'unicité du groupe par rapport à des Eux aliénants. Par exemple, face au système néolibéral engendrant injustices sociales et désastres environnementaux, les gens que fréquente Mehdi dans l'Est-du-Québec s'inscrivent dans un projet territorial « pour se repositionner dans la société et transformer l'ensemble de la structure sociale », ce qui leur confère une « identité-projet » (Castells, 1999, p. 18).

Ces exemples doivent pourtant être relativisés puisque les lieux et les territoires ne sont pas une source importante d'identification collective chez tous les participants. Mehdi, Chan et Yi accordent plus d'importance à une personne qu'à son origine (y compris pour eux-mêmes). De plus, moins de repères physiques semblent marquer l'identité de Chan, Yi et Diana, comme si la culture serait davantage relationnelle que territoriale.

6.4.4 L'appartenance territoriale des immigrants et le développement régional

Dans les récits, aucun participant ne se sent appartenir à la ville de Rimouski. Pourtant, c'est à cette échelle que se déroule au quotidien la majeure partie de leurs interactions de la journée. Il semble qu'une « communauté locale est de plus en plus un lieu de ressources et de support pour réaliser des projets de vie » (Castells, 2002, p. 159) et qu'elle « n'induit pas en soi de structures spécifiques de comportement local, ni d'ailleurs d'identité distinctive »

(Castells, 1999, p. 80). Rimouski semble être un chez-soi plutôt qu'un chez-nous aux yeux des sujets. Selon nous, le fait qu'ils fréquentent des gens s'identifiant plutôt comme Québécois ou Canadiens induit la conscience d'un chez-nous plus national que régional. Dans le cas de Mehdi, nous pensons que sa fréquentation de milieux communautaires ou ses voyages dans plusieurs villes de la région lui permettent de rencontrer des locaux plus conscients des enjeux du Bas-Saint-Laurent, ce qui contribue sans doute à son appartenance à une échelle régionale. Nous émettons également l'hypothèse que les lieux symboliques fréquentés par les participants sortent de la limite géographique de la ville et sont davantage associés au Bas-du-fleuve qu'à Rimouski (notamment le fleuve). Enfin, les récits analysés ne montrent pas la présence d'une culture commune aux Rimouskois, avec son passé et son futur, à laquelle adhérerait les participants⁶.

Dans la politique d'accueil, d'intégration et de rétention des nouveaux arrivants de la MRC de Rimouski-Neigette (2008), on indique que le sentiment d'appartenance et la fierté locale et régionale favorisent l'installation à long terme sur le territoire. Dans l'expérience des participants, le fait de se sentir appartenir à un Nous régional ne semble pas nécessaire tant que sont répondus les besoins identitaires, relationnels et territoriaux à d'autres échelles du Nous. Toutefois, la ville ou la région doivent devenir un chez-soi à leurs yeux, en leur donnant la possibilité d'être eux-mêmes, de s'épanouir sur le plan personnel et professionnel, et de vivre des relations interpersonnelles de qualité. Enfin, l'absence d'appartenance locale n'empêche pas les immigrants de contribuer au développement de leur communauté en s'investissant dans leur travail, en ayant l'intention de s'enraciner ou en s'impliquant bénévolement auprès de la communauté. Toutefois, ces engagements relèvent de leur besoin de s'épanouir et d'être en lien plutôt que d'un projet collectif de transformation de la société.

6.5 Rappel des propositions de recherche et synthèse des résultats

L'expérience des participants semble confirmer notre première proposition de recherche, à savoir que le sentiment d'appartenance territoriale se manifeste envers les endroits où les

⁶ Le récit de Diana fait exception sur ce point : la participante a observé une culture de froideur chez les Rimouskois, à laquelle elle n'adhère pas.

participants vivent des relations interpersonnelles positives et significatives. En effet, ils se sentent appartenir à des lieux et des territoires situés à différentes échelles où ils vivent en face à face des relations de convivialité qui les font se sentir chez-soi dans un chez-nous. L'analyse des résultats a montré que le sentiment d'appartenance territoriale s'exprime lorsque les sujets avaient également accès à un chez-soi où le Je pouvait se ressourcer avant de rejoindre l'intimité collective du Nous.

Avant de commencer les entretiens, nous pensions également que la mobilité géographique et les interactions virtuelles avec des individus significatifs se trouvant à distance favorisaient le sentiment d'appartenance des personnes immigrantes à la communauté d'origine ou à une communauté virtuelle, tout en réduisant leur appartenance aux lieux concrets où ils vivaient. Au terme de la recherche, nous observons que si la communication à distance contribue à maintenir le sentiment d'appartenance à une communauté d'origine, elle ne réussit pas à combler les besoins identitaires et relationnels des participants. Ces derniers ressentent en effet le besoin d'être reliés, aimés et reconnus dans les lieux concrets où ils vivent et dans lesquels ils veulent s'installer à long terme.

Notre troisième proposition de recherche était que le sentiment d'appartenance territoriale se construisait, se renforçait et se modifiait par le biais de stratégies identitaires visant à produire un équilibre chez le migrant. L'analyse de l'identité narrative dans les récits montre qu'ils ont bel et bien recours à plusieurs stratégies pour remplir leurs besoins identitaires, relationnels et territoriaux mis en jeu dans leurs interactions quotidiennes. Ces stratégies ont pour effet de modifier les normes phénoménologiques ainsi que la ponctuation des situations d'interaction passées, présentes et futures. Par le fait même, elles contribuent à l'émergence ou au renforcement de l'appartenance à des Nous. Avant la cueillette de données, nous pensions également que les appartenances multiples des participants pouvaient entrer en contradiction avec les identités que les intervenants en développement régional ou en régionalisation de l'immigration attendaient d'eux. Les récits nous montrent qu'ils ne semblent pas vivre ces conflits : certains participants valorisent la richesse de leurs multiples appartenances et d'autres se sentent plus en paix avec eux-mêmes depuis leur intégration au Nous québécois. Les conflits identitaires semblent plutôt venir de leur rapport insatisfaisant à leur groupe

d'appartenance d'origine, comme Luca qui est peiné de ne pouvoir maintenir de liens aussi forts avec sa famille là-bas. Les recherches de Vatz-Laaroussi (2009) portent à croire que l'attente d'appartenance locale des intervenants québécois contrastent avec les appartenances d'ailleurs des personnes immigrantes. Or, il semble que certaines participantes font face à une hésitation du Nous québécois à les accueillir, qu'elles interprètent à travers des relations interculturelles blessantes ou à travers la non-reconnaissance gouvernementale malgré leur volonté de s'intégrer. Enfin, nous observons que peu de participants font l'expérience d'un sentiment d'appartenance territoriale engendré par une stratégie collective de reconnaissance identitaire. Il semble que l'appartenance territoriale émerge davantage comme l'expérience d'un chez-nous concret où l'on se sent chez soi plutôt que comme une identité projetée sur un territoire dans un mouvement collectif de revendication face à un Eux trop envahissant. Ainsi, il semble que le sentiment d'appartenance territoriale des participants se consolide par le succès des stratégies identitaires équilibrant l'axe sécurité existentielle/vulnérabilité ou bien l'axe affirmation/protection de soi : ce sont les besoins fondamentaux d'aimer et d'être aimé, d'être reconnu et de s'actualiser qui sont en jeu dans les interactions quotidiennes plutôt que les besoins de différenciation d'autrui face au danger de l'assimilation.

CONCLUSION

Depuis quelques décennies, l'accessibilité des transports, l'attrait de la découverte culturelle, la surpopulation ou la pauvreté des conditions matérielles de certains continents favorisent les mobilités régionales et internationales et participent au phénomène d'accroissement des migrations humaines. De plus, les technologies de communication sont telles qu'un migrant peut jouir de la présence quotidienne virtuelle des groupes passés auxquels il appartient. Dans ce contexte, la nature et la forme des interactions quotidiennes vécues par les personnes immigrantes se transforment, de même que se complexifie le rôle de l'espace dans leur identité. Dans une visée exploratoire, notre mémoire explore en profondeur l'expérience des interactions quotidiennes à un niveau interpersonnel vécue par des personnes immigrantes vivant en région ainsi que le rôle qu'elles jouent dans la formation, le maintien et la transformation de leur sentiment d'appartenance territoriale.

D'une part, un objectif pratique a mené la conduite d'une telle recherche. Tandis que le gouvernement québécois favorise l'installation à long terme des nouveaux arrivants dans les régions éloignées et que les organismes d'accueil souhaitent voir émerger chez ces personnes un sentiment de fierté et d'appartenance régionale, nous étions curieux de connaître quelle était leur expérience relationnelle et identitaire, aucune recherche n'ayant été menée auprès des immigrants de Rimouski sur ce thème. D'autre part, un objectif théorique guidait notre projet : nous souhaitions connaître l'articulation entre les interactions quotidiennes et le sentiment d'appartenance territoriale en nous intéressant à l'interprétation symbolique des situations de communication à l'œuvre dans l'identité narrative des participants.

Le regard à la fois écosystémique et humaniste que nous portons sur les interactions quotidiennes nous permet de les comprendre comme des situations dont les significations sont attribuées par le sujet et qui configurent sa façon de s'actualiser dans le monde. Ainsi définie, l'expérience des interactions quotidiennes vécue par le sujet devient à la fois un objet

de recherche et une perspective théorique nous permettant de comprendre la construction de l'identité narrative (temporelle, spatiale et relationnelle) des participants. Le sentiment d'appartenance territoriale se forme dans le cadre d'interactions quotidiennes, notamment à un niveau interpersonnel, qui se transforme en un « Nous » grâce à l'interprétation de la situation de communication par le sujet, résultant de son dialogue intérieur avec lui-même et autrui. La relation au Nous se matérialise dans le temps et dans l'espace : d'abord par l'inscription du sujet dans un récit collectif qui lui permet d'aménager la cohérence de son histoire de vie, ensuite par le partage d'un chez-nous dans lequel la personne se sent chez soi. Les territoires de ces chez-nous identitaires se situent à différentes échelles et portent en eux les symboles d'une identité qui se cristallise par l'actualisation dans le quotidien de ses référents matériels.

Notre stratégie de recherche est à la fois phénoménologique, biographique et herméneutique. Nous avons recueilli et analysé cinq récits de vie que nous avons découpés en thèmes, ce qui nous a permis de dégager les composantes fondamentales qui formaient l'essence de l'expérience des interactions quotidiennes et du sentiment d'appartenance territoriale des sujets. Le regard transversal sur les récits nous a permis d'appréhender la complexité et la pluralité des expériences relationnelles et territoriales vécues. Ce n'est qu'en retournant au cadre conceptuel initial que nous avons pu proposer une interprétation dont le fil conducteur est cohérent et permet d'aborder dans une perspective globale notre objet de recherche.

Quel est le rôle des interactions quotidiennes vécues par les sujets dans leur sentiment d'appartenance territoriale ? D'abord, le sens que les participants accordent à leurs relations interpersonnelles émerge de leurs interactions quotidiennes. Ces relations contribuent à l'appartenance quand elles sont généralisées pour former un « Nous » situé dans un chez-nous et quand les membres partagent une identité commune supportée dans le temps par un récit collectif. Les participants ont de multiples territoires d'appartenance à la fois, qui sont les lieux d'une intimité collective vécue à l'intérieur de Nous à l'échelle du couple ou de la famille. Certains participants se sentent également appartenir à une société plus abstraite, généralisée toutefois à partir d'interactions quotidiennes satisfaisantes dans un groupe plus restreint. Les interactions quotidiennes favorisant l'actualisation des sujets (par des normes

phénoménologiques axées sur la compréhension empathique, la confiance dans leur potentiel, la complicité et l'authenticité) leur permettent de se construire une histoire personnelle cohérente dans le temps et de l'inscrire dans un Nous auxquels ils contribuent et se sentent appartenir.

Certaines expériences relationnelles mettent en jeu les besoins identitaires, relationnels et territoriaux des sujets, ce qui nuit à l'inscription de leur récit individuel dans le récit du Nous d'origine ou du Nous d'accueil, défavorisant ainsi l'émergence d'un sentiment d'appartenance. Plusieurs stratégies sont utilisées pour équilibrer l'identité dissonante, notamment celles visant à augmenter leur sécurité affective devant une certaine vulnérabilité relationnelle. En effet, le récit des participants dévoile que leurs besoins fondamentaux d'amour, de complicité, de valorisation et de soutien ne sont pas toujours répondus dans les territoires d'avant ou les territoires d'ici. D'autres stratégies sont utilisées pour affirmer leur individualité face à un autrui ici et ailleurs qui ne leur permet pas de s'actualiser selon leur personnalité. Enfin, peu de stratégies sont utilisées dans une perspective d'assimilation/de différenciation. Les participants semblent vivre davantage d'enjeux entourant leur besoin de se réaliser comme individu ou d'être en sécurité affective plutôt que de défendre leur identité face au danger d'être assimilé par autrui (ou vice-versa).

Enfin, les territoires d'appartenance des participants se situent à plusieurs échelles, partant de la maison allant jusqu'au pays. Les identités de ces territoires sont multiples : les chez-nous réfèrent à une identité culturelle, à une identité nationale ou régionale en lien avec un projet de société commun, ou bien à l'identité d'un peuple ethnique menacé de disparition. Notons que bien que certaines appartenances réfèrent à un territoire national, elles font plutôt référence à une identité culturelle médiatisée par une appartenance à la famille. Enfin, le territoire comme espace vécu semble jouer un rôle encore très significatif sur le plan identitaire des participants malgré leur mobilité : il matérialise les identités par l'actualisation au quotidien de référents physiques et symboliques. Toutefois, le sentiment d'appartenance territoriale n'est pas vécu de façon aussi forte par tous les participants, certains valorisant la dimension individuelle plutôt que collective de l'identité et craignant les risques de fermeture à la différence culturelle qu'ils associent à une appartenance territoriale trop forte. De plus, il

s'avère que le sentiment d'appartenance territoriale à un niveau local (Rimouski) et régional (Bas-Saint-Laurent) est peu présent dans le récit des participants.

Les récits analysés nous ont permis de mieux comprendre les liens théoriques entre les relations interpersonnelles et le sentiment d'appartenance territoriale. Plusieurs thèmes auraient toutefois mérité d'être approfondis pour améliorer notre connaissance du phénomène à l'étude, notamment le rôle de la langue dans ce processus. Sur le plan pratique, notre mémoire dresse un portrait intéressant des expériences relationnelles et identitaires pouvant être vécues par les personnes immigrantes à Rimouski. Toutefois, il est loin d'être exhaustif. Plusieurs facteurs limitent la généralisation de nos résultats et relativisent la validité externe de nos conclusions. D'abord, le choix des participants n'a pas permis d'avoir accès à l'expérience de personnes immigrantes dont les réseaux culturels et les communautés virtuelles sont plus structurants dans leur quotidien, ce qui aurait donné des résultats différents sur les échelles et la nature de leurs territoires d'appartenance. Nous savons qu'il existe de petites communautés culturelles à Rimouski, et le choix de participants provenant de ces groupes nous aurait permis d'avoir accès à un autre type d'expériences.

Aussi, nous pensons que la sélection de répondants ayant leur résidence permanente et leur citoyenneté canadienne influence la nature de leurs expériences relationnelles et d'appartenance. Comparer leur expérience à celles de migrants temporaires et de personnes réfugiées nous permettrait de comprendre d'autres enjeux interpersonnels en rapport avec la construction ou le maintien du sentiment d'appartenance. Les participants choisis sont également tous arrivés relativement récemment au pays : si cela nous permet de mieux comprendre le phénomène de l'appartenance dans les premières années du processus de migration, nous pensons que la nature et les échelles des expériences interpersonnelles et territoriales des personnes immigrantes arrivées depuis plus longtemps au Canada pourraient être différentes, influencées par exemple par le contexte d'immigration d'autrefois, la formation d'une famille, l'expérience de plusieurs événements historiques caractéristiques de la région ou encore les projets de retraite.

Bien qu'aucun des participants retenus pour l'analyse n'éprouvait de sentiment d'appartenance à Rimouski, nous avons rencontré, durant notre collecte de données, des sujets qui eux ressentaient une appartenance pour la ville. Pour améliorer notre étude, il faudrait analyser les récits de ces individus et identifier les facteurs qui influencent l'émergence d'un Nous, d'un chez-nous et d'une histoire collective à l'échelle locale. Avec nos résultats actuels, nous ne sommes pas en mesure d'expliquer pourquoi la culture rimouskoise ne touche pas l'imaginaire des participants, mais plusieurs pistes de réponse pourraient être explorées, comme la place de l'échelle régionale dans les discours publics et médiatiques, le discours des Rimouskois d'origine sur leur ville et la place de ces derniers dans les réseaux interpersonnels des nouveaux arrivants.

Sur le plan méthodologique, une étude comparative s'intéressant au vécu de sujets vivant dans d'autres régions ou en métropole aurait été intéressante pour savoir si ce facteur influence la nature et le sens des expériences interpersonnelles et identitaires. Aussi, nous pensons que le thème de notre mémoire aurait pu être traité sous l'angle des images : il aurait été intéressant d'explorer les représentations du territoire local et régional à travers des images prises par les participants. Cela aurait pu mettre davantage en valeur l'expérience vécue des lieux, qui n'est pas aussi présente dans les récits que nous le croyions au début de la recherche. Enfin, nous remarquons que l'importance accordée aux interactions interpersonnelles dans notre canevas d'entretien a eu comme effet d'évacuer la dimension des représentations collectives de l'identité. En effet, peu de participants parlent à la première personne du pluriel (« nous sommes ... ») quand ils nous parlent de leur appartenance territoriale : nous connaissons davantage le rapport intime qu'ils entretiennent envers les membres et les territoires de leurs communautés d'appartenance plutôt que leur façon de se représenter les enjeux et l'identité de leur Nous face à un Eux. Pourtant, l'un des participants met en évidence le récit collectif de son groupe d'appartenance dans son récit individuel, ce qui nous fait hésiter à attribuer ce phénomène uniquement à notre canevas d'entretien. Se pourrait-il que ce phénomène soit dû en partie à l'individualisme ambiant de nos sociétés ? Cette réflexion nous mène sur la piste d'une recherche ultérieure qui serait pertinente pour compléter l'éclairage communicationnel que nous avons apporté sur l'expérience identitaire d'immigrants vivant en région. Connaître les représentations qu'ont les personnes

immigrantes des communautés, des territoires et des enjeux régionaux, de même que leur réception des stratégies gouvernementales et municipales de régionalisation de l'immigration et de développement local nous aiderait à évaluer les programmes. Dans une approche relevant davantage de la communication critique, une autre recherche pourrait également s'intéresser aux facteurs qui transforment le sentiment d'appartenance territoriale en un dogme aliénant pour l'individu, réflexions qui émergent de certains entretiens que nous n'avons pas traités dans le cadre de ce mémoire.

Les résultats de cette recherche nous permettent de proposer des pistes d'intervention interculturelle dans les projets de développement régional. D'abord, il semble que la fierté et l'appartenance à une échelle régionale ne soient pas nécessaires pour garantir la rétention des personnes immigrantes en milieu éloigné. En effet, les identités territoriales des participants correspondent davantage à des communautés situées à d'autres échelles qui sont plus susceptibles de partager une culture, un passé et un futur commun, tel que le couple, la famille ou la nation. Toutefois, la rétention des nouveaux arrivants en région éloignée semble dépendre de la présence d'un sentiment d'être chez soi dans ce milieu, ainsi que de la possibilité de pouvoir actualiser dans le quotidien une appartenance à des groupes intermédiaires. Pour qu'il devienne d'abord un chez-soi, le territoire régional doit garantir l'épanouissement personnel et professionnel de la personne immigrante, en plus d'être le lieu de relations interpersonnelles satisfaisantes, que ce soit au niveau du couple, de la famille, des amis, des collègues de travail, etc. Il nous semble primordial de sensibiliser autant la population d'accueil, les intervenants que les nouveaux arrivants aux conditions interpersonnelles explicitées dans les travaux humanistes de Rogers et de Saint-Arnaud qui favorisent la croissance de l'individu à travers ses relations. Dans une relation authentique où il est compris et où il est encouragé à réaliser son potentiel, l'individu éprouve le sentiment d'être en communication profonde avec un autre en lui et à l'extérieur de lui qui contribue à son épanouissement. Après être un chez-soi, un territoire régional ne peut devenir un territoire d'appartenance qu'au moment où l'individu sent qu'il peut contribuer au Nous avec le récit de soi qu'il partage aux autres dans ses interactions quotidiennes.

D'ailleurs, un projet d'intervention auprès de femmes immigrantes a vu le jour à Rimouski pendant notre séjour et va dans la même direction. Le projet Passer'Elles a pour objectif de sortir de l'isolement des femmes arrivées récemment ou depuis plus longtemps dans la ville. Elles se regroupent au moins une fois par semaine pendant trois mois et participent à des activités d'introspection sur elles-mêmes, à des ateliers artistiques, à la visite d'organismes communautaires et parapublics de la ville, etc. Ces rencontres favorisent leur apprentissage du français, permettent aux femmes de rencontrer des résidents de souche dans des circonstances positives et surtout, créent des occasions de rencontrer des amies avec qui elles peuvent être elles-mêmes et développer des liens familiers rapidement. Ce type d'intervention est de nature à faciliter l'intégration professionnelle, personnelle et interpersonnelle de la personne dans sa communauté d'accueil et de favoriser sa rétention. Nous pensons qu'il peut même favoriser l'émergence éventuelle d'un sentiment d'appartenance au territoire régional par son caractère intégrateur : l'aspect psychosocial de l'intervention permet aux femmes de mettre en cohérence leur récit d'elles-mêmes pour en faire don aux autres tandis que les sorties et les visites sont autant d'invitations à participer au Nous rimouskois.

Pour se sentir chez-nous, ne faut-il pas avoir été accueilli, initié en quelque sorte par un rituel de passage, puis avoir vécu au point de partager un peu d'histoire? [...] Le processus de l'immigration devient alors celui de développer un chez-nous et de se sentir intégré parmi les autres qu'on ne peut pas encore nommer Nous. Pour l'indigène, la question de l'immigration consiste à aider l'intégration de l'autre dans le Nous.

(Le Scouarnec, 2009, p. 98)

ANNEXE A

CANEVAS D'ENTRETIEN

INTRODUCTION

- Le sujet peut-il m'expliquer la réaction qu'il a eue quand il a reçu l'invitation à participer ? Que comprend-il du but de la recherche et qu'est-ce qui est moins clair pour lui ?
- Présentation du thème et des objectifs de la recherche
 - Faire le portrait des relations interpersonnelles importantes vécues par des immigrants de Rimouski et décrire les façons de communiquer avec ces personnes-là au quotidien.
 - Comprendre qu'est-ce que ces interactions leur apportent.
 - Identifier quels sont les lieux et les territoires significatifs dans leur identité
 - Comprendre comment les interactions quotidiennes influencent le sentiment d'appartenance territoriale.
- Qu'est-ce qui motive le sujet à participer à cette recherche et qu'est-ce que ça lui fait de participer à une recherche universitaire ?
- Lecture et signature du formulaire de consentement

QUESTIONS BRISE-GLACE

- Le sujet peut-il nommer spontanément des éléments qui définissent la personne qu'il est ?
- Le sujet peut-il raconter l'histoire de ce qui l'a amené ici ?

THÈME I : LIEUX, TERRITOIRES ET IDENTITÉ

- Le sujet peut-il raconter l'histoire que des endroits importants et significatifs pour lui occupent dans sa vie ? Quelle est la place de ces endroits dans sa vie ?
 - Qu'est-ce qu'il ressent envers ces différents endroits ?
 - Qu'est-ce qui l'attache à ces lieux ?
 - Qu'est-ce que ces différents lieux lui ont apporté ou lui apportent encore dans sa vie ?
- Qu'est-ce que le sujet ressent envers les lieux où il habite actuellement ?
 - Nous habitons dans la ville de Rimouski, dans la MRC de Rimouski-Neigette, dans la région du Bas-Saint-Laurent. Qu'est-ce que ces mots représentent pour le sujet ?

- Qu'est-ce que le sujet ressent par rapport au fait d'avoir habité à plus endroits dans le monde, et d'avoir bougé beaucoup, s'il y a lieu ?
 - Qu'est-ce que le sujet pense de la mobilité ou de l'enracinement présents dans sa vie ?
- Le sujet peut-il nommer des endroits dans le monde ou des groupes de gens auxquels il se sent appartenir ?
 - Qu'est-ce que le sujet ressent envers ces lieux et ces groupes ? Qu'est-ce ces derniers représentent pour lui ?
 - Comment cela a-t-il évolué depuis son installation ici ?
 - Qu'est-ce que ces groupes et ces lieux d'appartenance lui apportent ? Quelle est leur influence dans son quotidien ?
 - Comment le sujet vit-il avec la diversité des lieux et des groupes auxquels il se sent appartenir ?
- Quelle place prennent dans son quotidien les différentes cultures provenant des endroits où il a habité ?

THÈME II : LES RELATIONS INTERPERSONNELLES ET LES INTERACTIONS QUOTIDIENNES

- Le sujet peut-il raconter comment se déroule les échanges qu'il a au quotidien avec les personnes importantes pour lui en ce moment ?
 - Dans quel contexte se voient-ils ? De quoi parlent-ils ?
 - Qu'est-ce que ces rencontres apportent au sujet ?
 - Qu'est-ce que vous ressentez envers ces personnes ?
 - Comment ces personnes influencent-elles son processus d'immigration ?
- Comment le sujet vit-il la différence culturelle qu'il peut rencontrer depuis qu'il est ici ?

THÈME III. LES PROJETS D'AVENIR

- Comment le sujet voit-il à long terme les liens qu'il partage actuellement avec les personnes de son quotidien ?
- Quels sont les projets du sujet pour les prochaines années ?

III. CONCLUSION

- Nous sommes rendus à la fin de nos rencontres. Comment le sujet s'est-il senti durant sa participation et qu'est-ce qu'il a appris ?
- Aimerais-il rajouter d'autres informations sur ses interactions interpersonnelles au quotidien ou bien sur ses appartenances à des lieux et à des territoires ?
- Souhaite-t-il révéler sa nationalité ou pas ?
- Le sujet ne doit pas hésiter à me réécrire s'il a d'autres informations à m'apporter sur ses relations interpersonnelles et son appartenance territoriale.

Questions démographiques :

Quel âge avez-vous ?

Quelle est votre nationalité ?

Depuis combien de temps êtes-vous au Canada, au Québec, à Rimouski ?

Quelle est votre situation au Canada (résident permanent – quel type / citoyen canadien)

ANNEXE B

THÉMATISATION

Rencontre 1, 22 octobre 2011, Lucie

E1

Réaction ambivalente de bizarrerie et d'intérêt face à la recherche

ME : La première fois que tu as entendu parler de mon projet, c'était par AmieX je pense

L : Oui

Me : Qu'est-ce que, comment tu as réagi par rapport à ce projet-là, qu'est-ce que ça te disait ?

L : Ben, c'est comme euh, bizarre. Bizarre et intéressant en même temps.

E2

Curiosité à connaître les motivations de ME à explorer les relations interpersonnelles

Euh, tsé c'est comme comment euh, ben, quel, quel, moi euh, la première question que je me suis posée, c'est par rapport à toi. Quel, tsé d'où ça vient là. Quelles sont tes motivations, pis pourquoi, pourquoi tsé, c'est les relations interpersonnelles, pis, tsé, c'est quoi, c'est dans quel ordre, c'est sûr sociologique, y'a le psychologique, y'a d'autres choses. C'était comme un peu, c'était pas nébuleux, mais presque tsé. C'est comme, il faut, ok. Ben c'est la curiosité vraiment, je suis très curieuse.

E3

Sentiment d'être concernée et d'avoir des choses à dire sur le thème

Et je me suis dit aussi ah, j'aurais, j'ai peut-être des choses à apporter. Je me suis dit ça. J'ai peut-être euh, mon histoire de vie là, me fait dire que là-dessus, j'ai peut-être des choses, j'ai sans doute des choses à dire ! Donc je me suis pas sentie comme ailleurs de ta question. Tsé je me suis comme sentie quand même im..., ben impliquée à petit degré là, petit pas par petit pas, mais quand même je me sentie euh, ça me concernait, c'est ça !

E5

*Représentation des relations interpersonnelles**L'échange entre des personnes*

L : Excellent ! Juste une petite question, qu'est-ce que tu entends par relations interpersonnelles, bon c'est le côté interactif, mais est-ce que tu peux m'en dire un tout petit peu plus ?

ME : Ben en fait, je te retournerais la question, pour toi, qu'est-ce que c'est les relations interpersonnelles ?

L : La relation déjà, dans la relation, il y a l'interactivité, il y a comme le côté euh, on est, on est plusieurs, tsé on échange, on communique, on parle, euh, on est, on est dans un mode de communication tout court, on vie des choses, on partage. Pis interpersonnel, interpersonnel, c'est comme, euh, comment dire ? C'est entre les personnes [sur un ton aigu] Les rapports entre les personnes, c'est ça, ouais, c'est, côté [...] l'échange. C'est vraiment ça que j'ai le mot en tête, l'échange

E6

*Valorisation du caractère unique de chaque relation, notamment dans son travail**Personne très relationnelle*

pis le, peut-être l'identité des relations aussi, entre ces personnes-là, le caractère, la personnalité tsé des relations. Moi je suis très, je suis très relationnelle, pis euh, et mon travail me permet ça aussi, d'explorer ça, mais, je trouve qu'une relation a son identité, a sa personnalité, ses caractéristiques, donc j'y vois [inc.] aussi, sachant que tsé, ça, c'est assez unique des fois, mais c'est ça qui fait la beauté des relations aussi, donc euh, voilà.

E7

Sentiment d'être concernée par les relations virtuelles

ME : Et je rajouterais aussi que dans le cadre de ma recherche, les relations interpersonnelles peuvent se faire autant en face à face [ouais], que des communications virtuelles ou à distance [ouais, à distance aussi]. Peut-être la spécificité, c'est ça, dans le cadre de ma recherche j'inclurais celles qui se font en réel, puis les virtuelles, à distance.

L : D'accord, ok, ouais, c'est vrai parce que, écoute je suis en plein dedans, ouais en tout cas, [rire] [incompréhensible].

ANNEXE C

REGROUPEMENT THÉMATIQUE

Parcours de migration

- Projet de stage au Québec s'impose à elle tranquillement (R1, E11)
 - o Ambivalence entre le désir d'enracinement et la richesse de l'expérience au Québec (R1, E12, E16)
 - Attirée par la langue commune (R1, E20)
 - o Interpellée par le projet et la recherche vaine d'un coin de terre qui lui va (R1, E10)
 - o Sentiment d'étouffement en France et peur de l'échec de la maîtrise (R1, E14)
 - o Départ temporaire au Québec perçu comme une bouffée d'air pour terminer sa maîtrise (R1, E18)
 - Départ = Fuite constructive du mal-être latent en France (R1, E29)

- Sentiment de bien-être dans la ville dès le départ (R1, E22)
 - o Fille de la mer (R1, E23)
 - Fleuve et nature = on respire (R1, E23)
 - o Impressionnée et séduite par l'aspect humain de la culture québécoise et la qualité de vie incroyable (R1, E24, E31)
 - Changement satisfaisant par rapport en France (R1, E24)
 - Rayons de soleil et gentillesse des gens (R1, E24)
 - Aime l'ouverture et l'absence de jugement au Québec (R1, E30)
 - Séduite immédiatement par l'attitude de valorisation de la personne, présente notamment dans les expressions québécoises (R1, E31)
 - o Intuition d'avoir beaucoup à apprendre et à prendre des Québécois et de la nature la poussant à profiter (pour elle) de son expérience maintenant Carpe Diem (R1, E26) :

- Débuts difficiles à Rimouski (R1, E21)
 - o Influence anglo-saxonne et américaine = dépaysement inattendu, choquant mais apprécié (R1, E25)
 - o Blocage psychologique à la maîtrise = sentiment d'être dans un trou (R1, E32)

ANNEXE D

CERTIFICAT ÉTHIQUE



Comité institutionnel d'éthique de la
recherche avec des êtres humains

**Conformité à l'éthique en matière de recherche impliquant la
participation de sujets humains**

Le projet de mémoire ou de thèse suivant est jugé conforme aux pratiques usuelles en éthique de la recherche et répond aux normes établies par le Cadre normatif pour l'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'Université du Québec à Montréal (1999) et l'Énoncé de politique des trois Conseils : éthique de la recherche avec des êtres humains (2010).

Nom de l'étudiant(e) : Marie-Ève Barbeau
Programme d'études : Maîtrise en communication
Directeur de recherche : Michèle-Isis Brouillet
Professeure
Département de communication sociale et publique
Case postale 8888, succursale Centre-ville, Montréal
(PQ) H3C 3P8
Téléphone : 987-3000 # 8540
Adresse courriel (1) : brouillet.m-isis@uqam.ca
Adresse courriel (2) : barbeau.marie-eve.2@courrier.uqam.ca

Titre du projet : *Interactions quotidiennes et sentiment d'appartenance territoriale dans le récit d'immigrants de Rimouski.*

Le présent certificat est valide jusqu'au 20 septembre 2012*.

Président du Comité institutionnel d'éthique
de la recherche avec des êtres humains

Signataire autorisé: Marc Bélanger, Ph.D.
Professeur
Département de kinanthropologie
Faculté des sciences

Date : 20 septembre 2011

*Date de la remise du rapport d'avancement du projet à des fins de reconduction du
certificat : 20 août 2012 (<http://www.recherche.uqam.ca/ethique/humaine-suivi-continu.htm>)

BIBLIOGRAPHIE

- Accueil et Intégration du Bas-Saint-Laurent (AIBSL). 2006. «Mémoire sur l'intégration des immigrants ». En ligne. <<<http://aibsl.org/rubriques/documentation/memoire-sur-lintegration-des-immigrants-septembre-2006>>>. Consulté le 10 décembre 2010.
- Allnutt, Susann. 2009. «Knowing my place : learning through memory and photography». Montreal, Department of Integrated Studies in Education, McGill University, 283 p.
- Alphandéry, Pierre, et Martine Bergues. 2004. «Territoires en questions : pratiques des lieux, usages d'un mot». *Ethnologie française*, vol. 37, no 2, p. 5-12.
- Anderson, James A., et Geoffrey Baym. 2004. «Philosophies and Philosophic Issues in Communication, 1995-2004». *Journal of Communication*, vol. 54, no 4, p. 589-615.
- Antiope, Nathalie. 2009. «Spécificités d'une recherche en sciences de l'information et de la communication menée dans la caraïbe insulaire française». In *Quelle communication pour quel changement ?*, Christian (dir. publ.) Agbobli, p. 239-249. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Appadurai, Arjun. 2001. *Après le colonialisme : les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris: Payot, 322 p.
- Bachelor, Alexandra, et Purushottam Joshi. 1986. *La méthode phénoménologique de recherche en psychologie, guide pratique*. Québec: Les Presses de l'Université Laval, 123 p.
- Berdoulay, Vincent. 1997. «Le lieu et l'espace public». *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 41, no 114, p. 301-309.
- Blais, Mireille, et Stéphane Martineau. 2006. «L'analyse inductive générale : description d'une démarche visant à donner un sens à des données brutes». *Recherches qualitatives*, vol. 26, no 2, p. 1-18.
- Bonnemaison, Joël. 1981. «Voyage autour du territoire». *L'espace géographique*, no 4, p. 249-262. En ligne. <<http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/pleins_textes_5/b_fdi_02-03/02206.pdf>. Consulté le 22 janvier 2011.
- Bouchard, Gérard. 1994. «La région culturelle : un concept, trois objets, essai de mise au point». In *La région culturelle, problématique interdisciplinaire*, Fernand Harvey (dir. publ.), p. 111-122. Québec: IRQC.

- Bougnoux, Daniel. 1995. «Expression identitaire et communication moderne». In *Identités, Cultures et territoires*, Jean-Pierre Saez. (dir. publ.), p. 101-113. Paris: Desclée de Brouwer.
- Bourdieu, Pierre. 1980. «L'identité et la représentation». *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 35, novembre, p. 63-72.
- Bouthiller, Guy. 1997. «De l'ethnique partout». In *L'obsession ethnique* p. 79-138. Outremont: Lanctôt.
- Brouillet, Michèle-Isis, et Colette Daudelin. 1994. «Étude écosystémique d'un entretien de supervision de stage». *Revue des sciences de l'éducation*, vol. XX, no 3, p. 443-466.
- Burrell, Gibson, et Gareth Morgan. 1979. «Part I : In Search of a Framework». In *Sociological Paradigms and Organizational Analysis : elements of the sociology of the corporate life*, Gibson Burrell et Gareth Morgan, p. 1-37. États-Unis: Irwin Publishing.
- Camillieri, Camil. 1989. «La culture et l'identité culturelle : champ notionnel et devenir». In *Chocs de culture : concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*, Camil Camillieri et Margalit Cohen-Émerique (dir. publ.) p. 21-76. Paris: L'Harmattan.
- Carey, James W. 1989. «A Cultural Approach to Communication ». In *Communication as culture, essays on media and society*, p. 13-36. Boston: Unwin Hyman.
- Castells, Manuel. 1998. *La société en réseaux. L'ère de l'information*, t. 1. Paris: Fayard, 613 p.
- 1999. *Le pouvoir de l'identité. L'ère de l'information*, t. 2. Paris: Fayard, 538 p.
- 2002. *La galaxie Internet*. Paris: Fayard, 365 p.
- Claval, Paul. 1996. «Le territoire dans la transition à la postmodernité». *Géographie et Cultures*, no 20, p. 93-111.
- Cohen-Émerique, Margalit. 1980. «Éléments de base pour une formation à l'approche des migrants et plus généralement à l'approche interculturelle». *Annales de Vaucluse*, no 17, p. 115-139.
- 1989a. «Le modèle individualiste du sujet : écran à la compréhension de personnes issues de sociétés non-occidentales». In *Identité, culture et changement social*, M. Lavallée, F. Ouellet et F. Larose, p. 248-264. Paris: L'Harmattan.
- 1989b. «Travailleurs sociaux et migrants, la reconnaissance identitaire dans le processus d'aide ». In *Chocs de culture : concepts et enjeux pratiques de*

- l'interculturel*, Camil Camillieri et Margalit Cohen-Émerique (dir. publ.) p. 77-115. Paris: L'Harmattan.
- , 2000. «Carmel Camillieri et la recherche-action : la maltraitance de l'enfant dans les familles en situation interculturelle». In *Pluralité des cultures et dynamiques identitaires. Hommage à Carmel Camillieri*, J. Costa-Lascoux et M.-A. Hily, p. 237-251. Paris: L'Harmattan.
- Cohen-Émerique, Margalit, et J. Hohl. 2002. «Menace à l'identité chez les professionnels en situation interculturelle». In *Identité, Altérité et acculturation* C. Sabatier et H. Malewska-Peyre, p. 199-228. Paris: L'Harmattan.
- Conférence régionale des élus du Bas-Saint-Laurent. 2011. «Renouvellement de l'entente en régionalisation de l'immigration au Bas-Saint-Laurent». En ligne. <http://www.crebsl.org/volet_social/actualite.asp?rss=T14rss.rdf&id=13410&o=4 >. Consulté le 22 mars 2011.
- Cosnier, Jacques. 2002. «Erving Goffman (1922-1982)». In *Vocabulaire de psychosociologie*, Jacqueline Barus-Michel, Eugène Enriquez et André Lévy (dir. publ.), p. 492-497. Paris: Erès.
- De Gaulejac, Vincent, et Michel Legrand (dir.). 2008. *Intervenir par le récit de vie, entre histoire collective et histoire individuelle*. Coll. «Collection Sociologie clinique». Saint-Agne: Éditions Érès, 335 p.
- De Queiroz, J.M., et Marek Ziotkowski. 1997. *L'interactionnisme symbolique*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 133 p.
- Demazière, Didier. 2011. «L'entretien biographique et la saisie des interactions avec autrui». *Recherches qualitatives*, vol. 30, no 1, p. 61-83.
- Des Aulniers, Luce. 2010. *Petit guide de choses à éviter et à privilégier dans le terrain en général et dans les formulations de questions*. Coll. «Notes du cours Identité et altérité en terrains, Département de communication sociale et publique». Montréal: Université du Québec à Montréal, 16 p.
- Desmarais, Danielle. 2009. «L'approche biographique». In *Recherche sociale, de la problématique à la collecte des données*, Benoît Gauthier (dir. publ.), p. 361-390. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Di Méo, Guy. 2004. «Composantes spatiales, formes et processus géographiques des identités». *Annales de Géographie*, vol. 113, no 638-639, p. 339-362.
- Diminescu, Dana. 2008. «The connected migrant : an epistemological manifesto». *Social Science Information*, vol. 47, no 4, p. 565-579. En ligne. <<http://ssi.sagepub.com/content/47/4/565>>.

- Ellemers, Naomi, Paulien Kortekaas et Jaap W. Ouwerkerk. 1999. «Self-categorisation, commitment to the group and group self-esteem as related but distinct aspects of social identity». *European Journal of Social Psychology*, vol. 29, no 2-3, p. 371-389.
- Ezzy, Douglas. 1998. «Theorizing Narrative Identity : Symbolic Interactionism and Hermeneutics». *The Sociological Quarterly*, vol. 39, no 2, p. 239-252. En ligne. <<http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1111/j.1533-8525.1998.tb00502.x/pdf>>. Consulté le 14 mars 2011.
- Fisher, Gustave-Nicolas. 1987. «L'identité sociale ». In *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale*, p. 162-186. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal.
- Garneau, Stéphanie. 2003. «La mobilité géographique des jeunes au Québec : la signification du territoire». *Recherches sociographiques*, vol. 44, no 1, p. 93-112.
- Gauthier, Madeleine, et Patrice Leblanc (dir. publ.). 2008. *Migrations. Jeunes et dynamiques territoriales*, t. 1. Québec: Éditions de l'IQRC : Presses de l'Université Laval p.
- Gilbert, Muriel. 2001. *L'identité narrative. Une reprise à partir de Freud de la pensée de Paul Ricœur*. Genève: Labor et Fides, 277 p.
- Goffman, Erving. 1973. *Les relations en public. La mise en scène de la vie quotidienne*, t. 2. Paris: Les Éditions de Minuit, 374 p.
- Guérin-Pace, France. 2006. «Sentiment d'appartenance et territoires identitaires». *L'espace géographique*, vol. 35, no 4, p. 298-308. En ligne. <www.cairn.info/revue-espace-geographique-2006-4-page-298.htm>. Consulté le 31 décembre 2010.
- Hadj-Moussa, Ratiba. 2000. «Indétermination, appartenance et identification : penser l'identité». In *Produire la culture, produire l'identité ?*, Andrée Fortin, p. 219-246. Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval.
- Harel, Simon. 2002. «Demander refuge à la littérature : l'écriture expatriée de V.S. Naipaul». In *Identités narratives, mémoire et perception*, Pierre Ouellet, Simon Harel, Jocelyne Lupien et Alexis Nouss (dir. publ.), p. 7-20. Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- , 2005. «Lieux trahis, déplacements entravés dans l'oeuvre d'Antonio D'Alfonso». In *Lieux propices. L'énonciation des lieux / Le lieu de l'énonciation, dans les contextes francophones interculturels*, Adelaide Russo et Simon Harel. (dir. publ.), p. 47-61. Québec: Presses de l'Université Laval, Centre d'études françaises et francophones.
- Hernandez, Bernardo, Carmen Hidalgo, Esther Salaza-Laplace et Stephany Hess. 2007. «Place attachment and place identity in natives and non-natives». *Journal of Environmental Psychology*, no 27, p. 310-319.

- Hsab, Gaby. 2005. «Une épistémologie de la communication pour quoi faire ? ». In *Communication : horizons de pratiques et de recherche*, Johanne Saint-Charles et Pierre Mongeau (dir. publ.), p. 53-69. Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec. En ligne. <http://site.ebrary.com.proxy.uqar.qc.ca/lib/uqar/docDetail.action?docID=10225811&p00=communication%20horizons%20pratique>. Consulté le 13 mars 2011.
- Hugh-Jones, Siobhan , et Anna Madill. 2009. «*The Air's Got to Be Far Cleaner Here : A Discursive Analysis of Place-identity Threat*». *British Journal of Social Psychology*, no 48, p. 601-624.
- Jean, Bruno. 1993. «Terre, territoire, territorialité : les agriculteurs et leur attachement au territoire». *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 37, no 101, p. 291-307.
- Kaufmann, Jean-Claude. 1996. *L'entretien compréhensif*. Paris: Nathan 127 p.
- Klein, Juan-Luis, Jean-Marc Fontan et Diane-Gabrielle Tremblay. 2009. «Entrepreneurs sociaux, initiatives locales et économie sociale : bases d'une stratégie innovatrice de lutte contre la pauvreté et l'exclusion». *Revue canadienne des sciences régionales*, vol. 32, no 1, p. 21. En ligne. http://www.moodle.uqam.ca/coursv2/file.php/6402/Texte_JLK_JMF_DGT_RCSR_Final_2.pdf. Consulté le 12 janvier 2010.
- Klein, Juan-Luis. (dir. publ.). 2007. *Les conditions de réussite des initiatives locales de lutte contre la pauvreté et l'exclusion qui mobilisent des ressources de l'économie sociale* Fonds québécois de recherche sur la société et la culture 29 p. En ligne. http://www.moodle.uqam.ca/coursv2/file.php/6402/Lutte_a_la_pauvrete_FORSC.pdf. Consulté le 24 avril 2010.
- Krippendorff, Klaus. 1993. «Major Metaphors of Communication and some Constructivist Reflections on their Use». *Cybernetics Human Knowing*, vol. 2, no 1, p. 3-25.
- Laperrière, Anne. 1997. «Les critères de scientificité des méthodes qualitatives». In *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives, p. 393-418. Montréal: Centre international de criminologie comparée, Université de Montréal.
- Le Scouarnec, René-Pierre. 2009. «Fondements humanistes de l'appartenance ». Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 233 p.
- Maisonneuve, Jean. 1980. *Introduction à la psychosociologie*. Paris: Presses universitaires de France, 254 p.
- Maisonneuve, Jean 1965. *La psychologie sociale*. Paris: Presses Universitaires de France, 126 p.

- Marc, Edmond, et Dominique Picard. 2006. «Interaction». In *Vocabulaire de psychosociologie, références et positions*, Jacqueline Barus-Michel, Eugène Enriquez et André Lévy (dir. publ.), p. 189-196. Saint-Agne: Éditions Érès.
- Marc, Edmond, et Dominique Picard. 2008. *Relations et communications interpersonnelles*. Paris: Dunod, 126 p.
- Marc Lipiansky, Edmond. 1995. «Communication interculturelle et modèles identitaires». In *Identités, Cultures et territoires*, Jean-Pierre Saez. (dir. publ.), p. 35-40. Paris: Desclée de Brouwer.
- , 2005. «Pour une psychologie de la communication ». In *La communication, état des savoirs*, Philippe Cabin et Jean-François Dortier (dir. publ.), p. 35-44. Auxerre: Sciences Humaines Éditions
- Ministère des communautés culturelles et de l'immigration. 1992. *Une richesse à partager. Orientations pour une répartition régionale plus équilibrée de l'immigration*. Montréal: Ministère des communautés culturelles et de l'immigration, 35 p.
- Moquay, Patrick. 1997. «Le sentiment d'appartenance territoriale». In *Pourquoi partir ? La migration des jeunes d'hier et d'aujourd'hui*, Madeleine Gauthier (dir. publ.), p. 243-256. Sainte-Foy: Institut québécois de recherche sur la culture.
- , 2001. «Mobilité, territoire et politique : sentiments d'appartenance territoriaux et pratiques citoyennes chez les jeunes québécois». In *Valeurs de société, préférences politiques et références culturelles au Canada*, Claude Sorbets et Jean-Pierre Augustin (dir. publ.), p. 270-294. Québec: Presses de l'Université Laval.
- MRC de Rimouski-Neigette. 2008. *La diversité culturelle, une richesse à partager : politique d'accueil, d'intégration et de rétention des personnes immigrantes : la MRC Rimouski-Neigette* Rimouski: MRC de Rimouski-Neigette, 28 p. En ligne. <http://www.mrcrimouskineigette.qc.ca/service/culture/immigration/politique_accueil.pdf>. Consulté le 20 janvier 2011.
- Pageon, Claude. 1991. *L'identité territoriale : la dualité rurale-urbaine dans la municipalité régionale de comté Les Basques*. Coll. «Actes et instruments de la recherche en développement régional». Rimouski: Université du Québec à Rimouski, 186 p.
- Paillé, Pierre, et Alex Mucchielli. 2008. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales, 2*. Paris: Armand Colin, 315 p.
- Palmade, Guy, et Jacqueline Palmade. 2006. «Identification». In *Vocabulaire de psychosociologie, références et positions*, Jacqueline Barus-Michel, Eugène Enriquez et André Lévy (dir. publ.), p. 155-173. Saint-Agne: Éditions Érès.

- Parrini-Alemanno, Sylvie. 2007. «Histoire et évolution des phénomènes émergents dans les approches interactionnelles, des courants primitifs à la communication processuelle». *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels*, vol. XIII, no 29, p. 11-33. En ligne. <<http://www.cairn.info/revue-internationale-de-psychosociologie-2007-29-page-11.htm>>. Consulté le 4 juillet 2012.
- Poirier, Cécile. 2008. «Peut-on encore parler de quartiers d'intégration ? Territoire et ethnicité à l'heure de la mobilité». In *Les nouveaux territoires de l'ethnicité*, Xavier Leloup et Martha Radice. (dir. publ.), p. 136-150. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Poirier, Christian. 2004. «Qu'est-ce que l'identité ? ». In *Le cinéma québécois, à la recherche d'une identité*, p. 17-31. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Proulx, Serge. 2008. «Des nomades connectés : vivre ensemble à distance». *Hermès*, vol. 51, p. 155-160.
- Putnam, Linda, et Michael E. Pacanowsky. 1983. «The Interpretive Perspective, An Alternative to Functionalism». In *Communication and Organizations : An Interpretive Approach* Linda Putnam et Michael E. Pacanowsky, p. 31-34. Californie: Newbury Park.
- Quidot, Sylvain. 2009. «La conversation banale, l'impact des théories de la communication sur les relations ordinaires». In *Quelle communication pour quel changement ? Les dessous du changement social*, Christian (dir. publ.) Agbobli, p. 19-28. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Ricœur, Paul. 1985. *Le temps raconté. Temps et récit*, t. 3. Paris: Éditions du Seuil, 426 p.
- , 1990. *Soi-même comme un autre*. Paris: Éditions du Seuil, 424 p.
- , 1991. «Narrative Identity». In *On Paul Ricœur : Narrative and Interpretation*, David Wood (dir. publ.), p. 188-199. London: Routledge.
- Rizzardo, René. 1995. «Identités et politiques culturelles». In *Identités, Cultures et territoires*, Jean-Pierre Saez. (dir. publ.), p. 119-130. Paris: Desclée de Brouwer.
- Rogers, Carl R. 1972. *Le développement de la personne*. Coll. «Organisation et sciences humaines». Paris: Dunod, 286 p.
- Rollero, Chiara, et Norma De Piccoli. 2010. «Place attachment, identification and environment perception : An empirical study». *Journal of Environmental Psychology*, no 30, p. 198-205.

- Roy, Simon. 2009. «L'étude de cas». In *Recherche sociale, de la problématique à la collecte des données*, Benoît Gauthier (dir. publ.), p. 199-226. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Russo, Adelaide, et Simon Harel (dir. publ.). 2005. *Lieux propices, L'énonciation des lieux / Le lieu de l'énonciation, dans les contextes francophones interculturels*. Québec: Presses de l'Université Laval, Centre d'études françaises et francophones, 354 p.
- Saint-Arnaud, Yves. 2004. *La personne humaine. Développement personnel et relations interpersonnelles*, 2e éd. Montréal: Les Éditions de l'Homme, 203 p.
- Shields, Rob. 2003. «Intersections in cultural policy : geographic, socioeconomic and other markers of identity». *Canadian Ethnic Studies*, vol. 35, no 3, p. 150-166.
- Simard, Jean-Jacques. 1979. *La longue marche des technocrates*. Laval: Les éditions Coopératives Albert Saint-Martin, 198 p.
- Simard, Myriam. 2003. «Le rapport à l'espace des jeunes issus de parents immigrés en région au Québec : un bricolage inédit?». *Recherches sociographiques*, vol. 44, no 1, p. 57-91.
- Simard, Myriam 1996. «La politique québécoise de régionalisation de l'immigration : enjeux et paradoxes». *Recherches sociographiques*, vol. 37, no 3, p. 439-469.
- Simms, Karl. 2003. *Paul Ricœur*. London: Routledge, 155 p. En ligne. <<http://lib.myilibrary.com/Open.aspx?id=7023&loc=&srch=undefined&src=0>>. Consulté le 15 mars 2011.
- Stoiciu, Gina. 2006. «L'intégration, un construit théorique». In *Comment comprendre l'actualité : Communication et mise en scène*, p. 77-96. Saint-Foy: Presses de l'Université du Québec.
- , 2008. «L'émergence du domaine d'étude de la communication interculturelle». *Hermès*, vol. 51, p. 33-40.
- Troin, Jean-François. 2004. «L'identité arabe : de l'espace de la nostalgie aux territoires en mouvement». *Annales de Géographie*, vol. 113, no 638-639, p. 531-550. En ligne. <http://www.persee.fr/articleAsPDF/geo_0003-4010_2004_num_113_638_21637/article_geo_0003-4010_2004_num_113_638_21637.pdf>.
- Vallerand, R. J. 1994. «La psychologie sociale des préjugés, des stéréotypes et de la discrimination». In *Les fondements de la psychologie sociale*, p. 715-733. Boucherville: Gaëtan Morin.

- Vatz-Laaroussi, Michèle. 2005. «L'immigration en dehors des métropoles : Vers une relecture des concepts interculturels». *Canadien Ethnic Studies*, vol. 37, no 3, p. 97-113.
- , 2007. «La recherche qualitative interculturelle : une recherche engagée ? ». *Recherches qualitatives*, vol. Hors-série, no 4, p. 2-13.
- , 2008. «Immigration en région : le territoire local à l'épreuve de la mobilité et des réseaux transnationaux». In *Les nouveaux territoires de l'ethnicité*, Xavier Leloup et Martha Radice. (dir. publ.), p. 79-106. Québec: Presses de l'Université Laval.
- , 2009. *Mobilité, réseaux et résilience, le cas des familles immigrantes et réfugiées au Québec*. Québec: Presses de l'Université du Québec, 251 p.
- Vatz-Laaroussi, Michèle, Lucile Guilbert et Gabriela Bezzi. 2010. «La rétention des immigrants dans les régions du Québec ou comment installer son "chez soi" ? ». *Diversité canadienne*, vol. 8, no 1, p. 25-30.
- Watzlawick, Paul. 1991. *Les cheveux du baron de Münchhausen : psychothérapie et réalité*. Paris: Éditions du Seuil, 254 p.
- Wolton, Dominique. 2008. «Conclusion générale : de la diversité à la cohabitation culturelle». *Hermès*, vol. 51, p. 195-204.